ПБ6 533

SIGOYER.

LA PATRIE SERBE

ID=1024872589

LA PATRIE SERBE

Syndicat des Éditeurs (1er mars 1918)
Augmentation provisoire 30 0/0

DU MEME AUTEUR

Scènes et Tableaux Antiques Arauzio. La Merveilleuse (chez Figuière).

П. Б. 6
533

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 45537

LA PATRIE SERBE

par

Madeleine de BENOIT-SIGOYER

JOUVE & Cie, ÉDITEURS
15, RUE RACINE — PARIS-VIe

A

SA MAJESTÉ PIERRE Ier

ROI DE SERBIE

Est-il permis à la fille d'un soldat de 1870 d'oser offrir ces modestes lignes à un autre soldat de 1870. Au Lieutenant Karageorgevitch qui, si vaillamment, ajouta un nouveau rayon au nimbe auréolant de clarté notre glorieuse armée.

L'indulgente bonté du Roi toujours s'incline pour écouter les voix les plus humbles ; elle daignera accepter ce témoignage de respectueux dévouement.

PRÉFACE

Cet ouvrage est peu de chose devant la grandeur de la tâche entreprise ; il cherche à esquisser les lignes principales d'un infortuné pays, de celui qu'a le plus fait souffrir la tourmente secouant notre globe. Le XXe siècle, siècle de haute civilisation, aboutit aujourd'hui à la faillite de la civilisation. On resterait abasourdi devant la cruauté révélée, si l'intelligence ne demeurait confondue par la manifestation d'une stupidité illimitée. Depuis les débuts de la préhistoire, l'esprit des hommes avait choisi comme but suprême le perfectionnement des conditions qui entourent la difficile existence de notre pauvre humanité. Subitement notre génie choisit pour idéal la destruction, la douleur, le meurtre. Il y aurait des monceaux de papier à noircir sur ce sujet, et ces pages exigeraient la plume subtile d'un philosophe. Mais le talent d'un auteur est-il indispensable pour convaincre les esprits d'une vérité dormant certainement dans les cœurs.

Ainsi qu'il est dit plus haut, le sort de la malheureuse Serbie fut, parmi tous les sorts effroyables, le pire. La Belgique gémissant sous la cravache prussienne, la Roumanie proie rapidement saisie, nos départements du Nord, écrasés par la force du vainqueur, ne sont pas descendus dans le gouffre de désespoir au fond duquel sombra l'ancien empire de Némania. A peine secourue par ceux de ses alliés incapables de produire un plus grand effort, coupablement abandonnée par ceux qui auraient pu mieux l'aider, ignoblement trahie par d'anciens amis, la Serbie râla son agonie torturée. Tandis qu'une partie de la nation attendait la mort parmi ses champs et ses vergers, la partie la plus forte se mêla à l'armée et tenta de fuir vers un salut espéré. Un salut promis par ceux qui n'avaient pas soutenu les vaillants soldats serbes. Le salut promis ne vint pas, ou plutôt il vint trop tard pour empêcher des milliers et des milliers de Serbes de glisser exténués vers la mort, leur dernier asile, la mort pitoyable, seul refuge de leurs douleurs. L'exode à travers les neiges albanaises fut abominable, et la longue angoisse de semaines subies sur la plage de l'Adriatique si proche de l'Italie féconde, de la Grèce riante, est impossible à retracer. Trahis, les Serbes, s'ils avaient eu moins de noblesse d'âme, auraient pu faire la paix, mais ils refusèrent de déshonorer leur parole et continuèrent de mourir.

De la part de l'Autriche, désireuse de s'approprier la terre Serbe, il y a la volonté de voir disparaître un peuple qui, elle le sait, ralliera un jour tous ses membres autour des trois couleurs, identiques aux trois couleurs françaises : Le bleu du ciel, le rouge du sang, le blanc de l'héroïsme sans tache. L'Autriche sent venir l'heure du règlement de comptes ; elle emploie ses plus puissants moyens pour en retarder l'échéance. Afin d'atteindre plus facilement le résultat voulu par elle, elle a appelé la jalousie bulgare, qu'elle a su exaspérer jusqu'au paroxysme pour en récolter les fruits amers.

En France, on ignore à peu près la Serbie ; ce que l'on connaît d'elle est en général faux. Une petite anecdote donnera une idée de ce peu d'érudition : Un jour un brillant officier de notre armée, qui n'a jamais été en Orient et n'a sans doute jamais parlé à aucun Yougoslave, reprochait à nos amis de manquer de pitié à l'égard de leurs adversaires ; il étayait son jugement, porté sans expérience aucune, sur la fameuse tour des crânes, et faisait un grief aux Serbes d'avoir construit cette monstruosité. Plus de science historique aurait appris au jeune officier que la tour des crânes fut édifiée par les Turcs avec les têtes de quinze mille Serbes décapités par eux :

« A environ une lieue de la ville (Nich), je voyais « une large tour blanche s'élever au milieu de la

« plaine, brillante comme du marbre de Paros ; le « sentier m'y conduisait ; je m'en approchai levant « les yeux sur le monument qui me prêtait son « ombre, je vis que ses murs, qui m'avaient paru « bâtis de marbre ou de pierre blanche, étaient « formés par des assises régulières de crânes « humains. Ces crânes et ces faces d'hommes, « décharnés, et blanchis par la pluie et le soleil, « cimentés par un peu de sable et de chaux, for- « maient entièrement l'arc triomphal qui m'abri- « tait ; il peut y en avoir quinze à vingt mille, à « quelques-uns les cheveux tenaient encore et flot- « taient comme des lichens et des mousses au « souffle du vent ; la brise des montagnes soufflait « vive et fraîche et s'engouffrant dans les innom- « brables cavités des têtes, des faces et des crânes, « leur faisait rendre des sifflements plaintifs et « lamentables... La Serbie, où nous allions entrer « est maintenant libre, et c'est un chant de liberté « et de gloire que le vent des montagnes faisait « rendre à la tour des Serviens morts pour leur « pays ! » (1)

Quelques pages plus loin Lamartine écrit :

« Le Servien rappelle le Suisse des petits can- « tons, où les mœurs pures et patriarcales sont en « harmonie parfaite sur la figure du pasteur, avec « la liberté qui fait l'homme et le courage calme « qui fait le héros. ».

1. Lamartine, *Voyage en Orient*.

Et encore :

« A peine sorti de ces forêts où germe un peu-
« ple neuf et libre, on regrette de ne pas le con-
« naître plus à fond : on aimerait à vivre et à
« combattre avec lui pour son indépendance nais-
« sante ; on recherche avec amour d'où il est
« éclos, et quelle destinée ses vertus et la Pro-
« vidence lui préparent. »

Avant 1912 les Balkans n'avaient aucune forme pour notre imagination. Après, il y eut les Balkans ! Une révélation avait appelé l'attention du monde sur cette contrée surgie brusquement de la mer lointaine. Elle apparaissait telle une assemblée de grands pics perdus dans des brumes et traversée par de sauvages vallées. A nos yeux les Balkans étaient habités par une population uniforme. Notre peu de culture géographique inventa cette race inexistante : « Les Balkaniques ». Race parée par nous de qualités bonnes ou mauvaises, absolument mythiques. Contrairement à l'idée préconçue, la presqu'île balkanique réunit les groupements les plus disparates. C'est une véritable « macédoine » de nationalités.

Il y a d'abord les Albanais. Peuplade semblant autochtone ; barbare, grossière, violente, elle se rattache un peu aux latins par l'infiltration romaine. Il y a les Grecs, si proches parents de nous, Français de Provence. Les Bulgares mélangent la férocité tartare à l'exaltation slave ; en

eux dominent encore les appétits des antiques Finnois. Ne médisons pas des Turcs bonasses et crédules, amoureux des tièdes soirées d'été parfumées par les senteurs et bleuies par les ombres allongées des cyprès. Quant à nos amis Serbes, Slaves du Midi, « Yougoslaves », ils ne sont ni Russes ni Bulgares, ils sont eux-mêmes, complétement eux-mêmes. Nous n'avons pas assez fait leur connaissance, car si nous les connaissions mieux, nous les aimerions davantage. Ils sont hardis à la bataille et timides après la bataille. Ils sont sobres, doux et terribles. Ils ont l'âme jeune, une âme de dix-huit ans, fragile et sensible ; une âme parente de la sensitive, qui, après s'être ouverte trop confiante, se referme au moindre froissement et se désespère de la plus petite trahison. Ils sont idéalistes et religieux, tendres, un peu nonchalants. Ils ont une âme bien féminine par sa délicatesse malgré leur vaillance au combat, une âme fataliste et contemplative.

Lorsqu'ils sont arrivés en France, eux les derniers survivants de l'atroce retraite, leurs yeux où semblaient briller encore les mystérieux reflets des neiges qu'ils avaient pensé avoir pour suaire, leurs yeux demeuraient rivés sur l'Au-delà.

Ils traversèrent la France sans la voir, n'ayant devant eux que les visions infernales des hécatombes de leurs frères délaissés ou jetés en masses dans les grandes sépultures hâtivement ouvertes.

Ils avaient aussi en face de leur souvenir les images de leurs villages écroulés, de leurs fermes incendiées, de leurs récoltes dévastées et surtout de leurs parents, de leurs amis qu'on avait pendus, brûlés, massacrés et dont on avait jeté les corps calcinés, les lambeaux sanglants au vent gémissant.

Avant la guerre mondiale, la Serbie était un pays charmant. C'était principalement une nation de paysans réunis autour du chef dans la zadrouga familiale. Les habitants du royaume de Pierre Ier, si différents de ceux de nos Etats occidentaux, raidis par la morgue et les préjugés, ignoraient les castes sociales et côtaient un homme d'après sa valeur personnelle.

Sur les « polié », les grandes plaines élevées par la distance vers les hautes chaînes montagneuses, les riches cultures de blé, de maïs, mettaient leurs ors clairs ou bruns. Durant l'été les petits bœufs aux robes dures tiraient lentement les chars d'où débordaient les épis. Quand venaient les soirées d'hiver, les paysans, assemblés près de l'âtre, écoutaient le récit de quelque poème célébrant la bravoure des haidouks et de cet étonnant Marko qui dort en attendant la délivrance de la grande Yougoslavie. Ceinturées de bois de pruniers, de jolies cités plongeaient dans le ciel la pâleur de leurs silhouettes élancées. Les ombres violettes que le crépuscule mettait partout ressemblaient

aux écharpes des gaies « vilas » au rire chantant parmi les clapotis de la Morava, de la Drina, des centaines de cours d'eaux aux ondes claires.

Sur la Serbie heureuse, l'invasion a passé... Les minarets mutilés gisent à terre ; le ciel semble très haut, très éloigné des villes courbées, des forêts renversées. Aux milliers et aux milliers de martyrs serbes, morts dans une lutte où nous mêlons notre sang avec le leur, payons notre tribut d'affection et cherchons leurs âmes dans celles de leurs derniers frères vivants dont chaque jour le nombre diminue.

Comprenons les âmes Serbes, par tant de points en contact direct avec nos âmes rêveuses de Provençaux. Ames de Provence, fraîches elles aussi et qui n'ont pas encore accepté le scepticisme moderne. Ames de Provence vivifiées par la brise alerte courant sur le désert camarguais et sur la douceur des villes pâmées sous le baiser ardent de notre beau soleil.

Ici doit se placer un témoignage de reconnaissance adressé par l'auteur à ceux de ses amis Serbes et Français qui aimablement l'ont aidé de leur savoir. Sans leur précieux concours le travail commencé n'aurait jamais été mené jusqu'à son terme. L'auteur revendique l'entière responsabilité des opinions et des idées énoncées, mais suivant la maxime d'après laquelle il faut rendre à César ce qui appartient à César, reconnaît la

très large part prise par de patients et dévoués collaborateurs dont les noms ne peuvent être malheureusement tous inscrits.

Exprimons spécialement notre gratitude à M. le Capitaine Bogitch, du génie Serbe, un vaillant combattant des trois guerres Balkaniques. Son inlassable et amicale courtoisie a permis de faire naître bien des pages — les plus intéressantes de ce livre.

A ces aides obligeants, ayant ainsi gracieusement facilité la tâche de l'auteur, remerciements les plus chaleureux.

HISTOIRE

L'histoire de ce peuple devrait se chanter et non s'écrire. C'est un poème qui s'accomplit encore.
LAMARTINE *(Voyage en Orient.)*

Jusqu'aux tristes jours de cette lamentable guerre, qui, en transplantant les peuples, les a mis en contact direct les uns avec les autres, les Français ne savaient pas grand'chose de la Serbie. Aujourd'hui même, depuis que le royaume sur lequel règne la glorieuse dynastie des Karageorgevitch est devenu le plus infortuné de nos alliés ; maintenant encore, malgré la venue des Serbes en France, combien peu dans notre Patrie connaissent la place prise par l'Empire Serbe dans l'histoire du Moyen Age. Place grande et magnifique! Etienne Douchan, le splendide empereur balkanique du XIVe siècle, touchait de son sceptre les flots tumultueux de la Mer noire et de la riante Adriatique. Auprès du souverain serbe, le roi Tvrtko s'asseyait sur le trône de Bosnie. A l'époque dont nous parlons, les terrains dominés par les Slaves du Sud étaient limités par la presque totalité du cours de la Drave. Cette rivière traçait la frontière avant de se perdre dans le Danube qui étreignait la Serbie et versait sur elle les ondes de son large delta. La Thrace seule appartenait encore aux Grecs avec la

principauté d'Athènes et la Morée. De leur côté les Vénitiens possédaient une petite enclave, partie du midi de Spalato. La majorité de la presqu'île balkanique obéissait donc au kral de Serbie ; il avait pour voisins, au Nord les Allemands, les Valaques, et les sauvages Magyars.

Mais il est prématuré de parler au début de ce chapitre d'Etienne Douchan. Remontons aux invasions barbares. Sous les pas pressés des multitudes féroces, tremblaient les assises de Byzance et de Rome. Bientôt nous constaterons dans les Balkans l'arrivée de nouveaux venus, appeles Slaves dans la suite, ce qui signifie : brave, illustre. En Serbe, célèbre se dit : « slavan ». Longtemps, « les Slavi » luttèrent contre les troupes impériales. Vaincus d'abord ils maîtrisèrent leurs ennemis et se répandirent au delà du Danube. Monothéistes, ils offraient au Dieu qu'ils adoraient des sacrifices vivants, et vénéraient aussi des divinités secondaires. Ils étaient grands, leur chevelure prenait souvent une teinte ardente. Sobres, endurants, ils vivaient une fruste et mobile existence et habitaient des huttes très séparées les unes des autres. Leur choix se fixait de préférence sur les lieux d'accès difficiles. Amoureux de la bataille, ils s'intéressaient peu à l'agriculture et se contentaient d'une pauvre nourriture. Fantassins expérimentés, le javelot était leur arme de prédilection ; ils se servaient aussi de flèches empoisonnées. Pour se garder de la mort, lorsqu'ils combattaient, ils avaient leur merveilleuse souplesse doublée d'une agilité sans égale. Ils dédaignaient les cuirasses, restaient à demi-nus devant l'ennemi et n'acceptaient que la protection d'une rondache. Stoïques, ils faisaient rarement quartier, mais leur loyauté était extrême. L'étranger reçu sous la toiture de leur cabane

devenait sacré, ils l'accompagnaient durant sa route, veillaient sur lui. Si l'hôte envoyé par le ciel était tué, ils luttaient jusqu'à la mort afin de le venger. Passionnés pour la liberté, les Slaves n'obéirent qu'à un gouvernement démocrate jusqu'au jour où ils franchirent le Danube ; souvent ils se révoltèrent contre les Grecs. Au milieu du VIe siècle ils partirent en guerre contre Byzance, ravagèrent la Thrace, escaladèrent les remparts de la ville de Topire qu'ils ensanglantèrent par d'affreux massacres. Ils montraient peu de douceur envers leurs captifs et les faisaient cruellement mourir. Constamment ils saccagèrent les territoires Byzantins sur lesquels ils purent pénétrer.

Les Slaves n'étaient pas seuls à convoiter les richesses des luxueuses cités grecques. Les palais délicieusement coloriés, les clochetons ajourés, les coupoles d'or, profilés au loin contre les ciels rutilants, attiraient les vagues de l'océan humain qui déferlaient de l'Est. Ces larges vagues s'abattaient sur les campagnes bientôt dévastées, sur les villes odieusement pillées. Pareilles aux lames d'une houle gigantesque, elles s'effondraient de tout leur poids sur l'Empire chancelant. Les Huns, les Bulgares, parents des Huns, les Antes frères des Esclavons, les Abares, les nombreuses peuplades descendues du Septentrion frappaient, ensemble ou à tour de rôle, leurs formidables coups de bélier contre les remparts de Byzance.

Une nation slave, celle des Chrobates, obéissait à des princes nommés joupans. Elle aussi envoya ses fils vers la Péninsule. La guerre entreprise par les Chrobates se termina à leur avantage, bientôt ils s'établirent au bord de l'Adriatique.

La proximité des Chrobates était beaucoup moins ennuyeuse que celle des Avares, et l'Empereur Hera-

clius aida les nouveaux venus à s'installer sur le littoral. Ils ne tardèrent pas à abjurer leur paganisme et à accepter la loi du Christ. On raconte que le pape exigea d'eux la promesse de ne jamais s'emparer du bien d'autrui. Ils furent fidèles à leur serment, chose d'autant plus méritoire que leur armée devint puissante et que leur marine sillonna les mers.

Les Serbes parurent alors. Enfants de la race slave, ils venaient des rives du Don et avaient traversé les Carpates pour descendre en Hongrie ; bientôt ils débordèrent de cette contrée, trop étroite pour leur fécondité. Vers 620, une partie de la nation pria Héraclius de lui accorder une faveur identique à celle donnée aux Chrobates. L'empereur offrit aux Serbes une région proche de Thessalonique. Paisiblement, sans heurts, les derniers arrivés commencèrent à créer leur nouvelle Patrie.

On accuse quelquefois les Serbes modernes d'être inconstants, les événements vécus durant les dernières années sont la négation de cette légère médisance. Les ancêtres de nos courageux alliés firent preuve d'un certain flottement moral. Ne se trouvant pas à l'aise, ils voulurent retourner vers leurs anciens foyers ; mais lassés une seconde fois de la fertile Hongrie, ils demandèrent à Héraclius d'autres terrains pour les peupler. L'empereur préférait leur façon d'agir à celle des envahisseurs qui traversaient en trombe les pays conquis. Il leur octroya une grande étendue à peu près déserte située à l'est de la Croatie. Depuis ce moment existent la Serbie et la Bosnie.

Pendant les époques qui, pour nous, demeurent imprécises, il semblerait à peu près certain que cinq grandes divisions partagèrent le pays Serbe, la Jeta, la Travonnia, la Zahoumlie, la Neretva, la Rascie. Ces divisions varièrent de forme et de nom. Gouvernés par

leurs princes, les Serbes reconnaissaient quand même la suprématie de l'empereur.

La Carinthie, la Carniole, la Styrie se formèrent et prospérèrent jusqu'au jour où l'ombre de Charlemagne couvrit l'Europe asservie. Avec son épée si lourde que lui seul pouvait la brandir, le César du Nord conquit la Carantania et pour des siècles l'incorpora à l'empire germanique.

De leur côté les Croates érigèrent une principauté. Après une suite de princes, la Croatie eut Tomislav pour premier roi en 910. Dès lors le royaume continua sa marche ascendante. Un peu auparavant, à la fin du IXe siècle, saint Cyrille et saint Méthode firent entendre leur voix persuasive dans la presqu'île balkanique. Saint Méthode, né à Thessalonique, était entré dans les ordres. Il cultivait beaucoup l'art de la peinture.

La légende raconte que Bogoris, roi des Bulgares, l'appela à Nicopolis pour lui confier des fresques à exécuter dans la grande salle des fêtes. Méthode sanctifia ce lieu d'orgies en représentant sur les murs un jugement dernier d'une exécution si impressionnante que le prince barbare fut touché par la grâce divine. Bogoris songea alors au christianisme. La sœur de Bogoris, retenue longtemps captive à Constantinople, acheva l'œuvre entreprise par Méthode, elle révéla complètement à son frère la religion nouvelle et, sous son influence, le roi renonça aux pratiques païennes.

Saint Cyrille sortait d'une famille sénatoriale thessalonicienne. Saint Ignace le chargea d'évangéliser les Khazars. Après les avoir convertis, l'apôtre s'intéressa aux Slaves. De concert avec Méthode il leur prêcha la parole du Christ. Très érudit, Saint Cyrille écrivit plusieurs ouvrages et composa l'alphabet cyrillien.

Le grand joupan Vlastimir dirigea ses sujets dans la voie du christianisme. Il fut le premier grand joupan sur lequel peut être appuyée l'histoire, mais avant lui on trouve les noms de Voislaf et de Radoslav. Ce dernier déjà se sentit attiré vers le christianisme. Une douce civilisation étendait ses rameaux fleuris sur les Balkans. Les Serbes furent facilement policés, leurs mœurs étaient douces. Comme preuve de cette assertion on peut invoquer la conquête pacifique qu'ils firent de leur patrie.

L'etat qui devait devenir si puissant eut un berceau agreste et magnifique, un berceau sauvage et poétique. La Tchernagora eut l'honneur de contenir le nouveau-né. La Montagne-Noire, avec ses cîmes escarpées, ses neiges, ses rivières torrentueuses, était un cadre de choix pour l'âme serbe où s'allient l'idéal inspiré par l'infini des sommets et l'énergie nécessaire pour les atteindre. L'histoire nébuleuse enregistre donc Vlastimir comme premier prince réellement connu (850). Vlastimir habitait aux environs de Scutari, dans cette cruelle région albanaise, traversée par la terrible retraite de 1915. N'est-elle pas curieuse la coïncidence qui, plus de mille ans après, fait souffrir aux Serbes leur terrible agonie, dans le lieu même où commença la jeunesse de leur Patrie.

L'existence de la Serbie sera dorénavant étroitement liée avec celle de Byzance. A l'aube de sa vie le pays naissant ne fit pas beaucoup parler de lui. Les empereurs d'Orient étaient occupés par leurs nombreuses expéditions, par leurs querelles et les intrigues de leur cour. Les Sarrazins ravageaient l'Asie Mineure tandis que les Russes, traversant le Pont Euxin, atteignaient l'embouchure du Danube et avançaient jusqu'au Bosphore,

A la fin de ce IXe siècle arrivent ceux que l'avenir réservait pour en faire les pires ennemis des Serbes : Les Magyars, parents des Bulgares, rattachés eux aussi aux Huns par les liens du sang. Ils se répandirent dans le Sud-Est de l'Europe Les écrivains intéressés par ces hordes nous les représentent barbares parmi les barbares. Ils ne reconnaissaient ni Dieu, ni loi. Ne cultivant aucune terre, ils cherchaient leur nourriture dans la pêche et la chasse. Sommairement vêtus de fourrures qui couvraient à peine leur nudité, ils erraient sans domicile sur des chariots représentant toute leur fortune. On raconte que les femmes blessaient volontairement leurs enfants pour les habituer à souffrir et que ces cruels nomades, après avoir bu le sang de leurs prisonniers, dévoraient leur cœur, obéissant de la sorte à quelque mystérieuse superstition. Continuant la perpétuelle migration qui descendait depuis les débuts de l'humanité de l'Orient vers l'Occident, les Magyars, comme leurs prédécesseurs, suivaient le soleil, espérant découvrir les pays fortunés où chaque soir tombait l'astre d'or. Ils choisirent peur demeure la Transylvanie et la contrée nommé Hongrie, d'après eux.

La Serbie grandissait, elle s'étirait entre la Save, l'Adriatique, la Morava et le Vrbas. Bientôt elle dut entrer dans la lice des combats. Au commencement du Xe siècle, Zacharie, prince de Serbie, guerroya contre les Bulgares. Déjà, Pierre de Serbie attaqué, à cause de son alliance avec les Grecs, par Syméon roi de Bulgarie, était mort en captivité. Pour s'emparer de Pierre, le tsar Siméon commit une trahison. Il avait invité le prince serbe à venir chez lui, avec ses officiers, puis, malgré l'armistice, l'emprisonna. Paul, protégé de Siméon, disputa la couronne de Serbie à Zacharie, issu de la branche aînée. Aidé par les Grecs, Zacharie revint

vers son pays d'où il avait été chassé. Vaincu par son rival, il fut envoyé en cadeau au roi de Bulgarie. D'heureux revirements transforment souvent les pires situations. Paul et Siméon, de grands amis devinrent ennemis. Le tsar prit avec les Grecs le parti de Zacharie et le remit sur le trône. Resté fidèle à Byzance, Zacharie s'attira encore, dans la suite, la haine de Siméon. Ce dernier rassembla une vaste armée et contraignit le prince à demander asile aux Croates. Les sujets de Siméon, envahirent la Serbie, devant eux se dispersèrent les habitants. Les Bulgares semèrent une telle ruine que, quelques années plus tard, Ischaslav, élevé d'abord à la couronne de Serbie par Siméon, ensuite dépossédé par lui, trouva à peine une poignée d'hommes lorsqu'il revint dans ses Etats. Peu à peu pourtant, les Serbes réfugiés chez leurs voisins répondirent à l'appel de leur roi et vinrent reconstruire leurs foyers détruits. Le remuant Siméon, vaincu par les Croates, ne tarda pas à quitter la scène du monde ; sa mort donna une nouvelle impulsion à l'humeur guerrière des jeunes peuples balkaniques.

L'empereur grec, Romain, maintenait les Serbes sous une certaine vassalité, mais il disparut à son tour. Les habitants de la Tchernagora, ennuyés d'obéir à des étrangers, reprirent leur liberté. L'histoire n'est pas absolument précise sur les évolutions des peuples. Constamment, les royaumes changeaient d'aspect avec la mobilité des nuages emportés par le vent.

Tantôt soumise à Byzance, tantôt indépendante, la Serbie paraît avoir accepté les lois de Basile II, le vainqueur des Bulgares. Basile, prince très civilisé, ayant fait environ quinze mille prisonniers, ordonna à ses soldats de leur crever les yeux. Il dispensa de ce supplice un homme sur cent, pour lui permettre de reconduire

chez eux, les infortunés aveugles renvoyés dans leur Patrie. L'acte signalé ici démontre une fois de plus la sauvagerie latente dans le cœur de l'homme. Sauvagerie moins dissimulée seulement par ceux que l'on nomme barbares.

Plus tard à l'heure où Romain III rendit son âme à Dieu, la Serbie secoua le joug. Sa liberté fut courte. Etienne Vojislav, appelé par sa naissance à régner sur elle, demeura longtemps captif de Michel IV. Enfin Etienne échappa à son geôlier; il se montra aux Serbes et fut reconnu par eux. L'empereur d'Orient forma une expédition pour l'asservir et vainquit ses troupes. Furieux contre les Grecs, Etienne voulut les insulter; dans ce but il s'empara d'un vaisseau empli d'or, appartenant à Michel et lancé par l'orage sur les côtes illyriennes. Vainement Michel demanda son navire. Exaspéré par l'entêtement de son adversaire qui le narguait, Michel humilié envoya une armée en Serbie. Le général grec qui commandait perdit ses cohortes dans le labyrinthe des vallées, dominées par les sommets rocheux. Peu de soldats revinrent de cette funeste expédition.

Stephen (Etienne) organisa son nouvel état. Cette petite souveraineté commença à se former dans la région arrosée par la Zeta. En pleine Tchernagora, la Zeta dessine ses courbes au milieu du pays pittoresque auquel elle donne son nom avant de périr dans une caverne. Les Serbes se fortifièrent rapidement, ils s'allongèrent sur la côte de l'Adriatique. Byzance prit ombrage des incursions qu'ils poussaient au loin, jusqu'en pays bulgare. L'empereur grec envoya contre eux de nombreuses troupes commandées par le gouverneur de Durazzo.

L'incapable gouverneur engagea son armée dans le

formidable massif alpestre abritant la nouvelle nation. Les Serbes, montagnards expérimentés, se cachèrent dans les forêts et sur les crêtes. Des cimes boisées ils regardaient les soldats byzantins pénétrer dans les gorges. En file indienne, quelquefois rangés par deux de front, les cavaliers revêtus de brillantes cuirasses, les fantassins aux armes lumineuses, traversaient péniblement les vallons resserrés. Le soleil, en passant par-dessus les épaules des monts, mettait des étincelles sur les lances couronnant les bataillons de lumière. Les Serbes laissaient agir les Grecs, ceux-ci s'enfonçaient plus profondément dans le territoire de l'adversaire. L'armée byzantine représentait la civilisation ; pour cette raison sans doute, elle abîmait le pays à mesure qu'elle le foulait sous ses pieds chaussés de fer. Les Serbes ne se montraient pas encore. Réunis dans la profondeur de leurs forêts, ils se concertaient. Le gouverneur de Durazzo ignorait les règles de la guerre ; parti sans expérience il conduisait à l'aventure soixante mille hommes. Le peu de résistance rencontré le stimulait. Général de camelote, il ne prenait aucune précaution pour garder le chemin du retour. Ayant suffisamment pillé, courbés sous le butin ramassé sans effort, les fastueux soldats de Byzance déroulèrent de nouveau leur long serpent mouvant au fond des vallées franchies une première fois. Subitement les rochers s'animèrent, les forêts grouillèrent d'une vie meurtrière ; des crêtes les flèches tombèrent en flots diluviens. Les Serbes prenaient leur revanche. Le massacre fut abominable. Les montagnes terrifiantes, les forêts mystérieuses paraissaient ensorcelées. Chaque arbre cachait un ennemi. Comme s'ils étaient les jouets des Titans, les blocs de pierre roulaient sur les pentes abruptes, dans une chute implacable ils s'écroulaient des à-pic sur-

plombants. Les flèches, les javelots emplissaient l'air de leurs sifflements. Les Grecs affolés ne pouvaient se préserver contre la cascade de rochers qui les écrasait ni contre les déchirures des flèches ; leurs chevaux en se cabrant les renversaient et les jetaient dans les torrents. Devant, derrière, de chaque côté ils étaient cernés par la mort. Aucun secours n'était à attendre de nulle part, pas même du ciel à peine entrevu comme une mince bande d'azur en dessus des montagnes rocailleuses. On assure que quarante mille hommes, au moins, parmi lesquels sept généraux, demeurèrent à jamais immobiles dans les gorges habitées par les vautours. Blessés, harassés, affamés, les derniers survivants de ce désastre se sauvèrent difficilement. Ils erraient la nuit, s'abîmaient aux aspérités des montagnes, se perdaient dans les bois. Ils remorquaient le misérable gouverneur dont l'ignorance les avait guidés à la souffrance et au trépas.

Les clans vivant auprès de la partie supérieure du Drin s'unirent et firent la principauté de Rascie.

Le grand mouvement des croisades allait produire un flux puissant, roulant de l'Occident à l'Orient. Le moyen âge si souvent injustement méprisé, n'était peut-être guère moins savant que le XIXe siècle. Les communications fréquentes entre les nations tantôt amies, tantôt ennemies, leur apprenaient à se connaître. La vie commerciale liait entre eux les royaumes grandissants.

Le nombre des navires marchands augmentait. Sur les ruines du vieux monde gréco-romain s'épanouissait la civilisation gothique prête à conduire l'Europe vers les riches floraisons de la renaissance. Maintenant le moyen âge brillait donc dans son éclatante pureté ; le fameux an Mil avait passé sur l'Univers sans apporter

l'anéantissement redouté. Une sève ardente développait les peuples.

A travers les voiles de la distance, nous apercevons un tumulte sur les bords du Danube.

Franchissant la Save, les Bulgares incendièrent la Hongrie. Dans sa contre attaque le roi de Hongrie assiégea Belgrade. Depuis qu'elle existe, la pauvre citadelle est souvent la proie d'adversaires cruels acharnés à la brûler, à égorger les habitants réfugiés autour de ses murs. Paisiblement assise sur le tapis bleu des eaux où elle mire sa beauté, la jolie cité semble créée pour la joie des jours ensoleillés, mais le destin, dur pour elle, en a décidé autrement. Après trois mois de siège et de terribles batailles livrées sur les bords du Danube la forteresse tomba au pouvoir des Hongrois. Ayant battu Bulgares, Grecs et Besses ils marchèrent sur Constantinople.

De nouvelles hordes, les hordes tartares traversèrent le Danube sur de frustes canots ; dans des outres même, est-il écrit. Tout d'abord les Asiatiques massacrèrent les troupes opposées à leur marche, mais finalement vaincus ils se marièrent avec ceux qu'ils voulaient soumettre.

Quelques années plus tard, les Bulgares révoltés contre Byzance supplièrent le joupan de Serbie de leur porter secours et de leur donner son petit-fils Bodin pour roi. Le jeune prince à la tête de ses troupes remporta la victoire sur les Grecs. Il partagea ensuite ses soldats en deux fractions. La première armée éprouva des revers ; la seconde armée, commandée par Bodin lui-même, après quelques succès fut défaite à cause de la trahison du gouverneur grec d'Usküb. Le prince serbe subit sa captivité en Syrie, mais il s'évada et régna sur son peuple.

Un officier lombard, au service de Byzance, pris par

les Serbes au début de la guerre, avait été amené à la cour du grand joupan. Sa grâce séduisit une des filles du souverain, qui l'épousa. L'amour a toujours méprisé les questions de nationalité et de hiérarchie sociale !

Cet officier, surnommé Longibardopule par les Grecs, fut élevé par son beau-père au rang de généralissime ; il infligea de cruelles défaites à ses anciens frères d'armes. L'Empereur eut recours à un homme de grand talent : Bryenne Nicephore. Bryenne maîtrisa les Bulgares et força les Serbes à rentrer dans leurs frontières. Encouragé par ses exploits, le général grec marcha contre les Croates qu'il sut vaincre malgré les difficultés offertes par le pays. L'avenir vengea Serbes et Croates ; Bryenne révolté se fit nommer empereur à Durazzo. Tombé au pouvoir de Byzance, il eut les yeux crevés selon la coutume. Les derniers événements eurent lieu aux environs de 1080, les dates données par les historiens ne concordent pas parfaitement. Les documents sur l'époque qui nous occupe ici sont difficiles à obtenir, à peine peut-on se fier aux grandes lignes, qui varient peu,

Après les envahisseurs barbares de jadis, il semblerait que quelques bandes de croisés commirent des déprédations dans la presqu'île balkanique. Les soldats de Pierre l'Hermite eurent de sanglants démêlés avec les Bulgares. Au même moment s'étendit en Bulgarie et parmi les Russes la nouvelle religion des Bogomils. Basile, chef de cette secte, fut brûlé devant les yeux de l'empereur Alexis Commnène.

Le XIIe siècle s'ouvre, il donnera naissance à la puissante dynastie de Némania.

La Serbie n'était pas encore un grand Etat, elle fut obligée de subir des luttes souvent désastreuses pour sa croissance. L'humeur belliqueuse des jeunes nations forcées par le Destin à se développer au détriment d'un

empire amolli, mettait en émoi les montagnards de la Tchernagora et les riverains du Drin. Ils faisaient de nombreuses incursions sur les terres byzantines et durant l'une d'elles détruisirent le château de Rase. L'empereur Jean II partit avec une armée pour les refouler. Le souverain grec gagna une importante victoire, prit un riche butin et entraîna à sa suite une grande quantité de prisonniers. Ces prisonniers furent contraints de servir parmi les troupes de l'empereur d'Orient ou d'aller cultiver la région située autour de Nicomédie, dévastée par les Turcs. Les quelques années suivantes ne gardent aucune trace des Serbes fondus dans l'Empire.

Au milieu du XIIe siècle, de nouvelles luttes mirent les Slaves du Midi en opposition avec l'empereur Manuel. Ce prince traversait la Dalmatie tel un fléau, il s'emparait des places fortes qu'il abattait. Laissant en arrière les prisonniers qu'il faisait, sous les ordres de son cousin Constantin l'Ange, il avançait rapidement. Le prince de Serbie profita de sa marche forcée pour tomber sur Constantin et lui infliger une grande défaite. Manuel revint sur ses pas, mais les efforts qu'il fit pour atteindre les Serbes restèrent vains. Ses adversaires étaient refugiés dans les forteresses naturelles construites par leurs montagnes. Manuel exaspéré incendia tout ce qu'il pouvait brûler. L'hiver prêta encore son secours aux Serbes et chassa l'armée impériale.

Quand revinrent les longues et douces journées printanières, le belliqueux Manuel recommença sa campagne contre ses terribles voisins, alliés maintenant aux Hongrois pour mieux résister. Le Drin vit une violente bataille. Sur une des rives étaient placées les armées serbes et hongroises ; sur l'autre bord les soldats de Manuel se rangèrent arrêtés par les eaux tor-

rentueuses. Un pont liait les deux berges. La bravoure et l'ardeur de Manuel ignoraient la prudence ; l'empereur saisit le drapeau qui précédait ses légions et se lança au galop sur le pont. L'aspect de ce cavalier de haute taille qui levait fougueusement au-dessus de sa tête l'insigne de Byzance, effaroucha les ennemis. Derrière le prince accouraient ses plus braves officiers. Serbes et Hongrois se replièrent sur des positions plus favorables, puis faisant volte-face attendirent le choc. Le sang commençait à couler vers le fleuve aux rosissantes moirures. Manuel fut vainqueur et dans le traité qui suivit, le souverain serbe promettait deux mille soldats aux expéditions qui auraient lieu en Occident et cinq cents hommes pour celles d'Asie.

Tout d'abord les Serbes ne murmurèrent pas, mais bientôt leur prince, Primislas rejeta l'autorité grecque. Manuel entra en Serbie, les habitants n'essayèrent pas d'entraver sa marche. Arraché du trône par l'omnipotente volonté de l'empereur, Primislas se vit remplacé par son frère Belusis. Ce prince, peu ambitieux, préférait une vie paisible au souci du pouvoir ; il ne tarda pas à prier un autre de ses frères : Désa, de prendre les rênes du gouvernement. Désa ne voulut plus se reconnaître le vassal de Manuel. Ses démêlés avec l'Empereur se terminèrent par une étroite captivité.

Nous atteignons l'époque des Némania. Avant de parler de cette glorieuse dynastie, jetons un coup d'œil en arrière.

Les territoires du nord occupés par les Serbes avaient été unis à l'empire Allemand par Charlemagne. De petits Etats autonomes se formèrent sous la domination germanique.

En 976 le duché de Carinthie avait été créé et placé sous la couronne de la famille allemande d'Eppenstein.

Plus tard les ducs de Sponheim succédèrent aux d'Eppenstein.

Un comité avait été fondé par l'union des territoires de Gorisa et de Gradiska.

Voici dépassée la seconde moitié du XIIe siècle. Némania, prince belliqueux, ne pouvait admettre que sa Patrie fut tributaire. Constamment les armes à la main, il bravait l'empereur d'Orient et détruisait ses troupes. Il occupa la Macédoine septentrionale avec Uskub et Sofia. Le souverain grec partait à la tête de nombreux soldats. Némania se dissimulait d'abord dans ses inextricables forêts ; il quittait ensuite le dédale des hautes futaies et venait signer une paix à peine plus durable qu'un songe. Némania revendiqua aussi la Dalmatie et la Croatie.

La Croatie après avoir brillé un moment était unie à la Hongrie par un prince couronné roi de Hongrie et roi de Croatie. L'histoire n'est pas nette au sujet de cette nation qui semble avoir conservé une indépendance à peu près complète. Nemania fit un même état de la Zeta et de la Raska, il commença à faire prospérer le pays sur lequel Stéphen Nemania, son fils, étendit le sceptre royal.

Un personnage d'une rare intelligence contribua alors beaucoup par son activité à élever le peuple serbe. Le prince Nemania aurait, prétend-on, épousé une Française. Son mariage donna naissance à un fils, canonisé par les siècles sous le nom de saint Sava. Entré dans les ordres, Sava doué du génie de l'organisation tira de ses langes l'église serbe et la rendit autonome. Le prince-moine poussa d'une vive impulsion l'art et la science. Ses efforts ne furent pas inutiles, la pensée serbe s'ouvrit à l'intellectualisme,

Une avalanche s'écroula sur une partie de l'Europe,

Comme un tourbillon, les Tartares dirigés par Gengis-Khan dévastèrent la péninsule balkanique. Les cruels envahisseurs semèrent le panique et la désolation, ensuite ils partirent comme ils étaient venus, emportant dans leur lointaine Patrie, où naît le jour, les dépouilles arrachées à l'Europe Orientale.

Vers ce moment la Bosnie prit une personnalité; ses bans quoique se reconnaissant vassaux de Byzance gouvernèrent de façon fort indépendante. Le premier ban, Boritch, monta au pouvoir dans le milieu du XIIe siècle. La Bosnie souffrit de guerres constantes avec les Magyars. Les luttes religieuses la déchirèrent également car l'hérésie Bogomile attira contre elles les troupes papales.

Le roi Etienne succéda au joupan Nemania, il extirpa de la Rascie la molle influence byzantine qu'il considérait comme une mauvaise herbe endormant l'énergie.

Le pape avait mis la couronne royale sur le front du grand joupan. En l'an 1195, Nemania abdiqua en faveur de son fils Etienne II. Vouk, le fils cadet, eut la Rascie pour domaine. L'aurore du XIIIe siècle éclaira des batailles fratricides. Vouk peu satisfait par la Rascie fit sonner ses trompettes guerrières et attaqua son frère. Etienne II ne voulait aucun partage, s'alliant avec la Hongrie, il lui demanda des troupes de renfort. Vaincu, Vouk dut renoncer non seulement à ses ambitions, mais aussi à son gouvernement. Quelques mois plus tard, Etienne affranchit complètement la Rascie et se réconcilia avec Vouk.

A la fin du XIIIe siècle les krals de Serbie étaient devenus de puissants monarques. Byzance ne les traitait plus dédaigneusement comme jadis. On nous conte à ce propos une amusante anecdote. Peu importante elle

égayera l'aridité des faits sèchement alignés, c'est en cette intention qu'elle trouve place ici.

L'empereur d'Orient rechercha la parenté du roi Etienne Ouroch. Dans le plus somptueux équipage il envoya sa fille Anne vers le kral afin d'unir la jeune princesse avec Miloutin, fils cadet d'Ouroch. Une armée de serviteurs accompagnait le fastueux convoi. Aucune richesse n'avait été épargnée pour éblouir les Slaves, sur lesquels Byzance désirait voir régner sa Princesse. Les Serbes ne furent pas éblouis ; fils d'une nation saine et jeune, ils préféraient au luxe efféminé la vie du plein air. Le vieux kral apercevant les ambassadeurs qui précédaient Anne se prit à réfléchir en face de tant de splendeurs. Pour étendre le royaume des Némania et vaincre ses belliqueux voisins il ne fallait aucune faiblesse. Ouroch s'informa de l'utilité d'un tel matériel. Les ambassadeurs répliquèrent qu'ils n'avaient là qu'une mince partie des trésors apportés par la suite de la princesse. Le kral se plongea en de plus profondes méditations, puis il mena les Grecs dans son « konak » et leur indiqua la femme de son fils aîné. Simplement vêtue de bure, la future reine filait parmi ses dames. Ouroch la désigna aux ambassadeurs qui pliaient sous la lourdeur des brocarts gemmés de pierreries. La différence entre la mentalité serbe qui par sa simplicité tendait à s'élever et la mentalité Byzantine à son déclin, creusa un abîme entre le kral et les ambassadeurs. Les Grecs avaient aussi espéré que le prince héritier, fatigué par ses infirmités, laisserait le trône à son cadet. Au lieu de l'être maladif qu'ils comptaient trouver ils avaient vu un homme à peine boiteux et ne paraissant nullement prêt à rendre l'âme. Offrant saluts et excuses, les ambassadeurs revinrent sur leurs pas ; ils reprirent la princesse Anne laissée en arrière et s'en retournèrent

sagement vers Byzance, assoupie sur le duvet des coussins.

A la mort du vieux kral, régna Dragoutin l'aîné qui boitait. Il ne resta que trois ans sur le trône, durant ce court laps de temps il travailla beaucoup à pacifier le royaume. Intéressé par les questions juridiques, il réprima sévèrement le vol et l'usure. En 1275 il abdiqua en faveur d'Etienne VI Miloutin. Il se réservait le gouvernement d'une partie de la Bosnie, de la Macédoine, de l'Albanie et de plusieurs autres territoires.

Miloutin fut un grand souverain. Sous sa direction le commerce s'activa, les mines d'or et de cuivre du royaume furent vigoureusement exploitées. Durazzo et Saint-Jean de Medua devinrent des ports, où sans cesse, telles de diligentes abeilles, les bateaux entraient et sortaient chargés du butin de leurs riches marchandises. Les relations étaient surtout intimes avec Venise et Raguse. Tournant aussi ses regards vers son armée, le roi la rendit puissante. Le règne de ce prince fut long et prospère, mais des guerres le troublèrent. Dragoutin en mourant lui avait laissé des contrées sagement administrées. Miloutin eut pourtant le chagrin de céder la Matchva et Belgrade aux Hongrois.

Cette malheureuse ville de Belgrade était constamment attaquée. Les princes français et italiens partirent en guerre contre l'empire d'Orient. Charles d'Anjou se joignit aux Illyriens. Un de ses commandants, Salomon Rossi, né sur la terre de Provence, fit débuter les hostilités en assiégeant Belgrade. La pauvre ville regardait tristement son image dans le frémissant Danube. Les lances hérissaient ses murailles, la poix brûlante coulait des machicoulis et des créneaux sur les soldats latins acharnés à escalader les remparts. Des nuées de flèches passaient comme des vols d'oiseaux migrateurs dans le

ciel et mettaient une ombre devant le soleil. Italiens et Illyriens furent enfin vaincus. Miloutin saisi par la tempête que la guerre soufflait sur les Balkans, triompha des Bulgares avec qui il avait eu des discussions. Le kral se mesura aussi avec les Grecs et enleva Uskub de leurs faibles mains. Il unit au pays qu'il gouvernait de grands territoires macédoniens et albanais. Miloutin était fils d'une Française. La beauté et la grâce d'Hélène d'Anjou avait orné le trône d'Ouroch et l'église récompensa les vertus de la reine en la nimbant de l'auréole des saintes.

Etienne Detchanski, fils et successeur de Miloutin, lutta brillamment contre les Bulgares. Il délivra de leur présence les bords de la Sturma et du Vardar. L'indépendance bulgare fut anéantie à la bataille de Velboujede (Kostendil) où se distingua Etienne Douchan. D'un vol puissant la Serbie s'élevait vers les hautes régions d'où elle devait dominer la Péninsule ; le règne magnifique d'Etienne Douchan allait bientôt s'ouvrir. A la fin de sa vie Detchanski commit une erreur, en secondes noces le vieux souverain épousa une princesse Paléologue. La noblesse serbe prit ombrage de cette union d'où naquit un fils. Un soulèvement eut lieu, les rebelles s'emparèrent du kral et l'étranglèrent à Zwetchan.

Etienne Douchan gravit les marches du trône.

A ce moment une pieuvre qui devait, au crépuscule du XIVe siècle, étendre ses tentacules sur les Balkans commençait à grandir : L'emir Othman après avoir partagé avec plusieurs de ses compagnons un gros morceau de l'Asie Mineure, planta les premières racines de l'empire Ottoman. Victorieux des Tartares le nouveau prince leur imposa la religion symbolisée par le croissant. Les successeurs d'Othman surent si bien développer leur force qu'ils devenaient redoutables quand

Etienne Douchan de sa main ferme saisit le sceptre de la Serbie. Sceptre royal qu'à Skoplié il changea en sceptre impérial.

Chaque guerre entreprise par Douchan marqua une étape de sa gloire. Byzance était divisée par les révoltes et les intrigues, le souverain serbe mit à profit ces querelles pour achever la conquête de la Macédoine et de l'Albanie. Il incorpora l'Epire à la Serbie. En 1354 il ravit Belgrade à la Hongrie. Seule la mort put l'abattre et empêcher la réalisation du plan d'après lequel il choisissait Byzance pour capitale. Si Etienne Douchan avait davantage vécu, peut-être que, vacillant sur ses premières fondations, le royaume Ottoman se fût affaissé. Législateur autant que guerrier, le souverain, dont la puissance maintenait presque toute la Péninsule sous ses ordres, proclama à Skoplié en 1349 le célèbre code Douchan, le « Zakonik ». Sous son règne furent construits de nombreux monastères, de beaux monastères, fleurons de la couronne serbe. La plupart d'entre eux existent encore malgré guerres et persécutions.

Ouroch, fils de Douchan, n'était malheureusement pas de taille à manier le glaive de son père, il ne put même pas contenir l'humeur belliqueuse de ses seigneurs. Nous n'avons pas de grands détails sur son règne. Pris par l'oubli, le rayonnement de la clarté paternelle l'éclipsa. Nous savons seulement que la dislocation de l'empire serbe commençait. La Zeta devint indépendante.

Un astre de feu courait à l'horizon ; il surgissait de la brume de l'Inconnu, et au Midi embrasait le ciel. Cet astre était un croissant de lune, incurvé comme les cimeterres avec lesquels ses adorateurs fauchaient les têtes chrétiennes. Avec une hardiesse sans égale, accompagné de quelques officiers, Soliman, prince de ce

royaume Ottoman dont nous venons de parler s'était embarqué sur un radeau pour franchir le Bosphore. Il s'empara du château d'Hanni et après cet exploit obtint des habitants de la contrée avoisinante, des navires et des matelots pour faire porter en Europe l'armée turque, campée sur le rivage Asiatique. L'empereur de Byzance trembla devant l'audace de pareils ennemis, il leur offrit son alliance et la cimenta en mettant sa fille entre les bras du sultan. Les flots musulmans montaient de la mer en une marée prête à renverser les digues dressées devant sa fureur. Cette inondation de barbares cavaliers submergeait la Péninsule. Tantôt amis, tantôt ennemis, les Turcs s'insinuaient dans la pauvre Serbie qu'ils devaient martyriser durant des siècles.

Tandis que guidée par les Némania, la Serbie s'était engagée dans sa course ascendante, conduite par Stephan Tvrtko, la Bosnie, elle aussi, avait mis le manteau royal sur les épaules de ses bans (1377). Le roi Tvrtko agrandit beaucoup sa Patrie en mangeant un peu les voisines ébranlées par les luttes civiles.

Après la mort d'Ouroch il y a une période d'anarchie. L'histoire paraît s'amuser à prouver notre faiblesse et l'instabilité de la gloire. Pareils à des météores, quelques êtres d'exception brillent tels des étincelles jaillies de la Divine Intelligence. Ces êtres traversent de leur course l'obscure humanité. On pourrait croire qu'ils concentrent en eux le génie de leur race. Confondus dans le sillage lumineux dessiné par leur parabole, leurs successeurs s'éteignent privés d'éclat. Périclès, Alexandre, César, Napoléon ne firent pas naître de leur souche des rejetons capables d'élever leurs rameaux vers les branches gigantesques dont ils ombrageaient le monde. Les siècles témoignent de cet épuisement.

Les nations suivent une loi identique. Quand elles sont parvenues au faîte de la gloire elles ne tardent pas à redescendre la pente fatale. L'Egypte, estompée par la distance contre ses roses montagnes, contre l'azur du Nil et la pâleur des sables; l'Egypte rêve de beauté. Qu'est-elle devenue? Tyr empourprée, fondue dans l'incarnat des sanglants horizons, Carthage flamboyante. Athènes dont la pureté des marbres s'immatérialise dans le ciel. Rome qui fit trembler le monde sous le pas martelé de ses légionnaires... Les hommes, les empires passent, le temps impitoyable les effeuille aussi facilement que l'automne effeuille les mourants chrysanthèmes.

Avec Ouroch, fils de Douchan, l'empire serbe s'inclina vers la tombe. Quelques années plus tard, Tvrtko ne put retenir la Bosnie entraînée vers le gouffre.

Durant une trouble période, la Serbie meurtrie fut entre les mains de princes inaptes à la maintenir dans le rang qu'elle avait gagné. Les Ottomans déferlaient sur les rives du Bosphore; attirés par Cantacuzène, de plus en plus nombreux ils couvraient la Thrace. Leur violence affola l'Europe. Les princes balkaniques unirent leurs troupes pour les combattre et les attaquèrent sur les bords de la Maritza. La victoire mahométane fut affreuse pour les Chrétiens. Voukachine, roi d'une partie de Serbie, y trouva la mort, Ougliecha prit sa succession. Andrinople tombée aux mains de Mourad devint la résidence de prédilection du sultan.

La situation politique s'embrouillait de plus en plus en Serbie; enfin la noblesse serbe réunie à Petch (Ipek) posa la couronne sur la tête du tzar Lazare Khreblianowitch, qui devait avec son armée succomber à Kossovo.

Le tzar Lazare résolu à employer son énergie à

repousser les infidèles créa une ligue. Dalmates, Valaques, Hongrois en firent partie. A cette nouvelle Mourad avant d'entrer en campagne envoya au tzar un sac rempli de millet. La multitude des grains, symbolisait la foule des soldats turcs. Dédaigneux Lazare jeta aux volailles le millet et répondit aux ambassadeurs d'Amurat que malgré leur nombre, janissaires et spahis seraient dévorés par les Serbes. Selon la promesse du tzar vingt mille Ottomans furent anéantis. Cette défaite fouetta l'orgueil du sultan. Il se mit à la tête de troupes innombrables et deux ans après les armées rivales se heurtèrent à Kossovo (1389).

Le « polié » de Kossovo, le champ des Merles, est une plaine immense. Le regard s'y étend à perte de vue jusqu'au Char Planina dont les pyramides aériennes sont enveloppées de ciel. Jadis, aux très lointaines époques durant lesquelles de gigantesques sauriens broutaient des herbes aquatiques aussi hautes que des arbres et erraient sur l'inconsistance de la croûte terrestre, le « polié » de Kossovo était la conque d'un grand lac. Desséché et changé par la longueur des périodes en une étendue caillouteuse et pleine d'herbages, Kossovo offrait une scène merveilleuse pour les batailles. Dans Kossovo, la Chrétienté et l'Islam furent mises en présence. Une grande partie de la nuit précédant le jour sanglant servit aux délibérations du sultan et de ses généraux. Dans le camp opposé, Lazare prosterné priait et attendait... Tous deux, le sultan despotique et le tzar des Serbes attendaient la mort. La mort qui avant la fin du jour suivant leur aurait déjà fait commencer le mystérieux voyage qui ne ramène jamais au port de départ.

Kossovo !

Un faucon au plumage gris arrive à tire d'aile
Des lieux saints, de la cité de Jérusalem

Et il porte une légère hirondelle.
Ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un faucon gris
Mais bien le prophète saint Elie ;
Et ce n'est pas une hirondelle légère qu'il porte
C'est une lettre de la Mère de Dieu.
Il l'apporte au Knèze Lazare
Et la laisse tomber sur ses genoux.
Voici ce qu'à Lazare annonçait la lettre :
« Lazare, issu d'une race illustre
Pour quel empire vas-tu te décider ?
Veux-tu l'empire du ciel,
Ou bien l'empire de la terre ?
Ordonne de serrer les chevaux et de resserrer les sangles.
Guerriers Serbes, ceignez vos sabres
Puis ruez-vous sur les Turcs
Et leur armée périra toute entière.
Si tu choisis l'empire du ciel
Fais ériger un temple à Kossovo
Et ne lui donne point de fondements de marbre
Mais seulement d'écarlate et de soie.
Ensuite fais communier ton armée et range-la en bataille,
Elle succombera toute entière
Et avec ton armée, toi aussi Knèze tu périras ».
Lorsque Lazare a lu ces mots
Il songe et roule en son esprit de nombreuses pensées.
« O Mon Dieu ! Que dois-je faire et à quoi me résoudre ? »
Pour quel empire me déciderai-je ?
Sera-ce pour l'empire du ciel
Ou bien pour l'empire de la terre ?
Si c'est la terre que je choisis
L'empire de ce monde est bien passager et court
Tandis que l'empire du ciel durera dans les siècles des [siècles. »
Lazare a préféré l'empire du ciel
A l'empire de la terre

Luka Orlović
BEOGRAD

Il fait construire un temple à Kossovo
Il ne lui donne point de fondements de marbre
Mais seulement d'écarlate et de soie.
Il mande ensuite le patriarche de Serbie
Et aussi les douze évêques les plus puissants,
Fait communier l'armée et la range en bataille.
A peine le Knèze en avait-il pris le commandement
Que les Turcs se ruaient sur Kossovo.

. . . . . .

Quand l'aube brilla le lendemain,
Deux corbeaux noirs arrivèrent
De la vaste plaine de Kossovo,
Et se posant sur le blanc palais,
Sur le palais même du glorieux Lazare,
L'un croassait et l'autre disait :
« Est-ce ici le palais du glorieux Tzar Lazare ?
Et n'y a-t-il personne dans ce palais ? »
Personne ne pouvait entendre ces mots
Mais la Tzarine Militza seule les entendit ;
Elle sortit devant la blanche tour
Et interrogea les deux corbeaux noirs :
« Au nom de Dieu, vous corbeaux noirs,
D'où ce matin êtes-vous donc venus ?
N'est-ce point de la plaine de Kossovo ?
Avez-vous vu les deux armées terribles ?
Les deux armées se sont-elles heurtées ?
Et laquelle des deux l'a emporté ? »
Et les deux corbeaux noirs répondirent :
« Au nom de Dieu Tzarine Militza
Nous venons ce matin des champs de Kossovo
Et nous avons vu les deux armées terribles
Les deux armées hier se sont heurtées
Et les deux Tzars ont perdu la vie,
Il n'est rien resté des Turcs,

Mais il reste quelque chose des Serbes,
De la désolation et du sang. »
A peine commençaient-ils leur récit
Qu'arrive Miloutine, un des serviteurs,
Il portait dans sa main gauche sa droite coupée,
Son corps était criblé de dix-sept blessures
Et son cheval ruisselait de sang.

. . . . . .

Et le serviteur Miloutine parla ainsi :
« Maîtresse, tous sont restés à Kossovo.
Où a succombé le Tzar Lazare.
Là de nombreuses lances ont été brisées,
Des lances turques et serbes,
Mais plus de Serbes que de Turques.
O maîtresse, pour la défense de ton seigneur,
De ton seigneur le glorieux Tzar Lazare.
Ton père Youg-Bogdan, a péri.
Glorieux exemple au premier choc :
Ils sont tombés ensuite huit des Yougovitch.
Le frère voulant rester avec le frère,
Tant qu'il en survivrait un seul.
Il restait encore Bochko Yougovitch,
Qui faisait flotter sa bannière sur Kossovo
Et dispersait les troupes des Turcs,
Pareil au faucon qui disperse les tourterelles
Là où le sang venait aux genoux des guerriers,
C'est là qu'est tombé Strahinia Banovitch (1). »

. . . . . .

La plaine immense s'emplit de rumeurs. Les Serbes sont rangés en bataille ; le patriarche a béni leurs épées fidèles. Au-dessus des casques flottent les panaches. Plus haut dans le ciel claquent les étendards. Les lances

1. Pesmé Serbe, traduit par Léo d'Orfer.

se lèvent éclaboussées d'étincelles. En masses profondes se précipitent les Turcs. Toujours il en arrive, ils sont innombrables autant que « les feuilles des forêts ». Le sol vacille sous le galop des chevaux pressés en une mer compacte. L'airain froisse l'airain, les épées cherchent à fendre les armures. Jusqu'au paradis montent les hurlements des blessés. Les montagnes lointaines, diluées dans la brume, frémissent. C'est la mêlée terrible. Comme des baies d'automne secouées par l'orage les guerriers tombent. La terre devient rouge. Le firmament est une voûte embrasée. Une lumière trop vive, versée sur les cavaliers cuirassés de clarté, éblouit. Les cimeterres arqués, les haches, les glaives tracent des gerbes d'éclairs. Les crinières des chevaux volent au vent de la course telle une écume.

Poitrail contre poitrail, les destriers se mordent ; bras allongés, les cavaliers se transpercent ; le sang s'échappe des sources vives des corps pour alimenter les rivières écarlates que boit le sol. Les masses d'armes, les fléaux saisis à deux mains s'abattent sur les casques qui s'ouvrent et d'où jaillit une bouillie d'os, de chair, de cheveux, de cervelle. Tout le jour, on lutte sous l'incendie céleste, dans la brûlure de la nappe de feu. Les craquements des cuirasses qui se rompent, les imprécations, l'appel des cors, les injures, les hennissements se confondent. Les images du croissant et de la croix se roulent, se déroulent dans le tourbillon. Sur tout cela coule une chaleur qui augmente avec la lumière grandissante de la douzième heure. Sous les heaumes, la transpiration ruisselle des fronts. Le sang fait des raies sur les armures. Les boucliers reflètent le soleil et leur sonorité s'émeut au choc des lances. La bave des chevaux se coagule autour des mors, mousse contre les harnais, suit le sillon des jarrets nerveux.

Sur un splendide destrier noir, le tzar Lazare conduit ses soldats. Un panache rouge empourpre son cimier d'argent ; près de lui son jeune beau-frère Bochko retient avec peine l'alezan harnaché d'or. La main droite du jeune homme serre les rênes entre ses doigts énergiques, son poing gauche se referme sur la hampe de l'étendard resplendissant. Ils sont si magnifiques le tzar Lazare et Bochko Yougovitch que leur éclat rallie les Serbes. Autour d'eux s'amassent les combattants et Mourad le sultan, désire lutter contre le tzar vaillant. Lui aussi, Mourad, est très beau. Un feu brille dans ses yeux obscurs, sa barbe sombre s'étale sous la visière du casque relevé. Des pierres précieuses constellent la housse de sa blanche haquenée, son armure semble un rayon tombé de l'astre du jour.

« Chef des Infidèles ! » crie Mourad au tzar Lazare :

« Rends grâce au Dieu des Croyants qui m'envoie t'apprendre la foi véritable, soumets-toi au drapeau du Prophète. »

Mais le tzar se signe et répond :

« Hérétique ! Renonce à tes blasphèmes, reconnais la Croix. »

Bochko sur son alezan cabré tend l'étendard au bout de son bras levé. Les rayons arrêtés par la pomme d'or surmontant la bannière, descendent avec les glands d'or vers les épaules de Bochko et l'entourent de lumière. Alors les soldats se ruent en un tourbillon ; plus nombreuses les lances se brisent l'une contre l'autre. Les haches, les cimeterres montent, descendent, fauchent les hommes. Cette tempête dure autant que dure le jour. Lorsque vient le soir, le sang submergeant la terre envahit l'Occident, effaçant les étoiles qui s'allument.

Les Serbes ont gagné l'Empire Eternel !

Lazare demeure captif tandis que Mourad vainqueur

promène son insolent orgueil parmi les cadavres dont les yeux sont ouverts sur l'Infini. « C'est étrange » dit le sultan au grand vizir : « C'est étrange, cette victoire donne tort au rêve que je vécus la nuit dernière. Je croyais sentir en ma chair le froid d'un poignard ennemi. » Le sultan termine à peine sa phrase que les morts s'animent.

De leurs rangs bondit Miloch Obilitch. Blessé il mordait la poussière cimentée par le sang en une boue rouge. La vue du sultan a rappelé son âme prête à s'envoler. Une dernière énergie fortifie sa main crispée. Il frappe Mourad. Tandis que mis en lambeaux par les compagnons du sultan, Miloch achève de vivre. Mourad, l'empereur orgueilleux, meurt dans un blasphème qui condamne Lazare. Devant le cadavre de Mourad, le tzar est traîné. Les derniers moments du jour mettent une clarté sur le cimeterre qui détache la tête de Lazare. Le crépuscule jette son manteau sur Kossovo jonché de morts.

Dans le ciel constellé, les étoiles ressemblent à des multitudes d'yeux, clignés sous de sombres paupières.

Seuls, parmi la transparence de la nuit sereine, au milieu du fouillis des armes à peine luisantes, les blessés achèvent de souffrir entre les pas des chevaux abandonnés.

Kossovo est le pivot du patriotisme serbe. Le vêtement doré des moissons mûrissantes y couvre les milliers de guerriers tombés en pleine jeunesse, sous la main de la mort. Il semble que leurs esprits viennent murmurer lorsque la brise incline les épis. On ne sait alors si l'on entend le bruissement des blés ou le chuchotement des défunts.

Cette plaine n'est pas seulement une nécropole serbe. Au milieu du XVe siècle, Hongrois, Serbes, Tran-

sylvains subirent un sort identique à celui infligé par le Destin aux soldats de Lazare. A ce moment la Serbie perdit toute indépendance. Autour de la bataille de 1389 gravite le cycle des premiers pesmés, et les Serbes actuels prient durant le Vidovdan pour les âmes des ancêtres morts en ce jour d'horreur. Le cœur des Serbes est tellement attaché à Kossovo que le désir de venger leurs ancêtres fit en 1912 de chaque paysan un héros. D'après le récit d'un colonel on nous conte sur les nouveaux guerriers de maintenant une jolie anecdote.

Lors de la dernière campagne turco-serbe, en arrivant sur la lisière du vaste polié, le régiment du colonel s'arrêta ; spontanément chaque homme fit le signe de la Croix et présenta les armes (1).

Ce n'est qu'après la deuxième bataille de Kossovo que l'empire serbe descendit complètement au sépulcre. Après la mort de Lazare Etienne le Haut son fils dut faire serment de fidélité à Bajazet, il dut aussi lui fournir des soldats et lui accorder sa sœur en mariage. Bientôt pourtant les musulmans allaient expier leur triomphe.

L'indomptable Tamerlan traçait une longue parabole l'approchant du Sultan. Capturé à la bataille d'Ancyre Bajazet, enfermé dans une cage de fer, fut emmené par les Mongols. Georges Brankovitch régna sur la Serbie et plusieurs princes de la dynastie des Brankovitch prirent place sur le trône serbe. Guerres et troubles se succédèrent. Obligés de se joindre aux Turcs, souvent les Serbes combattirent parmi eux, souvent aussi les Ottomans ravagèrent la Patrie des Némania.

L'histoire de ces luttes est aussi fastidieuse que com-

1. Ernest Denis : *La Grande Serbie*

pliquée, elle ne peut trouver place dans un résumé sommaire. Attachés soit au sultan, soit à son rival, les Serbes furent les victimes des tyrans Mahométans.

Un nouveau soleil éclaira le ciel balkanique. Scanderbeg, prince albanais, s'emparait des territoires avoisinant son rude pays.

La plaine de Kossovo fut donc encore le théâtre d'une grande bataille. Hunyade, voïvode de Transylvanie avait rassemblé une armée puissante composée de soldats de toutes les nations chrétiennes. Depuis quelque temps le chef hongrois saccageait les terrains soumis aux Turcs. Un choc terrible eut lieu dans le Champ des Merles. Pendant trois jours les morts qui reposaient dans la cité funéraire furent éveillés de leur paisible sommeil. Une seconde fois sur la plaine s'étendirent les cadavres. Georges Brankovitch gouvernait la Serbie à ce moment-là.

L'histoire dit encore les noms de deux souverains à la puissance factice : Lazare et Hélène ; ensuite elle devient muette.

La Serbie assujettie n'existe plus comme Etat. Elle restera captive jusqu'à ce que, sous les étendards de Karageorges et de Miloch Obrenovitch, elle rompra les chaînes tant de fois secouées par les Haïdouks.

Peu de temps après la deuxième bataille de Kossovo, Belgrade soutint un siège cruel. Le Danube portait la digue des navires ottomans cernant la ville qu'entouraient à terre les troupes du sultan. Réunissant une belle flotte, Hunyade suivit le cours du fleuve. Avec leur proue aiguë les bateaux hongrois déchirèrent la ceinture que les ennemis serraient autour de Belgrade. Bientôt les bâtiments hongrois, plus agiles, coulèrent ou mirent en fuite les lourds brigantins turcs. Le siège se termina

par une bataille au cours de laquelle Hunyade fut tué et le sultan blessé.

Scanderberg, dont l'aire était placé dans les Alpes albanaises, devint le taon fixé aux flancs de l'empire Ottoman, impuissant à chasser ce tourment.

En 1463 la Bosnie tomba aux mains des Turcs, qui s'emparèrent également de l'Herzégovine eu 1482. Les unes après les autres les provinces yougoslaves furent prises dans le filet jeté sur les Balkans. La dernière année du xve siècle fit prisonnière la farouche Zeta.

Nous n'avons pas parlé de la Dalmatie peuplée pourtant de Serbes. En se répandant dans les Balkans, les Slaves l'avaient occupée. D'abord soumis aux Avares ils auraient ensuite accepté la souveraineté des empereurs Francs. Cette partie du littoral Adriatique fut quelque temps après accordé à Byzance. L'avenir permit aux Dalmates de se rendre indépendants comme les Croates. Ils combattirent contre Venise qui s'emparait des villes maritimes. Les Croates venus à la rescousse chassèrent les Vénitiens. Au début du xiie siècle la Dalmatie et la Croatie furent incorporées à la Hongrie. Les différentes histoires ne concordent pas ; nous préférons nous fier à ce qu'écrivent les Yougoslaves, certainement les mieux instruits sur les révolutions accomplies par le temps dans leur propre pays.

Dès les premières années du xve siècle, la République de Venise posa de nouveaux jalons dans la Dalmatie qu'elle ambitionnait. Cette petite nation de commerçants procéda d'abord financièrement et commença par acheter au Roi de Naples, Zadar et les îles. En 1411, elle paya 5.000 ducats Ostrivitza et Skradine, mais le roi de Hongrie n'ayant pas ratifié ce dernier traité, une guerre eut lieu. Guerre qui laissa à Venise Nine, Zadar, Chibenik, Skradine, Ostrovitza. En 1420 les îles et les

cités du littoral sont sous la domination vénitienne sauf Krka et Raguse. Longtemps Italiens et Hongrois se disputèrent la Dalmatie mais les Turcs dans la seconde moitié du XVIe siècle commencèrent leurs incursions dans le pays. Après avoir pris ce qui appartenait aux Hongrois, les Ottomans s'attaquèrent aux villes sur lesquelles Venise étendait sa souveraineté. Au courant des XVI et XVIIe siècles, Turcs et Vénitiens perdaient et reprenaient à tour de rôle les riches ports de commerce qu'ils voulaient s'enlever. Les Slaves de Dalmatie abhorraient les Turcs ; devant l'impuissance des Vénitiens ils se soulevaient en guérillas contre les envahisseurs prêts à les tourmenter de la pire façon.

Nous sommes au début du XVIe siècle, presque tout le pays serbe appartient aux Turcs. Ils avaient déjà ravagé ce qu'ils avaient pu atteindre de l'Albanie, assiégé Scutari et s'étaient approprié Durazzo. Une fois encore, en 1521, Belgrade se vit assaillie, elle tomba rapidement, vaincue par la famine. L'année 1688 la pauvre Belgrade fut de nouveau embrasée. Le sang giclait contre ses remparts ; quelques mois après, l'Electeur de Bavière s'empara de la ville. Louis de Bade avança en Serbie et battit les Turcs près de la Morava, puis il conquit rapidement Nich, Vidin, Orchava, Pirot.

Les Turcs reprirent Nich, Vidin, Semendria, ensuite en 1690 ils s'acharnèrent sur Belgrade. Un accident ouvrit une brèche aux janissaires dans les murailles épaisses. Une poudrière proche des remparts sauta, cette explosion tailla un énorme portail devant les Turcs. La garnison comptait dix mille soldats, seuls trois mille hommes furent épargnés dans le massacre que l'on fit d'eux. Belgrade devint un bûcher. Mustapha Kupruli, issu de la fameuse lignée des grands

vizirs de ce nom, conquit les territoires de Lippa et d'Orsava, mais il fut tué au combat de Salankemen ; sa mort occasionna la défaite ottomane.

Le prince Eugène mit les Turcs en déroute à la bataille de Zenta. Devant le succès des armes germaniques le Sultan s'enfuit chez le sandjac de Temesvar. Le général Autrichien ravageant la Bosnie brûla Sarajevo. En 1706 le prince qui s'était tourné contre la France revint vers les Turcs pour les vaincre à Péterwardin et en 1717 il mit le siège devant Belgrade.

Autour de la ville les Turcs avaient accumulé les défenses. Cent mille soldats pouvaient être disposés entre le Danube et le fossé profond protégeant les retranchements. Les vaisseaux de guerre autrichiens couraient sur le Danube, ils détruisaient les ponts qu'essayaient de construire les Ottomans et protégeaient le passage établi par le prince sur des bateaux placés en dessous de Belgrade. Les musulmans campaient sur les collines dominant la ville. Dans un farouche hémicycle le grand vizir avait placé ses Tartares et ses timariotes. L'artillerie turque était formidable. L'armée du prince ayant traversé le fleuve sur son pont de bateaux se répandit comme une inondation. Les assiégeants se lancèrent contre le fossé. Les trompettes turques répondirent aux trompes germaniques. Les tubulchams des janissaires roulaient autant qu'un lointain tonnerre. Les canons hérissaient les montagnes et tiraient continuellement. Les unes après les autres, pareilles à des haies subitement abattues, les lignes des soldats du prince Eugène se succédaient ; elles passaient sans trêve sur les cadavres qui comblaient le fossé. Toujours les mousquets turcs crachaient leurs balles, toujours les Allemands arrivaient. La bataille dura huit heures. Les morts et les blessés, empilés dans le fossé

servaient de ponts. Les Allemands se cramponnaient aux collines. On ne voyait que miroitements, éclairs des sabres, étincelles jaillies des arquebuses, gerbes de feu vomies par les mortiers. Au premier assaut Belgrade capitula, les incendies courbaient sur elle des ogives de fumée et déroulaient des banderolles de flammes. Sur les pentes la tuerie se poursuivait. Enfin Tartares, timariotes, janissaires, cédèrent et la débandade commença. Les Autrichiens tournaient contre l'ennemi ses propres canons ; l'ennemi s'enfuyait dans un affreux tumulte. Le frère ne reconnaissait pas son frère et le tuait malgré ses cris. L'effroi augmenta encore. Les musulmans jetèrent leurs armes trop lourdes pour leur course. Treize cents cadavres turcs faisaient du fossé un charnier et formaient autour de la ville une clôture macabre. Les corps s'enchevêtraient aussi dans les broussailles des côteaux. Beaucoup d'Autrichiens gisaient aussi.

Comme une reine, la lune accompagnée de sa cour de planètes regarda ces choses horribles ; elle passa sous la tente du grand vizir et y aperçut le prince Eugène blessé, prosterné dans une reconnaissante oraison. Jusqu'à elle s'élevaient de derniers râles qui s'affaiblissaient autant que les vagissements d'un enfant qui expire. Des chiens tenaient compagnie aux moribonds et léchaient le sang. Il y avait des chevaux qui sautaient sur leurs membres mutilés ou qui traînaient des paquets d'entrailles. La lune se mira dans le Danube, les eaux lisses charriaient des corps informes gonflés autant que des outres.

Trente mille Turcs, à peine, rejoignirent le grand vizir à Nich. La paix fut signée à Passorovitz en 1718. L'Europe voulait opposer la Turquie à l'Autriche, elle donna à la première la Morée, mais accordait aux Germains Belgrade, Temesvar, une partie de la Valachie et de la

Serbie. Nich, Vidin, Nicopolis, Sophia furent garnies de remparts destinés à protéger la Serbie et la Bulgarie contre l'Autriche.

Impériaux et Turcs se mesurèrent une fois de plus en 1738-1739 avec des alternatives de succès et d'insuccès. Cette campagne terminée par le traité de Belgrade rendit aux Ottomans Belgrade, la Valachie, la Serbie, perdues par eux à Passorovitz.

Les guerres continuelles faisaient souffrir mille maux à la Serbie. On enrôlait ses fils sous les drapeaux des conquérants. Chrétiens et musulmans la pillaient, démolissaient ses villes, dévastaient ses champs. Les belles filles serbes étaient emmenées pour fleurir les harems tandis qu'on tuait enfants et vieillards. C'était un martyre perpétuel. Malgré ces guerres anémiantes les Serbes bataillaient aussi pour leur propre compte et la Turquie ne pouvait jouir tranquillement de l'ancien empire des Némania.

Durant la période d'occupation musulmane, les Yougoslaves surent faire payer cher à leurs maîtres une domination despotique. En Corse le maquis recèle les farouches adeptes de la vendetta. En Serbie, les Haïdouks refugiés dans leurs bois fourrés luttèrent pour une cause plus noble que celle de la vengeance personnelle. Ils vengeaient leur pays. Les maquis étaient ici remplacés par les forêts inextricables, circonstance qui sans doute contribua à l'horreur témoignée par les Turcs pour les arbres serbes. Les Haïdouks étaient de terribles francs-tireurs. Sans cesse en quête d'une lutte ils harcelaient ceux qui les opprimaient cruellement et rendaient le pays un mystérieux danger pour eux. L'arbre, le rocher, la grotte devenaient d'effroyables ennemis. A l'instant où les Turcs se croyaient le plus en sécurité, des coups de feu partaient de l'ombre, du sein des branches et les

abattaient. La nature paisible s'animait à leur passage pour devenir meurtrière. Du sommet des crêtes, de la profondeur des ravins, descendait ou montait la mort. On fouillait la campagne, mais les agiles Haïdouks restaient introuvables. On cernait les maisons, on les brûlait, les Haïdouks s'étaient enfuis. Ces hommes intrépides se recrutaient dans toutes les classes de la société. Le riche paysan, le pauvre laboureur, le commerçant, communiaient dans la même horreur de l'envahisseur. Les Haïdouks étaient le cœur de la Serbie, ils étaient son sang, son ardeur, son amour, sa haine, sa sève. Ils étaient les véritables enfants de la terre serbe, ils vivaient intimement liés à elle. Le peuple les adorait. Aucune chaumière, aucune habitation ne leur restait fermée. Sur la table la plus fruste ils trouvaient toujours de la nourriture et du bon vin. Ils faisaient la loi et les jolies filles leur réservaient leur beauté.

Sur le rivage de l'Adriatique étaient les Ouskoques. Haïdouks de la mer, vaillants corsaires, ils lançaient leurs embarcations sur les vagues et par les nuits de tempête abordaient les navires turcs et vénitiens pour exterminer l'équipage.

Dès l'arrivée des Ottomans, de nombreuses émigrations eurent lieu. Oppressés par les conquérants, les Serbes quittaient leurs villages, leurs champs et remontaient au Nord. S'étant portés en masse vers la Hongrie ils y fondèrent de puissantes colonies et eurent même leur despote. A la fin du XVIIe siècle trente-sept mille familles abandonnèrent la Vieille Serbie pour se fixer dans le Banat, en Syrmie et en Slavonie. Le Patriarche d'Ipek, Tcharnoievitch, guidait cette émigration. Nous voyons, en 1738 et 1878, d'autres vagues de fugitifs.

La véritable lutte pour l'indépendance de la Serbie commença en 1804. Bientôt les Haïdouks solidement

organisés infligèrent de sérieux revers aux Turcs. Devenus de fameux soldats, ils obéissaient à leur chef le glorieux Karageorges. Karageorges s'appelait en réalité Georges Petrovitch. Paysan riche, il habitait le village de Topola. Il s'était vengé d'un Turc qui l'insultait et, obligé de fuir, s'engagea au service de l'Autriche. Il se battit alors contre les Ottomans. Revenu en Serbie il se joignit aux Haïdouks refugiés dans la Choumadia. Ses compagnons le choisirent comme général. En 1804 il prit Belgrade. C'était alors une guerre régulière, Karageorges possédait une armée véritable. La bataille de Michar (1806) fut un triomphe ; trente mille Turcs avaient été mis en déroute par neuf mille Serbes.

Pendant plusieurs années les villes et les forteresses glissaient des mains Musulmanes et Karageorges les cueillait toutes. Les Russes vinrent un peu à l'aide de leurs cousins Yogoslaves, ils unirent quelques troupes aux leurs et contribuèrent à la victoire. A Bucarest, en 1812, fut signé un traité reconnaissant à la Serbie le droit de vivre indépendante, mais à condition que les Turcs pussent tenir garnison dans les forteresses serbes. L'année suivante les Turcs précipitèrent leur armée contre le pauvre petit pays bientôt subjugé.

Miloch Obrenovitch marcha sur les traces de Karageorges. Il avait d'abord bataillé sous les ordres de Petrovitch. En 1815 les Serbes le nommèrent chef suprême, Karageorges malade s'étant, après quelques insuccès, retiré en Autriche.

La fin de 1815 vit l'indépendance de la Serbie proclamée, mais les Turcs péchaient toujours par manque de bonne foi.

En 1830 l'Europe admit la principauté de Serbie sur laquelle la Turquie gardait quand même une certaine autorité.

Pareille aux pays en formation, la Serbie ne connut pas encore la stabilité des nations qui ont atteint l'âge mûr. Les princes se succédaient à la tête de son gouvernement. Tantôt la dynastie de Karageorges, tantôt celle des Obrenovitch prenait en main le pouvoir.

Sous le règne de Milan, les guerres de 1876 et de 1878 permirent à la nation serbe de secouer complètement le joug turc et de s'agrandir. Quatre ans plus tard elle devint un royaume.

Le fils de Milan, le faible Alexandre, n'était qu'un pantin dont Vienne tirait les ficelles. Désespérés de voir leur Patrie s'enliser chaque jour davantage dans la mare autrichienne, les Serbes jetèrent Alexandre à terre. Les grands peuples qui comptent à leur actif les plus sanglantes et terribles révolutions telles que celle de 1793 blâment quelquefois la petite Serbie et ont peine à lui pardonner un drame provoqué par le souverain débile. Est-ce juste ?

Depuis 1903 le Roi Pierre Ier règne sur un pays qui l'aime et qui l'admire. Hélas ! un sort abominable à voulu anéantir le peuple courageux et abattre son vaillant roi !

De son côté la Tchernagora s'émancipa ; elle lutta pour gagner sa vie nationale et devint une principauté en 1851. Elle fut enfin un royaume en 1910. Les guerres de 1876-1878 lui avaient accordé son indépendance et donné un port sur l'Adriatique.

ASPECT PHYSIQUE

On compare souvent la Serbie à l'Auvergne. Les aspects y sont très changeants ; à quelques lieues de la ville orientale, s'élèvent sur de hautes montagnes des forêts alpestres. La Serbie est aussi cousine germaine de la Provence, surtout la Serbie macédonienne. Dans la vallée du Vardar ce serait une Provence aride, lépreuse. La Provence des Alpilles ou celle du Vaucluse, suite de montagnes caillouteuses où, par endroits, verdit à peine une flore anémiée. Une Provence avec moins d'arbres que la vraie Provence et plus de pierres encore. A mesure que l'on descend, la contrée s'appauvrit, les villages deviennent malheureux et les habitants s'étiolent ; ceci concerne la basse Macédoine.

Venue de la lointaine Sarmatie, la nation Yougoslave se forma dans les pays montagneux de l'ouest de la Péninsule dont les sommets principaux varient entre 2200 et 2600 mètres d'altitude. Les jeunes tribus serbes se groupèrent autour de leurs youpans à l'abri des vallées profondément entaillées, et la région qui glissait des Prokletié pour s'étendre, coupée de vallons et hérissée de pics jusqu'au Dormitor, fut le noyau de la Serbie. Ici, le pays est une rude et chaotique assemblée de roches grises éparses parmi les pâturages, de crêtes san-

glantes ou tristes, de ravins fendus comme par un coup de sabre, de torrents à la course impatiente.

Les prairies vêtissant les pentes d'un épais velours, virent depuis des siècles les pâtres s'adonner à l'élevage des troupeaux. Les premiers Serbes furent donc des pasteurs, leur mentalité se modela au bord des petits lacs ou des rivières reproduisant les blanches arêtes de quelques cimes enturbannées de nuages.

Quoique le sol de la Serbie soit très accidenté, il n'est pas partout soulevé en hautes vagues. Les chaînes s'inclinent ; de la Tschernagora le terrain descend avec les flots tumultueux de la Drina et de ses affluents vers la fertilité de la plaine de la Matchva. Pour aller du Monténégro à la Matchva on doit prendre le Nord, Nord-Est, et franchir une grande étendue de vallées élargies, de sommets moins hauts, prêts à s'égaliser et à s'effondrer dans le massif du Tser.

Etreinte par la Drina et la Save, la Matchva riche en cultures est peut-être la région la plus plane de la Serbie. Cette plaine est continuée le long de la Save et du Danube par des terrains qui de plus en plus se haussent à mesure qu'ils prennent la direction de l'Orient. Ils sont traversés par la Morava tortueuse, pressée de se jeter dans le Danube.

La Morava, ainsi que son frère le Vardar, sont les artères de la Serbie. Ces deux cours d'eau, coulant en sens opposé, creusent un sillon presque droit au cœur de la Serbie et relient les bords du Danube au golfe de Salonique. Tordue en milliers de replis, la Morava Orientale court énervée au milieu de la Serbie qu'elle sectionne en deux parts inégales. Elle est rejointe à mi-route par la Morava Occidentale. Plus paisible cette dernière tourmente moins son lit.

Si l'on considère une carte traçant le relief du sol, on

verra donc que le Nord-Ouest du pays est relativement aplati, comparé au reste du territoire. Les Dauphinois trouveraient près de Belgrade des paysages qui les feraient songer à la vallée de l'Isère. Au Sud-Ouest de la région septentrionale le Roudnik, le Souvobor, le Malien, le Plovien, dont les têtes s'échelonnent de 1100 à 1500 mètres forment un haut barrage. En arrière de ces sommets coule la Morava Occidentale et se coudoient d'autres cimes.

La Choumadia si passionnément aimée par les Serbes de la Vieille Serbie est prise entre le Roudnik, la Morava et la Save. Les montagnes du Sud lèvent leurs têtes pour regarder ses forêts que rendent houleuses le vent et les rivières la caressent en passant, car la Choumadia fut l'asile vénéré des Haïdouks. Sous ses hautes futaies les guerriers de Karageorges étudièrent leur plan de victoire. Les chênaies s'y ouvrent devant l'or des champs de blé, les hêtres et les ormeaux y joignent leurs bras. Dans les nues volent les aigles, souvent des essaims de corbeaux montent comme un nuage noir des terres en friche.

Tandis qu'au Sud-Ouest s'étage le grand massif auquel appartiennent le Souvobor et le Roudnik, à l'Est, après des montagnes moins hautes on rencontre la Morava et non loin de Kragujevatz le défilé de Bagrdan considéré aux heures cruelles de 1915 ainsi que la forteresse naturelle en qui on avait mis l'espérance d'une décisive victoire. Ensuite ce sont la Vieille et la Nouvelle Serbie qui se déploient, égayées par leurs blanches villes aux silhouettes allégées par les minarets. Ce sont les villages blottis à l'orée des bois, dans les creux des ravins ; les riches vignobles, les prairies peuplées de petits bœufs aux poils hérissés. Ce sont les timides cimetières dont la mousse dévore les croix et les stèles sous l'ombre des

cyprès. Ce sont les monastères altiers, les parvis des églises, garnis de platanes, la solitude des campagnes où claquent les castagnettes des cigognes perchées sur la coupole de quelqu'antique marabout.

« Après Nissa on entre dans les belles montagnes et dans l'océan des forêts de la Serbie. Ces forêts vierges s'étendent partout autant que l'horizon, laissant serpenter seulement une large route récemment tracée par le prince Milosch, chef indépendant de la Serbie.

Pendant six jours nous nous enfonçons dans ces magnifiques et perpétuels ombrages, n'ayant d'autre spectacle que les colonnades sans fin des troncs énormes et élevés des hêtres, les vagues de feuillage balancées par les vents, les avenues de collines et de montagnes uniformément vêtues de leurs chênes séculaires (1). »

En dessous de Kragujevatz, bien plus bas, plus bas encore que Krouchevats une autre arête touche la Morava et veut atteindre Nich ; le Jastrebats dépasse ici 1.500 mètres ; la chaîne va vers le Sud-Ouest jusqu'au Kopaonik et joint l'Ibar. Cette rivière étreint le nœud montagneux du Sandjak, et Mitrovitza la considère tandis qu'elle épouse la Sitnitsa. Continuant à descendre on trouvera Prichtina qui rosit à l'aurore et se noie dans les crépuscules lilas étendus sur Kossovo.

Kossovo l'âme de la Serbie dont la Choumadia est le cœur, les Moravas et le Vardar les veines principales !

Le défilé de Katchanik défend Kossovo. Aux confins de la Macédoine, Skoplié (2) s'accoude à une puissante armature de montagnes. A droite, à gauche, les massifs se multiplient, se pressent. Skoplié est un des principaux carrefours des Balkans, les routes coulant du Nord et

1. Lamartine : *Voyage en Orient*.
2. Uskub.

de la Bulgarie se rencontrent là pour s'acheminer vers la liberté de Salonique. Ici se mêlent et se confondent les les contreforts des hautes chaînes qui iront chercher les Alpes d'Albanie. Le pays tourmenté se dirige du côté de Veles, de Monastir, d'Istip, de Prilep.

Le Vardar est serré dans ses berges escarpées, avant de s'étaler parmi les marécages saloniciens.

De petites vallées, des plaines de peu d'étendue passent entre les montagnes, des lacs miroitent au soleil. Le Vardar, et la Morava qui lui fait suite, forment le corridor de la Serbie. Ces deux cours d'eau sont la voie tracée par la Nature à l'industrie serbe, et la Nature semble avoir indiqué Salonique pour être la base commerciale de la nation. Aucune ville de la côte Adriatique n'est comparable sous ce rapport. Les vallées des deux grandes rivières, tirées presqu'en droite ligne, amènent directement à la spacieuse baie, et le nœud de routes par Skoplié est proche. Pour aller chercher les ports Adriatiques il faut couper des massifs, dessiner des contours ; nul d'entre eux d'ailleurs n'est rattaché au pays serbe par une nervure aussi admirablement dessinée.

Peut-être l'opinion écrite ici choquera-t-elle quelques uns ; la réflexion et l'étude d'une carte les *convertiront* sans doute.

CULTURE. — COMMERCE. — INDUSTRIE

Les pâturages qui généralement garnissent les pentes des pays montagneux incitent les habitants de ces régions tourmentées à s'occuper spécialement d'élevage. Sous la conduite de leurs bergers les troupeaux vont d'herbages en herbages chercher leur nourriture. Le Monténégro est surtout composé de pasteurs et la Serbie est un peuple pastoral aussi bien qu'agricole. Si les bœufs et les moutons sont une des principales richesses, l'espèce porcine est encore mieux soignée. Dans toute la contrée la vente des porcs joue un grand rôle sur le théâtre commercial. L'exportation du bétail est une question vitale pour la Serbie et c'est pour elle une absolue nécessité que de posséder des débouchés maritimes. Cerné par des nations hostiles, le peuple serbe serait absolument condamné à mort, surtout à une époque où les échanges internationaux sont aussi développés. L'Autriche savait parfaitement de quel coup elle frappait la Serbie en s'opposant formellement à ce qu'il lui fût permis de garder les ports conquis en 1912.

Quant aux droits qui lui furent accordés sur Salonique, c'étaient des ferments de guerre déposés entre la Serbie et la Grèce. Pêcheuse en eau trouble, l'Autriche devait alors profiter des disputes qu'elle n'aurait pas

tardé à provoquer. Tributaire de sa puissante voisine, pour avoir d'elle la facilité de traverser son territoire et de se servir de ses voies ferrées, la Serbie était réduite à une sorte de vasselage. On connaît la complaisance témoignée à la Serbie par l'Autriche pour les moindres choses. Elle s'est toujours montrée aussi acariâtre que de mauvaise foi.

La vente du bétail à l'étranger est donc la principale branche commerciale. A cette branche se rattache naturellement celle des autres rameaux issus d'elle : cuirs, laines, graisse, suif, peaux de chèvres, etc.

On s'occupe aussi de l'industrie de la soie. Les muriers prospèrent en Serbie et les paysans sont souvent des sériciculteurs. Non seulement on prépare la soie dans les filatures, mais chez elles les femmes possèdent des métiers.

Les belles forêts serbes, maintenant exploitées en partie. produisent du bois de charpente qu'on exporte en assez grande abondance.

La flore serbe ressemble beaucoup à celle de Provence. Belgrade se trouve à peu près à la hauteur de Gênes, et Monastir est environ à la même latitude que Naples. Pourtant à cause de ses hautes montagnes et des courants d'air appelés par les vallées, des vents froids tourbillonnent entre les monts et la neige tombe beaucoup l'hiver. Pour cela le thermomètre, qui descend plus bas qu'en Provence, empêche les oliviers de vivre.

Le sol est très fertile, malheureusement la main-d'œuvre manque malgré l'appui des machines. Sans cesse la proie d'ennemis qui la déciment, la population, féconde mais éclaircie, ne peut suffire et de beaux terrains restent en friche faute de charrues assez nombreuses pour les labourer. S'il en était ainsi avant les

dernières guerres que sera-ce après, maintenant que depuis 1912, plus d'un million de Serbes ne répondent plus à l'appel et que tant d'enfants, espoir des générations futures, sont dispersés ?

Dans la plaine de Kossovo frémissent les grands champs d'épis roux; mais si là ils sont nombreux, ils s'étendent dans le pays entier, surtout dans la Matchava. L'orge et l'avoine sont dorés par l'été ainsi que le froment. Plus au sud, les rizières verdissent et dans toute la Serbie les quenouilles des maïs abandonnent au jeu du vent leurs pâles chevelures crêpelées. Dans les régions élevées des montagnes, les noyers et les châtaigniers évoquent notre Dauphiné. Les damiers des cultures sont, dans les vallées, séparés par les vignobles. En Serbie on aime le vin qui égaie et donne de la vigueur. Pourtant d'après divers témoignages de nos officiers, on trouve peu de soldats serbes en état d'ivresse. Cette constatation leur fait le plus grand honneur, car chez eux les libations sont prodiguées durant les jours de fête; le sang des ceps coule à flots quand la veille de Noël on guette la cuisson du porc grésillant. Toujours un verre est prêt pour l'ami qui franchit le seuil de la demeure, riche ou humble. Ce verre sans cesse rempli doit être souvent vidé d'un trait. Les crus originaires de Négotin sont renommés.

Si l'automne dore et ensanglante les vignobles, le printemps jette un manteau blanc et rose sur les luxuriants vergers, où les bosquets de pruniers entrelacent leurs branchages. Les pruniers donnent à la Serbie cette bonne eau-de-vie si fort prisée qui, adoucie par le miel, fait, après avoir bouilli, une liqueur dont on raffole.

Le caractère expansif du paysan le porte aux réunions amicales, quand ses travaux le lui permettent. La chère est fameuse les jours de fête. L'hospitalité

serbe est aussi franchement offerte que facilement acceptée. Nos soldats qui ont pu pénétrer dans le pays s'en sont aperçu et rendent grâce à la générosité yougoslave. Les festins sont pantagruéliques et ceci s'explique : En France, la vie matérielle est coûteuse ; en Serbie elle est (non, elle était) d'un excessif bon marché. Les agneaux, les petits porcs, produits par un élevage intense tournaient entiers, et à peu de frais, traversés par les broches qui les présentaient aux flammes des foyers. La question pécuniaire comptait moins qu'en France, on pouvait mieux se réunir autour des tables bien garnies. La viande de porc et d'agneau y était préférée, on laissait aux moins fortunés les chairs de mouton et de bœuf. Les confitures ont aussi beaucoup de succès. Lorsque les rayons du matin touchent les fenêtres de la chambre où repose l'ami aimablement hospitalisé, on lui offre, comme premier déjeuner, des confitures qu'il savoure en respirant le parfum des roses.

La rose est une des fleurs de la péninsule balkanique. Roses, jacinthes, jolies jacinthes bleues, muguets et lilas se succèdent en profusion. Le printemps est une des beautés serbes, l'été plus pratique mûrit les fruits et roussit les blés.

L'été rompt la coque verte des pavots, cultivés en Serbie méridionale pour la production de l'opium, et sous les ardents rayons les plantes du tabac y étalent leurs feuilles velues. On soigne aussi les plantations de lin et de poivriers La vue des poivriers donne probablement aux habitants le goût de la cuisine fortement épicée qu'ils choisissent de préférence. A Valandovo fleurissent et prospèrent les grenadiers.

Les marchés serbes sont principalement intéressés par le trafic des bestiaux ; celui des céréales y est

aussi très fort. A côté des céréales on expédie à l'étranger des fruits frais et secs, principalement des pruneaux.

Le maïs dont nous avons parlé est une des bases de la nourriture ; on consomme beaucoup de pain de maïs dans les campagnes.

Si la couche d'humus est fertile, la croûte inférieure est riche en minerais. Le sel, le fer, le cuivre, s'y rencontrent en beaux gisements. Citons en exemple les mines de Bor, exploitées par une compagnie française.

Malheureusement, comme pour la culture du sol végétal, les ouvriers manquent et pour mettre à jour les trésors enfouis, on se heurte à un problème semblable au problème agraire.

Pour ouvrir des galeries on doit avoir des mineurs, pour ensemencer les champs des laboureurs sont nécessaires. La Serbie a besoin de Serbes, et depuis des siècles on s'applique à les détruire. Guerres dévastatrices, invasions, dominations tyranniques, voilà les cadeaux apportés par le Temps.

Quel courage pour le travail peut avoir un peuple sur lequel est continuellement suspendu l'épée de Damoclès, levée pour une prochaine attaque. Devant l'instabilité de sa situation, le paysan n'espère pas se créer une fortune. L'actionnaire, même étranger, manque de confiance. Ce n'est ni l'esprit d'organisation, ni l'énergie qui font défaut à la courageuse petite nation, mais l'assurance d'un lendemain tranquille, la main-d'œuvre et peut-être quelques capitaux ; car les mises de fond sont grosses et ne rapportent qu'à la longue. Les paysans sont presque tous à l'aise, mais il y a peu de grandes fortunes. La Serbie est encore pareille à une grande étendue de terrain vierge qui attend la charrue du laboureur prête à ouvrir des sillons et le pic du mineur destiné à creuser ses flancs.

POPULATION — RELIGIONS

La population vivant en Serbie n'est pas homogène comme celle de la France ou de l'Angleterre, de nombreuses traces des invasions traînent encore sur elle ; les contrées voisines ont aussi débordé.

Les Turcs sont naturellement très répandus. Il y a aussi des Tziganes. Ceux-ci s'occupent, chacun le sait, de musique et tiennent une grande place dans les orchestres des villes. Mais il y a aussi des Tziganes moins brillants qui composent les couches inférieures de la société. En Macédoine principalement le cosmopolitisme est excessif. Bulgares, Grecs, Juifs, fusionnent avec les Turcs. Les Albanais eux-mêmes s'installent sur certains points et se groupent en villages dans lesquels ils vivent sans beaucoup s'amalgamer avec les autochtones. Il y a également des Koutzo-Valaques, représentants de la race latine.

Les officiers français du corps expéditionnaire furent étonnés, en arrivant dans les basses régions du Vardar, de constater qu'il n'était pas rare de rencontrer des personnes parlant couramment l'anglais. S'informant, nos officiers apprirent que chaque année des ouvriers agricoles partaient pour l'Amérique où ils allaient faire les moissons. Leurs travaux terminés, ils reviennent

dans la Péninsule après avoir profité des gages élevés donnés au Canada et aux Etats-Unis.

Les Macédoniens, même ceux de race Yougoslave, n'ont quelquefois pas un grand sentiment national, surtout dans la classe la moins instruite. Les Slaves se servent d'un dialecte mélangé de mots serbes, bulgares, turcs, grecs. Chaque nation balkanique par une pression politique ou religieuse cherche à les capter dans ses filets. Très intrigants, les Bulgares ont fait une grande propagande ces dernières années. Propagande habilement conduite par monseigneur Joseph. La Macédoine devrait pourtant se trouver en dehors de l'influence bulgare, les bornes naturelles du pays que gouverne le tzar Ferdinand étant nettement tracées par les montagnes qui la serrent. De plus, la Bulgarie touche la Mer Noire; pour elle la question d'expansion en Macédoine est bien moins importante que pour la Serbie à qui la Nature a donné pour voie principale la vallée du Vardar.

Les races sont diverses et les religions le sont autant. Eclectique, la mentalité serbe admet toutes les croyances.

La religion nationale est le culte orthodoxe grec, dirigé par l'archevêque de Belgrade. A côté du dôme des monastères s'élancent les minarets islamiques. Jadis, en Bosnie principalement, beaucoup de Yougoslaves se firent musulmans. Contraints par la pression des vainqueurs à accepter leurs lois religieuses, ils devinrent des adeptes de Mahomet et, souvent enrichis par leurs maîtres, ils formèrent une aristocratie. Leurs descendants se nomment « begs ». Aujourd'hui, en Macédoine, les Bulgares font de grands efforts pour répandre la fidélité à l'exarchat et par ce moyen attirer les Slaves macédoniens vers la Bulgarie. Il y a aussi dans cette contrée des Slaves musulmans : les « Pomaks ».

Les Grecs et les Yougoslaves hellénisés se rattachent pour la plupart au patriarcat; de leur côté les patriotes grecs travaillent pour la Grande-Idée.

On rencontre en Croatie, en Slavonie, en Dalmatie méridionale beaucoup de Catholiques Romains, tandis que la Dalmatie septentrionale est en grande partie orthodoxe.

Depuis 1913 les catholiques romains serbes ont, grâce à un concordat signé entre le Roi Pierre et le Pape Pie X, la permission d'exercer leur culte dans leur langage paternel.

Les Tchèques sont souvent protestants, mais les Tchèques ne sont pas des Yougoslaves, ils font partie, comme les Polonais, de la branche des Slaves d'Occident.

Quant aux Juifs, assez nombreux en Macédoine, nul ne les inquiète dans l'accomplissement de leurs rites surannés.

La Souveraine Intelligence est, en Serbie, adorée sous des noms et des formes différentes. La tolérance religieuse n'est-elle pas une compréhension du Dieu qui daigne agréer les hommages de tous ses enfants, pourvu que ces hommages soient ceux d'un cœur pénétré de charité.

FÊTES SERBES

Fête de Famille

La mentalité serbe a conservé l'amour de la famille et elle aime ses antiques usages. Le pays reste pittoresque, à cause justement du goût de ses fils pour les vieilles coutumes. Les fêtes y jouent un grand rôle ; traits d'union elles contribuent à répandre la cordialité et à lier la population par une franche amitié presqu'oubliée dans les contrées occidentales, que secoue et bouleverse la trépidante agitation du dernier siècle Vestiges des croyances passées, les coutumes anciennes ne languissent plus en France que comme un pâle reflet. Elles fleurissent encore dans toute leur splendeur parmi le peuple yougoslave, qui n'est plus un peuple au berceau mais bien un peuple adolescent. La Serbie ressemble à une princesse des contes de fée, endormie durant quelques siècles par la baguette d'un enchanteur. Réveillée tout à coup, la jolie princesse laisse rayonner autour d'elle la grâce rieuse de la seizième année. On le sait déjà, l'empire d'Etienne Douchan connut les ors rutilants, la richesse et le faste de Byzance. Etroitement attaché aux autres nations méridionales il fit avec elles de nombreux échanges. Notre Provence lui serra la main et Hélène d'Anjou répondit

par un sourire à l'amour de Miloutine Némania. Les Yougoslaves se sont reposés sans s'user sous la domination ottomane, maintenant ils secouent leur torpeur; leur esprit ouvert par une jeune curiosité est affiné grâce à une longue suite de générations policées. De cette jeunesse persistante provient sans doute une partie de leur charme.

On trouve plus facilement la filiation des coutumes chez les races que n'uniformisent pas encore les perpétuels frottements. La Fête de Famille, la « Slava » serbe, évoque un peu l'antique culte familial des Hellènes et des Latins. Le paganisme gréco-romain dotait chaque foyer d'une fête spéciale et le père transmettait au fils le devoir de conserver le culte ancestral. En Serbie, assisté par un prêtre, le chef de famille est l'officiant de la Slava. Près de lui se tient le fils aîné à qui plus tard, lorsqu'il vieillira, il « transmettra le cierge » (emblème du feu sacré) allumé durant la cérémonie.

La Slava n'existe ni en Russie ni en Bulgarie. Elle commémore l'entrée des aïeux dans le christianisme et se trouve placée sous le patronage du saint, jadis choisi pour présider au premier baptême. La Slava est célébrée dans tout le peuple yougoslave, en Bosnie-Herzégovine, Croatie, Slavonie, Banat et Batchka, aussi bien qu'en Serbie et en Macédoine.

Pour cette grande réception que l'on doit s'appliquer à rendre aussi brillante qu'on le peut, on se prépare pendant plusieurs jours; la maison resplendit, égayée par les guirlandes et les bouquets. Le blé et le vin, signes de fécondité, sont presque toujours à la base des rites de la nation serbe, type des nations agricoles.

Des grains de froment, après avoir longuement bouilli sont écrasés avec des noix et du sucre. Le mélange

porte le nom du blé et s'appelle simplement « jito ». Le jito symbolise la fête et sera offert à tous les visiteurs qui viendront porter leurs vœux de bonheur.

Un grand gâteau (le pain bénit), un cierge, sont les autres accessoires indispensables. Aux premières heures matinales, le pope fait le tour des foyers, en fête ce jour-là.

Dès l'arrivée du prêtre, le chef de famille éclaire le cierge, un beau cierge merveilleusement décoré, destiné à lentement se consumer devant les saintes Icônes. Le prêtre prononce les prières rituelles, il prend ensuite le gâteau qu'on lui présente, il le coupe à demi en quatre morceaux ; après cela il retourne ce pain bénit enjolivé de dessins et à l'envers, avec du vin, trace un signe de croix. Le chef de famille, le pope, le fils aîné tournent le gâteau entre leurs mains tandis que le prêtre chante les paroles liturgiques. On plie le gâteau en deux et laissant un moment ses moitiés accolées, les officiants le baisent avant de l'étendre sur la table où se trouvent le jito et le cierge Une nouvelle libation bénit le jito et termine la cérémonie religieuse. Le prêtre offre ses meilleurs souhaits et le premier de tous goûte le jito.

Bientôt les amis affluent. Pendant toute la journée, hommes, femmes, viennent rendre une courte visite officielle, ils saluent d'abord par « l'Heureuse Fête » de rigueur. Le salon artistiquement décoré ne désemplit pas d'un incessant va-et-vient. A chaque nouvel arrivé on présente d'abord le jito. Les jeunes filles de la maison, ou à leur défaut quelques amies, font un joli service très compliqué. Elles doivent s'appliquer à ne pas se tromper et à offrir en bon ordre les friandises accompagnant le vin. Le café versé dans de minuscules tasses est la fin obligatoire du lunch. Quiconque a trempé ses lèvres dans une tasse contenant du café

serbe comprend les olympiques délices éprouvées par les dieux, quand ils s'abreuvaient de nectar et d'ambroisie. De cette exquise boisson faite d'une poudre un peu sucrée, à peine palpable, émane l'arome le plus suave qu'on puisse rêver.

La réception mondaine dure autant que l'après-midi. A l'heure où le crépuscule monte des vallées, quand les visiteurs ne viennent plus, le maître de maison éteint le cierge. Pour accomplir ce rite il prend le verre ayant déjà servi aux libations du matin et il verse sur la flamme les dernières gouttes de vin.

Un grand dîner, comme ceux qu'aimaient nos aïeux, réunit les intimes autour d'une table surchargée. La jeunesse présente achève la nuit en dansant.

Le lendemain on envoie un quart du gâteau au pope, le reste est partagé entre les parents et les amis intimes. Ce lendemain est réservé aux femmes. Bien pareilles aux Françaises, les dames serbes vont un peu bavarder avec la maîtresse de maison, preuve qu'en tout pays l'humaine nature est semblable à elle-même.

La Slava dure plus longtemps à la campagne qu'en ville. Dans les fermes isolées, au milieu des plaines souvent couvertes de neige, cette réunion est ardemment attendue. Habituellement les Slavas ont lieu pendant la mauvaise saison, les saints hivernaux étant plus fêtés pour ne pas déranger les travaux agricoles.

Les presbytères sont souvent éloignés des fermes, et les popes auraient trop de peine s'ils devaient courir de maison en maison. Pour leur éviter une telle fatigue, les familles se rendent à l'église, et après la messe, s'accomplissent les cérémonies qui sanctifient le gâteau et le blé.

Les amis franchissent souvent une grande distance pour ne pas perdre la joie de cette fête. Chacun apporte

quelque comestible destiné à disparaître au milieu de la gaie compagnie. L'un offre un cochon de lait rôti, l'autre une dinde, un troisième un chevreau. Tandis que dehors le vent hurle parmi les châtaigniers et agite les branches nues des grands chênes, la maison baissée sous sa large toiture, vibre, secouée par les chants et le rythme des danses.

Un, deux, trois jours, la fête se prolonge, elle se prolonge tant qu'il y a des provisions, tant qu'il y a du vin, tant que les jambes peuvent esquisser le kolo.

Fêtes de villages

Le principe de la Slava subsiste dans plusieurs cas; il est la base des fêtes de villages, de monastères, d'écoles, de régiments.

Les églises dressées au milieu de leurs enclos gazonnés, qu'ombragent de beaux vieux arbres, font songer à un oasis de calme sérénité et de pieux recueillement. Lorsque le hameau trop petit ne possède aucune église, une grande croix remplace le sanctuaire et allonge dans la verdure ses bras qui bénissent.

Sous le hangar de la « porta » toute la journée côte à côte resteront le cierge, le gâteau, le jito. La veille de la fête on fait exploser des bombes pendant les vêpres. En Serbie tout comme en France, une réjouissance publique ne se peut passer de bruit. Ce reste d'enfantillage gitant, depuis les premières époques, au fond de l'esprit humain, réclame les détonations des pétards, le fracas des boîtes, le grondement des salves d'artillerie. L'Amérique ne pourrait célébrer l'anniversaire de son indépendance sans être, par les « crackers », secouée jusque

dans ses bases les plus intimes. Notre 14 Juillet n'existerait pas s'il n'était accompagné de l'effroyable vacarme qui, chaque année, coûte la vie à quelques imprudents ayant oublié de s'éloigner assez vite des vieux mortiers débordants de poudre. Les sauvages, eux aussi, autant que les Européens civilisés, aiment un tapage capable de les terroriser ; ils ont aussi la passion d'orner leurs têtes de plumes autant que nos mondaines, et à défaut de pierreries, se couvrent de coquillages et de morceaux de verre.

Mais nous voici voyageant à des lieues de la « Seoska Slava » ; revenons à notre point de départ. Le matin de ce beau jour est sanctifié par une messe très solennelle, suivie d'une procession. Cette lente procession déroule sa chaîne dans la gaieté des champs attiédis par le soleil. Les « Seoska Slava » choisissent en général le patronage d'un saint printanier, honoré entre le milieu d'avril et la fin de juin. Joliment la théorie s'allonge, précédée par le flottement des bannières où sont peintes les images des saints. Derrière les étendards se groupent les popes ployant sous le poids des satins et des brocarts de leurs chapes. Ensuite c'est le cortège des paysans, des paysannes aussi brillantes que des oiseaux exotiques avec leurs vives broderies. Le prêtre officiant appelle la divine bénédiction sur les cultures et de temps à autre s'arrête devant un vieil arbre marqué d'une croix. Cette croix faite de deux entailles, coupées au sein de l'écorce, s'incruste toujours plus profondément et met sur l'arbre un sceau sacré. Le prêtre avec un couteau élargit encore la blessure avant de l'arroser de vin. Doucement la procession continue son trajet ; elle contourne les lisières des bois aux nouvelles frondaisons, s'égrène parmi l'ondulation des blés. Chaque personne prend des fleurs, des tiges de blé, d'orge, pour garnir

sa veste ou son corsage d'un bouquet. La brise fait courir sur la campagne le chant des cloches et les ondes sonores frémissent au tonnerre des bombes. La théorie enjolivée par ses banderoles, ses bannières, les vêtements somptueux du clergé, les joyeuses couleurs des femmes, ouvre et ferme ses anneaux. Serpentine, elle coule entre les pâturages et enfin retourne dans la « porta ». Sous le hangar où festonnent les guirlandes, le pope s'approche de la petite table vêtue d'une nappe richement brodée. Un notable du village, le « Domatchine », remplace le maître de maison de la Slava. C'est lui qui payera les dépenses du festival. Auprès de lui se tient le futur « *Domatchine* » à qui il remettra le cierge pour l'année suivante.

Inutile de décrire une seconde fois le cérémonial habituel. Un déjeuner est ensuite offert aux invités.

Toute l'après-midi la musique joue; sur la pelouse abritée du soleil par les hautes ramures, les kolos se déploient. Les boutiques, fournies de mille riens, s'épanouissent ainsi que de grandes fleurs dans la « porta » et sortent de la clôture des murailles revêtues de lierre. Pendant trois jours encore la fête continue. Il n'y a plus ni messe solennelle, ni procession, il n'y a même plus de banquet, mais on danse toujours. La jeunesse de la race serbe rit et s'agite au son des violons et des « froula » (1).

Fêtes des Monastères

Pour l'artiste, les fêtes des monastères « Sabora Slava » sont encore plus attrayantes que la Seoska

1. Galoubets,

Slava. Les couvents qui dissimulent dans les plissures des gorges et des ravins leurs coupoles et leurs croix d'or, entourent d'un cadre romanesque les vivantes scènes créées par les pèlerinages. De trente à quarante kilomètres on accourt pour assister à ces réunions. Les malades espèrent trouver la guérison de leurs maux en buvant l'eau des sources saintes. Les paysans pieux demeurent souvent la matinée entière prosternés sur les tapis étendus entre les colonnes de la nef.

Dans la vaste église enluminée de fresques archaïques, les fidèles restent silencieux. La lumière traverse les baies des fenêtres et pose de légères colorations empruntées aux vitraux sur la délicatesse des sculptures et la pâleur des marbres ; elle effleure la foule muette agenouillée dans la pénombre. Le silence est plein de palpitations. Des papillons de feu sont posés sur les lustres étincelants et des centaines de cierges mettent des étoiles devant les icones gemmées de pierreries. Les icones où d'irréels et douloureux visages sourient extasiés contre l'or des fonds. L'office commence, les voix s'élèvent en un lent crescendo, un grave crescendo qui paraît sorti de terre et enfle graduellement pour emplir l'espace. Les fidèles perdus dans le clair-obscur, regardent les rites divins de la messe célébrée dans une apothéose au milieu de l'éblouissement des flammes des cierges et des rayons tombés des verrières. L'église ressemble à un bosquet d'arbres étranges et nus et, très loin derrière la longue perspective des avenues, pareil à une clairière inondée de soleil, le chœur resplendit avec ses prêtres habillés en rois mages.

Les cérémonies habituelles aux Slavas succèdent à la messe ; dans les couvents il n'y a point de festin et les réjouissances ne durent qu'un jour.

Les cœurs allégés par la bénédiction des offices mati-

naux semblent prêter des ailes aux corps. Les jeunes garçons, les jeunes filles, examinent en riant les petits étalages, avant de faire courir les joyeuses farandoles des kolos le long des pentes jaunies par les pétales des pâles primevères, ou bleuies par les sombres violettes.

Saint Sava

Chaque branche du commerce ou de l'industrie, formée en corporation, invoque un saint patronage. Le plus brillant des anniversaires ainsi célébré est celui de saint Sava, protecteur des étudiants.

Saint Sava était un illustre personnage. Fils de Nemania, le Prince Rasko préféra l'habit religieux à l'épée et se fit moine sous le nom de Sava. Au moyen âge l'art et la science fleurissaient presqu'exclusivement dans le recueillement des monastères. Eloignés de la vaine agitation mondaine, les cloîtres occidentaux aux ogives gothiques, les cloîtres orientaux éclairés par les larges arceaux byzantins, offraient leurs avenues plantées de colonnes aux idéalistes qu'attiraient le mysticisme et la beauté. La manne intellectuelle était élaborée dans les cellules solitaires, dans les hautes églises où le rêve flottait avec l'encens, parmi les jardins clôturés de marbre et emplis de roses. Le Prince Rasko servit mieux sa Patrie par sa science qu'il ne l'eût servie par ses talents militaires. Après un stage au Mont Athos, il s'occupa de l'orthodoxie serbe et la libéra de ses liens. Il fut le premier archi-épiscope et en organisant son église sut la dégager de l'influence byzantine. Initiateur de la science et de l'art, c'est à lui que revient en grande partie le développement intel-

lectuel de l'empire des Nemania. En l'an de grâce 1236 Sava remit son âme au Dieu qui l'avait créée, son âme amoureuse d'idéal. La postérité lui décerna la couronne de gloire qu'il avait méritée par une existence dévouée au règne de l'esprit; canonisé il devint un des principaux saints de l'Eglise serbe.

L'Université, les collèges, les écoles, ont choisi le prince-archevêque pour patron et célèbrent sa fête le 14/27 janvier. Comme pour les Slavas de village et de monastère, un service précède la cérémonie du gâteau et du jito. Un des principaux habitants de la ville tient lieu de chef de famille; généralement un ou plusieurs de ses enfants comptent parmi les collégiens. En compagnie du pope et du successeur désigné pour l'année suivante il assiste le prêtre. Le chœur des élèves chante un cantique dédié à saint Sava, à ce cantique est ajouté l'hymne national Dans un speech le directeur de l'école n'oublie jamais d'évoquer les vaillantes actions des ancêtres. Tout ceci se passe dans une grande salle au fond de laquelle est édifiée une scène. Les élèves jouent des pièces et récitent des poèmes. Pièces et poèmes ont toujours trait à la Grande Espérance, qui, au frémissement des étendards, plane sur les cités et les campagnes serbes ; ils sont un vibrant appel à tous les frères yougoslaves. Après la représentation, les écoliers mis en liberté retournent chez leurs parents.

Nous allions oublier de parler d'une exposition des travaux exécutés par les élèves. L'après-midi est occupée par de nouvelles représentations et un bal. En ville le bal de la Saint-Sava est une réception officielle qui débute par un concert et compte parmi les plus belles fêtes.

A l'Université de Belgrade un fonds a été créé pour récompenser les premiers prix des différents concours. Les noms des élus sont prononcés en public.

Les villes fêtent la Saint-Sava avec brio, mais naturellement les villages la célèbrent plus joyeusement encore, car la franche gaieté se rencontre mieux au cœur des campagnes qu'au milieu des villes populeuses. Dans les villages un banquet ne saurait manquer, la journée perdrait trop d'attraits si ce repas n'existait pas. Il est plantureux les paysans apportent autant de provisions qu'ils le peuvent. Le vin coule à flots, il ressemble à des rubis et à des topazes liquefiées. La bonne eau-de-vie de prunes réchauffe aussi l'esprit et fait circuler une sève bouillonnante dans les veines des jeunes garçons, prêts à entraîner leurs compagnes au rythme des danses nationales.

Fêtes des Régiments

Les fêtes des régiments ont beaucoup d'analogie avec celles de l'armée française. Ainsi tout comme chez nous, elles glorifient une action d'éclat accomplie par le régiment.

Le matin, escortant les officiers, un piquet d'honneur se dirige vers l'église. Tous les officiers sont présents, sauf ceux du jour retenus au quartier. La cérémonie religieuse emprunte une partie de sa pompe aux soldats, qui pieusement la suivent. De retour au quartier, le colonel passe rapidement devant les soldats, rangés avec leur drapeau sur les trois côtés d'un carré.

Au centre du carré se trouve la table portant blé, cierge et gâteau. L'officier commandant le régiment (colonel ou lieutenant-colonel) s'approche de la table avec le pope. Sur le côté du carré resté libre, prennent place les invités. Le prêtre prononce ensuite les paroles de bénédiction.

Dans le régiment, considéré comme une grande famille, le colonel représente le maître de maison. Auprès de lui, un sous-officier et un soldat symbolisent les divers degrés de la hiérarchie guerrière. Quand vient l'instant de tourner le gâteau, le sous-officier et le soldat le font passer entre leurs mains et celles de leur colonel. Un discours du chef raconte l'historique du régiment et termine la cérémonie.

Les hommes défilent devant les personnalités présentes. Habituellement les fonctionnaires de la ville se trouvent au complet, les autorités militaires à plus forte raison. A Belgrade, souvent S. M. le Roi Pierre et toujours S. A. R. le Prince Alexandre rehaussent la fête de leur présence. Le Prince Alexandre se mêle étroitement à son peuple. Maintenant que des années actives et nombreuses pèsent sur la tête de S. M. et brisent un peu son corps, c'est au Prince Héritier qu'incombe le souci de communier avec ses futurs sujets. Le Prince n'oublie jamais ce devoir d'affection.

Une table immense s'allonge dans la cour ou dans un corridor. A la tête de la table président les officiers et tous les soldats y trouvent une place.

En Serbie le nom de Fraternité n'est pas inscrit sur les monuments publics, il est gravé dans les cœurs. L'après-midi s'écoule rapidement, égayée par les jeux, les exercices de gymnastique, concours d'escrime, danses, etc.

Une salle décorée de panoplies, de branchages, de fleurs, sert de buffet. Les soldats y offrent jito, vin, friandises, café, et le jour s'achève dans un dîner officiel.

Djourdjev-dan

D'autres fêtes existent en dehors des Slavas. La plus attrayante parmi elles, la plus populaire aussi est peut-être celle du Djourdjev-dan, « jour de saint Georges ». Un parfum printanier émane de cette journée fleurie, 23 avril, 6 mai. C'est la fête des plantes, surtout celle des muguets (djourdjevak), qui tapissent les bois et distillent, dans la pénombre des hautes futaies, la senteur de leurs clochettes.

Jadis les Haidouks trouvaient au fond des forêts le refuge nécessaire à leurs exploits. Tout l'été ils gîtaient à l'abri des grands arbres, mais lorsque l'arrière-automne arrachait aux branches leurs dernières feuilles d'or, les pauvres guerriers, visibles à travers les mauves fouillis des ramures dénudées, se dispersaient dans les chaumières. Quand arrivaient les beaux mois ensoleillés, l'ardente sève montait du sein de la terre serbe et les nouvelles feuilles, bientôt écloses, étendaient leurs rideaux sur les retraites des Haidouks qui reprenaient leur existence en plein air. Le Djourdjev-dan célèbre le renouveau de la forêt et la libération des combattants.

Souvent dans les grandes villes on passe la soirée de la veille dans les parcs et les restaurants de nuit. Les Tziganes aux divins archets font soupirer violons et altos dans la tiédeur de l'atmosphère alanguie qui enveloppe les bosquets saturés de volupté.

Le peuple des campagnes entoure de pratiques superstitieuses le Djourdjev-dan ; cette auréole magique ajoute un mystère à son charme. Troublant mystère d'amour exhalé par le printemps ! Les jeunes filles choisissent ce jour-là pour envoûter celui qu'elles aiment ;

elles songent aux Haidouks d'antan et leurs rêveries exaltent le beau grand Serbe qui a volé leur âme. Durant la nuit du 22 au 23, l'amoureuse se glisse hors de sa maison ; prenant un poignée de terre dans son jardin elle approche de la demeure de celui qu'elle veut séduire. Elle lance alors sa poignée de terre sur le toit abritant l'homme élu, dorénavant il sera irrésistiblement attiré vers elle.

En Serbie et en France, l'amour est la pire torture ; les malheureuses affolées par cette cruelle douleur, inventent mille façons d'ensorceler.

Une des manières les plus usitées consiste à arracher l'aile droite d'une chauve-souris ; on troue cette aile et par la minuscule fenêtre on regarde passer le très aimé. Ajoutons qu'il faut être caché pendant ce temps, l'amante espère sans doute, en guettant son ami de cette bizarre manière, lui transmettre un sentiment aveuglant, et dans ce cas la mince membrane duvetée d'une chauve-souris remplace le bandeau de Cupidon.

Les jeunes filles dont le cœur est encore libre sortent au clair de lune, dans le miroir qu'elles tiennent elles voient se refléter l'image de leur futur époux. D'autres formalités permettent de le contempler en songe.

Les jeunes filles n'ont pas seules recours à la magie, les femmes ont leurs attributs et vont quérir les herbes salutaires aptes à préserver de tous les maux.

Le vendredi précédant le Djourdjev-dan, chacun court par monts et par vaux cueillir les plantes bienfaisantes. Les bois fourmillent de monde ; les enfants, les jeunes gens, les femmes chargées de paniers, coupent leur moisson. Parfois sous un chêne moussu ou sous un charme, les jolies filles rencontrent le fiancé choisi par le destin, point n'est besoin pour elles alors, de recourir au miroir enchanté afin de sourire à son visage.

Chez elles, les femmes emplissent d'eau une grande bassine et mettent les plantes dedans ; elles ajoutent quelques tiges de lilas à ce bouquet pour l'embaumer. N'oublions pas de dire que dans la bassine elles ont placé un œuf de Pâques, un bel œuf peint en rouge, le premier qui au jeudi saint précédent aura été teinté d'incarnat.

Quand l'aube du Djourdjev-dan est née, lorsque l'aurore trace un mince trait de feu, les gens se lèvent égayés par la perspective d'un beau jour. Une dernière étoile, la « Danitsa » étoile du matin, tremble dans le ciel. Hâtivement ils se baignent le visage avec l'eau de la bassine qui a contenu la récolte du vendredi, l'eau merveilleuse écartera toutes maladies. Rapidement on fait sa toilette dans la maison décorée de verdure. On prie aussi auprès de l'icône dont les dorures touchées par la lumière de la veilleuse étincellent. Chaque famille emporte un léger repas froid et part errer dans la campagne.

Partout des fleurs, une profusion de fleurs ; les millions, les milliards de corolles créées par la terre serbe versent sur elle l'enivrement de leurs senteurs. Sous le tendre feuillage des bois, les muguets, les jacinthes bleues escaladent leurs petites hampes pour mieux parfumer l'espace. Dans les jardins, les lilas, les lilas mauves, les lilas blancs agitent leurs grappes autant que des encensoirs. C'est un gaspillage de pétales, une débauche de coloris, une griserie. La Serbie frissonante offre au soleil, son royal amant, la chair satinée de ses lèvres épanouies. La sève de la campagne rieuse exaspère l'ardeur des couples qui cherchent l'abri des charmilles pour se jurer une tendresse éternelle. En ce moment ils sont des dieux, les amants vainqueurs, car ils croient à l'immortalité de l'amour, qui les étreint de son infini enla-

cement. Au bord des ruisseaux les premiers papillons volent, pareils à des orchidées détachées de leurs tiges, les abeilles corsetées de jaune butinent leurs provisions en diligentes ménagères. Les trilles du rossignol planent au-dessus de la basse chantée par les ramiers. Les rayons glissent à travers les feuillages et s'étalent sur les mousses. Même les insectes qui vivent leur courte existence à l'ombre des gigantesques graminées célèbrent en s'aimant le Djourdjev-dan.

Essaimés dans les champs, dans les prés, sur les pentes des coteaux, tous les Serbes goûtent la saveur du mois d'avril et partagent une même joie. Ils s'enivrent d'air, de soleil, de parfums et ne rentrent qu'à la fin de la matinée pour se préparer à assister aux réjouissances populaires.

La fête de saint Georges est presque officielle, les corporations réunissent leurs membres pour sortir en procession. L'armée surtout y prend part. A l'aube les régiments quittent leurs casernes, musique en tête. Au rythme des marches ils exécutent une promenade militaire, une longue promenade. Ils arrivent à la halte choisie d'avance où les cuisiniers ont arrangé un festin champêtre. Des agneaux tournent sur les broches près des grands foyers qui flambent à la brise ; le vin est versé à la ronde. Quand le pique-nique a pris fin les soldats dansent un moment avant de retourner en ville, accompagnés par leur orchestre et leurs chants. Ils sont couverts de fleurs et de feuillages ; les régiments en marche ressemblent de loin à des bosquets mouvants.

L'après-midi est consacrée aux courses de chevaux, aux concours de tir, de gymnastique. Toujours l'Idée Nationale domine dans les fêtes serbes. Toujours à Skoplié, à Belgrade, à Nich, à Mostar, à Zagreb, la

Pensée de la grande Yougoslavie élève les âmes vers l'héroïsme des antiques pesmès.

Vidov-Dan

Le Vidov-dan, 15/28 juin, synthétise le patriotisme Serbe. Jour de piété, de souvenir, de religieuse affection, il est l'anniversaire de la bataille de Kossovo et paie aux aïeux morts sous les étendards du tzar Lazar le tribut de reconnaissance qui leur est dû par leurs descendants. Quiconque en France a la moindre notion de la mentalité yougoslave connaît maintenant la place tenue par Kossovo dans les cœurs serbes. Kossovo, mirage de bravoure. Kossovo, plaine de gloire ou par milliers, dorment les Serbes vaincus mais immortels. Le nom de Kossovo incessamment chanté par les poètes est peut-être le premier mot balbutié par les petits. Kossovo symbolise l'espoir et la désespérance. Entourés d'un brillant halo, les héros de Kossovo restent le type des vertus guerrières admirés par leurs fils. Depuis plus de cinq siècles les Serbes ont pour idéal la résurrection de l'empire d'Etienne Douchan. Kossovo fit Marko Kralievitch et la pléiade des Haidouks. Kossovo créa l'âme de Karageorges. C'est Kossovo qui amena les soldats du Roi Pierre à gagner la victoire de Koumanovo. L'âme ardente et mystique de la Serbie s'exalte en ce jour de foi qu'est le Vidov dan.

Dès le début de la matinée des messes sont célébrées pour les âmes des combattants de 1389. Les cérémonies religieuses déroulent leur pompe fastueuse. Les chants sacrés accompagnent de leur lente harmonie le symbolisme archaïque du divin sacrifice, et parmi les nuages d'encens les fidèles prient,

Si la matinée se réserve aux devoirs de piété, l'après-midi plus profane, recueillie quand même, est remplie par les diverses manifestations de la Pensée Nationale. Par tous les moyens s'exaltent le renouveau de la race, l'amélioration du pays. Le souffle patriotique qui passe sur la Serbie, de Monastir à Belgrade, franchit la factice frontière dressée par les Austro-Hongrois et traverse la Patrie yougoslave de Sarajevo à Temeswar. Il n'y a ni bals, ni réjouissances durant le Vidov-dan, toujours un peu triste. De nombreuses conférences racontent l'ancienne splendeur et évoquent des images qui rendent les âmes pensives Les exercices de gymnastique jouent un grand rôle pendant cette fête.

Chez les Tchèques, de nombreuses sociétés se sont fondées sous le nom de « sokols » (faucons). Choisies pour types elles ont été imitées en Serbie. Elles sont un peu les syndicats du nationalisme et ont à leur tête quelqu'officier supérieur ou fonctionnaire. L'uniforme des jeunes gens est pareil dans toute la Yougoslavie. Chaque année un grand concours réunit les membres des diverses sociétés. Ce concours se tient généralement à Prague.

Le Vidov-dan est presque la fête nationale, mais c'est une fête sans joie, une sorte de fête des morts patriotique, pour les soldats. Un jour des morts où il y aurait aussi des conférences et des réunions sportives.

Notons une étrange coutume qui paraît très en dehors de la question. Peut-être pourtant que la pensée de la Patrie, révélant aux jeunes filles la beauté du rôle d'épouse et de mère de soldats, les invite particulièrement à songer au foyer futur. Dans cette pieuse journée elles exhibent le trousseau qu'elles confectionnent depuis leur prime jeunesse, car elles travaillent dès l'enfance, les jeunes Serbes, pour le ménage de l'avenir

et elles attendent le Vidov-dan pour étaler dans leur cour toute la lingerie créée par leurs mains diligentes.

Serment des Recrues

Une cérémonie particulièrement impressionnante est celle ayant lieu pour la présentation du serment au Drapeau.

Une quinzaine de jours est jugée nécessaire pour donner aux jeunes gens les notions élémentaires de leur instruction militaire. Durant ce temps ils s'équipent et apprennent les grandes lignes de leur nouveau métier. La quinzaine passée, la cérémonie à lieu. Si la ville est grande et contient plusieurs régiments, la scène se déroule sur une place ; si la ville est de moindre importance, c'est la cour du quartier qui a l'honneur de servir de cadre à cette imposante manifestation. Orientées en trois sens différents les recrues sont placées en plusieurs rangées. Au centre du carré ainsi formé, une table supporte un grand cierge et le livre des Evangiles. La musique et une section en armes amènent le Drapeau ; elles ferment le quadrilatère.

Le commandant du régiment est auprès de la table avec le pope ; il donne un ordre et le Drapeau s'approche de lui. La musique commence l'Introduction de la Prière, de Beethoven. Sur un arrêt des musiciens, le colonel fait un commandement et les recrues se découvrent la tête. L'instant atteint le summum de l'émotion, la Grande Image de la Patrie plane au-dessus de la soie frémissante de l'Etendard sacré. Du silence empli de palpitations, doucement s'élève l'admirable Prière du Maître. Elle monte, s'étend dans l'es-

pace et ses vibrations paraissent agiter les trois couleurs glorieuses. Quand lentement s'achève la merveilleuse Prière, le pope dit des oraisons en faisant brûler l'encens, puis il prononce la formule du serment. Chacun des soldats dit son nom et tous en chœur répètent le serment de fidélité à la Patrie, au Roi. Le prêtre avec un bouquet de basilic et de l'eau bénite, asperge les assistants et tandis que la musique reprend le final de la Prière les recrues remettent leurs bonnets. Après quelques paroles du pope, le colonel explique aux soldats leurs devoirs et termine au cri de « Vive le Roi ». Les hommes acclament alors leur souverain. Les accents religieux de l'hymne national s'enchaînent et les soldats défilent devant le Drapeau.

Les soldats s'amusent tout le reste de la journée aux jeux qui leur plaisent.

COUTUMES

Les coutumes serbes sont nombreuses, elles diffèrent suivant les contrées. Il faudrait une étude spéciale et très approfondie pour les recueillir sans en omettre. Nous nous contenterons des principaux usages qui concernent les dates désignées en tous pays chrétiens par les calendriers.

Epiphanie

L'anniversaire des rois est plus typique que le jour de l'an dont aucune fête particulière ne désigne le retour. On l'appelle « Bogoyavliénié ». La croyance populaire veut que durant la nuit du 5 au 6 janvier les cieux s'ouvrent pour révéler aux hommes, durant une seconde, la Majesté Divine. A cet instant suprême il faut lever les yeux et faire un souhait. Nombreux dans les campagnes sont les privilégiés persuadés d'avoir contemplé la Suprême Vision.

Aux premières lueurs du matin on court se laver au plus proche ruisseau. L'hiver serbe congèle habituellement les cours d'eau, on est donc obligé de rompre la glace pour faire cette toilette champêtre. L'aurore s'insinue dans le ciel où s'étendent de délicates colorations. Tout le long du ruisseau, poli autant qu'un miroir

sans reflets, hommes, femmes, enfants se pressent. Ils viennent en glissant sur la neige partout répandue. Accrochés aux buissons ouatés ils plongent leurs mains dans le trou qui crève la glace et laisse apercevoir la grisaille de l'eau engourdie.

Le 5 janvier, les municipalités font dresser une grande croix de glace sur les places principales des villes. Auprès de la croix on a mis une table et près de cette table de petites cuves pleines d'une eau puisée à la rivière (Presque toutes les villes serbes sont construites près d'une rivière).

Le matin des Rois, après la grand'messe, les fidèles sortent de l'église en une procession qui accompagne les saintes Icones, portées par les enfants de chœur. Les rues sont égayées par les beaux costumes, par les bannières et les splendides vêtements des popes. Montant de l'étroitesse des voies resserrées, les cantiques s'épanouissent dans l'ampleur du ciel. Une compagnie ou un bataillon, s'il y a une garnison, attend derrière la croix, la venue de la procession. Les cierges allumés sur la table, font scintiller l'or des icones ; les rayons multiplient les brillantes paillettes sur la croix de glace, aux vertes ombres d'opale. Les voix des enfants de chœur répondent aux psalmodies des popes. Avec des gestes larges, l'officiant sanctifie l'eau contenue dans les cuves. Pour bénir cette eau le prêtre se sert d'un bouquet de basilic. Lorsqu'il a tracé sur elle le signe de rédemption, il asperge les assistants avec son goupillon aux parfums aromatiques. Ensuite popes, icones, enfants de chœur retournent à l'église et la foule se précipite sur les cuves.

De tumultueuses scenes ont lieu, chacun veut emplir un flacon d'eau bénite. En riant d'abord, en se disputant après, on se bouscule et le diable se mêle à la céré-

monie. Les bouteilles tombent, les vieilles « baba » injurient leurs voisines ; les plus malins qui ont apporté des récipients en métal se sauvent de la bagarre.

A Belgrade la bénédiction a lieu près de la Save. La superstition veut que les filets d'eau échappés aux cuves, en retournant dans le fleuve, le sanctifie. On se presse alors sur la berge et chaque année quelques personnes perdant pied vont prendre de désagréables baignades.

Les flacons qui ont eu la chance de sortir indemnes de la bataille sont précieusement gardés jusqu'à l'année suivante ; quelques brins de basilic les ferment. Le basilic est une plante très recherchée. Toujours deux ou trois tiges demeurent accrochées près de l'icone.

Naturellement l'après-midi on danse près de la croix. Les esprits chagrins de notre race latine cherchent souvent le mauvais côté des choses, ils considèrent parfois la danse comme un péché. La naïve simplicité serbe ne trouve pas du mal là où il n'en existe pas. Sous les regards bienveillants des popes, on danse près des croix et devant les monastères.

Carême

Le carême ne tarde pas à arriver, il n'est pas apporté comme en France et en Italie, par le vent d'insanité du carnaval. Il n'y a pas pour transformer la Serbie, durant quarante-huit heures, en un vaste asile d'aliénés, de jours analogues à nos lundi et mardis gras Pourtant là mieux qu'ailleurs on pourrait invoquer le prétexte d'une détente préventive. Le carême suivi par les paysans serbes ferait honte à nos plus rigides dévotes. Ce carême extrêmement sévère dure sept

semaines. Il est précédé d'une première semaine durant laquelle on ne doit toucher à aucune viande. Pendant les sept autres semaines, non seulement l'aliment carné est interdit, mais encore tout assaisonnement gras : huile, beurre, lait, œufs. On ne consomme que des farines, des poissons, des légumes. Le soir du dimanche gras, le dimanche qui précède les sept semaines, on fait durcir des œufs destinés à procurer un grand amusement. Après dîner on pend un œuf dur à une ficelle attachée au plafond au-dessus d'une table. Tout le monde se place autour de la table et on balance l'œuf. A droite, à gauche, devant, derrière, l'œuf trace des spirales, des cercles ; chacun cherche à le happer au passage. Combien de rires et de cris accompagnent les efforts accomplis par les lèvres rouges et les dents blanches appliquées à saisir leur proie volante. Des dîners suivis de soirées terminent le dimanche gras. Le repas est somptueux, et les restes qui ne se doivent pas achever le lendemain vont dans les paniers des Tsiganes quêteurs.

Veille des Rameaux

Le samedi avant les Rameaux (Vrbitsa) est consacré aux enfants. Ce jour suscite les plus vives impatiences. Tant de joies sont en réserve pour les petits. Vêtus d'habits neufs, bien sages, les gosses serbes s'examinent mutuellement avec une légère jalousie. Toute la matinée ils ont congé mais ils restent très tranquilles pour ne pas abîmer leur beaux vêtements. Vers une heure, accompagnés par leurs mères ils s'en vont à l'école. Les maîtres sont là, aimables et affairés ; avec des sourires ils font ranger tout le monde et on sort dans la ville en chantant. Près des églises, les popes ruisse-

lants d'or sous la richesse des costumes lithurgiques sout entourés par le flottement des bannières. Les prêtres et les bannières dirigent la procession. Chaque enfant agite une clochette ; les tintements accompagnent les cantiques. La joie paraît versée à flots par l'azur du ciel. Le rythme des pas menus et précipités martèle la cadence des clochettes ; les voix pointues s'égosillent. Les bébés roses et joufflus se font un peu traîner par leurs aînés. Sur la grande place se lève l'édifice des branches de saule entassées. Les cantiques meurent, les sonneries se taisent, l'expectative fait palpiter les cœurs. On distribue les branches de saule et c'est ici qu'il faut faire bien attention pour rendre les parts égales. La route la plus longue est prise pour retourner à l'église, les clochettes carillonnent de nouveau allègrement tandis que les petites mains lèvent les branches. A la suite des beaux popes et des magnifiques bannières on entre déposer les rameaux dans l'église où l'atmosphère, bleutée par l'encens, met un halo autour des étoiles fleurissant les cierges.

L'après-midi s'achève en bals enfantins et en réjouissances de toutes sortes.

Semaine Sainte

A mesure que s'écoule la Semaine Sainte, la Grande Semaine, les femmes sont davantage occupées par leurs travaux ménagers. Il faut tout préparer afin que l'aube pascale pénètre dans une maison méticuleusement nettoyée.

Le Jeudi Saint on songe aux œufs de Pâques. Les flammes s'allongent vers le gouffre noir de la vaste cheminée, elles caressent les marmites où chante l'eau

bouillante. Tout est très gai dans l'âtre illuminé. Le bois pétille et semble rire, les gerbes de feu s'épanouissent et paraissent jouer à d'interminables parties de cachette. Le couvercle de la marmite marque un pas de danse et l'eau qui gazouille cherche à suivre la vapeur s'élançant en jets pâles. Bientôt on sort les œufs de la marmite ; en bataillons serrés on les aligne sur la table pour les peindre. Comme ils sont beaux les œufs rouges. Par dizaines et par dizaines ils garnissent les tables, semblables à d'énormes fleurs de grenadier déposés en bouquets sanglants.

Paques

L'air léger du jour de Pâques tressaille au carillon des cloches. Ce ne sont que vibrations argentines sur la campagne couverte de nouvelles éclosions. Chacun a l'impression d'un allègement. Le carême est parti, les consciences purifiées par leurs religieux devoirs sont nettes. On ne pense qu'à la Résurrection dont l'Eglise enseigne le dogme et le printemps prouve la réalité. Chaque personne en se rencontrant échange l'évangélique salutation : « Chistosse voskressé » auquel on répond « Vaistinon voskressé » (Christ est ressuscité. Véritablement Il est ressuscité).

Le monde est en fête, une allégresse générale est partout répandue. Les enfants courent leurs poches gonflées par des provisions d'œufs ; ils se cherchent afin de se défier dans une étrange lutte. A deux ils s'isolent pour choquer leur œuf contre celui de leur compagnon. Cela dure jusqu'à ce qu'une des coquilles soit brisée, le vainqueur s'empare de l'œuf cassé et le mange.

Après la messe des visites ont lieu, pareilles à celles

du 1er janvier en France. Mais on sort peu ce jour-là. Le dimanche de Pâques, fête intime, réunit la famille autour de la table ou gît l'agneau pascal ; un joli agneau bien tendre, bien gras dont la chair savoureuse est considérée comme une des plus grandes gourmandises.

Le lundi et le mardi de Pâques sont occupés par les visites que l'on fait et que l'on reçoit. Le première chose offerte aux nouveaux arrivants est un gros œuf du plus bel incarnat.

Jour des Nouveaux Mariés

Cette fois-ci nous allons parler d'une date réservée à une coutume qu'ignorent nos pays de l'Occident. Le 9 mars est dédié aux nouveaux mariés, il fête les couples unis depuis l'année précédente. Dans leur salon qu'ils ont rendu aussi coquêt qu'un nid de fauvettes, les jeunes gens reçoivent les amis venus pour leur porter cadeaux et vœux de bonheur.

Parmi les friandises offertes aux visiteurs il est de rigueur de présenter de petits gâteaux recouverts de miel. Miel symbolique signifiant la douceur du premier mois conjugal nommé en Serbie « Mois du miel. »

Miel sans amertume qu'il soit l'heureux présage d'une complète fusion de deux créatures confondues en un même être, armés par l'affection contre les tribulations de la vie. Miel aux suaves parfums puisse-t-il éviter aux nouveaux époux toute ressemblance avec ces attelages disparates, qui par de multiples saccades traînent péniblement le pesant fardeau d'une commune misère.

Lundi de Quasimodo

Le lundi de Quasimodo est la véritable Toussaint serbe. Dans les cimetières les tombes couvertes d'un frais gazon parsemé de bouquets, ont un aspect joyeux. Elles n'éveillent aucune tristesse les sépultures spécialement fleuries pour ce jour et la pensée de la mort émanant d'elles évoque seulement un changement. Quelle est donc cette chose terrible. La Mort ? Terrible pour ceux dont l'observation n'accepte aucune idée sauf celle de la destruction. Plus simples, les primitifs habitants des campagnes écoutent la voix de leur âme immortelle ; ils ne considèrent le trépas que comme une séparation momentanée et sont certains de retrouver les chers aimés partis pour leur mystérieux voyage. L'Eternité ! Abîme vertigineux de l'Eternité ! Créées, nos âmes refusent de comprendre ce qui n'a jamais eu de commencement. Immortelles, elles conçoivent moins difficilement l'avenir illimité. Elles ne peuvent regarder en arrière mais elles voient en avant.

Cette Toussaint serbe nous rappelle une vieille croyance égyptienne. Les moins savants n'ignorent pas le culte rendu sur les bords du Nil aux mânes des défunts. L'antique civilisation égyptienne, la première de celles que l'on connaît, honorait passionnément ses morts. La religion des Pharaons considérait l'homme comme une trinité composée de l'âme, de l'être charnel et du double. Ce double apparenté au corps astral de certains spirites, liait l'esprit à la matière. Fluidique intermédiaire entre la chair et la pensée, il errait perpétuellement autour du cadavre rigide serré par les étroites bandelettes. Pour que le double ne souffre pas, avant de clore

d'un bloc la pyramide qu'ils voulaient inviolable, les Egyptiens accumulaient les provisions dans la salle où reposait la momie.

En Serbie l'usage de porter des victuailles dans les cimetières subsiste encore. On suit l'antique manière d'agir, probablement sans bien se rendre compte de sa provenance. Mais les Serbes modernes sont plus pratiques que les Egyptiens. Scrupuleux observateurs des traditions, ils préparent un repas froid auquel ne manque ni le jito des Slavas ni les jolis œufs rouges. Après avoir sacrifié à l'archaïque symbole en allant au cimetière avec une ample provende de bonnes choses, ils les distribuent aux pauvres mendiants qui vivent et ont faim. Avant de donner les provisions aux Tsiganes malheureux on en prend une part, et ici, on pourrait reconnaître le dernier reflet des préhistoriques repas funéraires. Quelquefois ils laissent aussi sur les sépultures des pommes et des gâteaux. Les cimetières paisibles avec leur gazon et leurs fleurs renouvelés, avec leurs visiteurs en vêtements de fête, ressemblent à de calmes asiles, où le sommeil est doux sous les girandoles des guirlandes qui enlacent les croix et remplissent les vertes corbeilles d'herbe courte. Les popes frôlent de leurs chapes les sépultures qu'ils encensent et sur lesquelles ils font des libations de vin.

La brise effleurant les visages rappelle les caresses des morts heureux, dont le double traverse avec un soupir les cyprès doucement balancés.

Avent

Les six semaines de l'Avent sont aussi rigoureusement observées que celles du carême.

Le deuxième dimanche précédant Noël appartient aux enfants. Le matin naît à peine que les petits s'appellent et se concertent pour mettre à exécution un projet comploté depuis plusieurs jours. Dissimulant des cordelettes ils courent vers la chambre maternelle et saisissent les poignets de leur mère qui mollement se défend. Avec des rires les jeunes monstres attachent la douce « majka » à son lit. La prisonnière n'est libérée que par la promesse de cadeaux immédiatement distribués.

Le dimanche suivant pareille injure est infligée au chef de famille qu'on lie solidement après une lutte un peu plus difficile. Ayant subi un sort identique à celui souffert par sa femme, le père de la joyeuse couvée n'obtient sa rançon que grâce aux présents donnés pour corrompre ses geôliers.

Noël

Pâques et Noël sont les principales fêtes religieuses serbes. Noël est encore plus aimé que Pâques. L'hiver jetant son manteau d'hermine sur les montagnes et les plaines balkaniques donne aux paysans amoureux de leur foyer le goût des réjouissances intimes. Au milieu des nuits moroses de décembre, Noël apporte la joie des riches flambées dans l'âtre illuminé. Plusieurs jours sont employés aux préparatifs. Les chaumières les plus humbles, accroupies parmi les bruyères sous leurs toits peureux, et les habitations des villes, orgueilleuses de leur luxe sont parées pour Noël. Les frustes branches des pins verts, les plantes et les fleurs des serres, se mêlent aux broderies vivement coloriées. Deux ou trois jours avant Noël les places des villes

fourmillent d'une intense animation. Ce ne sont que cris et gesticulations. Tapage assourdissant ! Par centaines on amène les porcs destinés à être les victimes des gais repas. Depuis le cochon de lait, petite boule rose et cocasse, jusqu'au gros porc gras à la chair plissée sous les soies brillantes, la foule blonde et noire des malheureuses bêtes, tombe des chars mérovingiens sur le sol des marchés. La symphonie de leurs grognements monte discordante et cruelle, exaspérant les oreilles nerveuses. Ce sont d'amusantes batailles entre les paysans coiffés de bonnets de fourrure et les animaux têtus. Lorsque l'un veut prendre sa droite, l'autre choisit la gauche, et, quand toute une bande de ces grognards s'opiniâtre à partir en exploration, ou à pénétrer d'autres groupes, l'infortuné conducteur se démène, tel un sacristain qui guiderait une escouade de diablotins pour les faire exorciser.

Les marchés aux porcs de la Noël ont une grande importance. Si à Pâques un agneau est de rigueur sur la table paternelle, à Noël, on y présente un porc. Généralement petit sur les tables élégantes des villes, dans les campagnes il est énorme, alors pendant trois jours on le dépèce et on le partage entre les membres de la famille nombreuse.

La veille de la Noël s'appelle le Badgni-dan, (le jour de la bûche). Amants des forêts qui offrirent pour refuge aux Haidouks les voiles verts de leur feuillage, les Serbes ont le culte des arbres. Au Christ qui pour l'Humanité s'incarnait dans un petit enfant, les Serbes offrent en sacrifice un bel arbre qu'ils laissent consumer par le feu purificateur. Dans l'après-midi du Badgni-dan, joyeusement on se dirige vers le bois. Les antiques chars traînés par les bœufs, roulent en grinçant sur le claquement de la neige ; ils pénètrent sous les ramures

défaillantes sous leur pâle fardeau glacé. La forêt vit, des appels se croisent, des rires fusent sous les hautes futaies teintées de lilas. Les coups de hache scandent la marche de l'heure de leur rythme égal, souvent une chute assourdie fait trembler le sol. Des profondeurs mystérieuses s'élèvent des chants, un chœur de soldats laisse traîner ses finales lentes parmi la sonorité des roches. Sur les sentiers à peine tracés par les grises ornières et les empreintes des bœufs, défilent les chars. Les voitures militaires passent emplies de bûches enguirlandées de rubans et ornées de petits drapeaux. Les musiques régimentaires égaient la forêt d'arbres féériques, la forêt ou les vieux paysans vêtus de peaux, avec leur bonnet pointu et leur barbe blanche, ressemblent à des bonshommes Noël. C'est une des joies de la Serbie que cet après-midi du Bagdni-dan, écoulée dans les bois, si pâles sous leur neige, rendus si animés par les chants et les clameurs des bûcherous.

Lorsque la bûche de Noël escortée par le chef de famille atteint sa destination, la maîtresse de maison l'attend sur le seuil. L'époux entre avec la bûche et souhaitant une heureuse fête à la compagne de sa vie, reçoit d'elle le blé qu'elle lui lance en signe de bonheur. Le blé ruisselle sur la bûche placée sur la couche rougeoyante de braise. L'arrivée de la bûche est saluée par les coups de fusil que l'on commence à tirer ; les Serbes aiment à entendre éclater la poudre.

Les fêtes de Noël durent trois jours sans compter le Bagdni-dan et pendant tout ce temps les fusils ont l'air d'être ensorcelés tellement ils font de bruit.

Chaque régiment envoie des détachements à la forêt chercher les bûches que l'on fait accompagner par les musiques militaires. Les chars où flottent les drapeaux apportent les bûches au colonel, aux principaux offi-

ciers et au quartier. Le colonel jette aux soldats, ses enfants, le blé de la fécondité et les soldats acclament le chef; ils sont très contents, tout le long de la route ils ont bu le vin contenu par leurs gourdes. Au quartier on dépose respectueusement la bûche sur le lit de flammes qui l'attend et pour se réchauffer les hommes boivent de la bonne eau-de-vie de prune très chaude qui a bouilli avec du sucre et du miel. On tire naturellement des coups de fusil dans la cour du quartier, partout en ville la pétarade crépite, ininterrompue.

Dans la campagne on ne dort pas cette nuit-là. Les paysans réunis autour de l'âtre se délectent avec l'alcool de prune adoucie par le miel ; ils chantent et bavardent et surveillent le porc qui offre sa chair à l'ardeur des flammes. Toujours plus fournie, la fusillade continue pour annoncer la venue de Noël.

Avant de mener coucher les petits, la majka prend une grosse brassée de paille et traînant les enfants accrochés à ses jupes fait le tour de la maison pour semer la paille. Cette paille est un souvenir de la crèche ; la majka représente une poule couveuse et tous les mioches qui à la queue leu leu gloussent derrière elle sont les poussins. Après cette cérémonie dont le sens mystique et la poésie échapperont aux esprits froids de notre brutal Occident, la mère envoie des noix aux quatre coins de la salle où se trouve la table garnie de friandises et où lentement se consume la bûche. Le père trace un signe de croix et avec de l'encens, bénit les enfants qui à leur tour font le signe de la Rédemption. Il faut ajouter que le réveillon étalé sur la table n'est composé que de miel, de figues sèches et de gourmandises de ce genre ; tout aliment venant de la bête étant interdit, on le sait déjà.

Le jour de Noël le salut échangé est religieux :

« Christos sé rodi » — « Vaïstinon sé rodi ».

Les réceptions officielles ont lieu après la messe. Recueillie, la Noël se passe dans les maisons. Les visites sont laissées de côté pour les deux jours suivants. Ces deux journées prolongent la fête et sont souvent achevées par des bals. Selon l'habitude on festoie toujours et les coups de fusil ne manquent pas.

POBRATIMES

L'usage des pobratimes est une coutume très intime. Sentimentale et tendre, la race slave considère l'amitié comme une fleur délicate qu'il faut précieusement cultiver. Pour se lier davantage, souvent deux personnes cherchent à s'unir par une adoption. Ces personnes après s'être promis une mutuelle affection partagent le contenu d'une coupe et s'embrassent. Devenus pobratimes, les nouveaux frères sont accueillis ainsi que des enfants dans leurs familles réciproques. Si les pobratimes sont deux jeunes hommes le premier qui se mariera choisira son compagnon pour garçon d'honneur. La même coutume existe en Russie.

En Serbie, cet échange d'amitié se fait sur tous les échelons de la société, mais parmi le peuple, chez les paysans naïfs et superstitieux il y a des pobratimes d'un autre genre. La cérémonie qui les consacre est presqu'ignorée de la classe instruite ; elle se rattache à l'ancienne magie et provient certainement du moyen age.

Pourquoi songer particulièremeut au moyen age en évoquant ces étranges rites ? La cour de Louis XIV, où marquises et duchesses recouraient aux sorcières pour se faire aimer ou pour obtenir la disparition d'une rivale n'est pas très éloignée de nous. Actuellement à

Paris, des messes noires sont quelquefois célébrées, paraît-il. Notre grand auteur mystique, Huysmans, a un peu soulevé le voile dissimulant certaines opérations sataniques. L'esprit humain, malgré son apparent scepticisme croit au merveilleux, il refuse d'avouer son inquiétude mais il se sent faible et perdu dans l'Univers. Passagers, nous ne savons d'où nous sommes partis et ne connaissant pas le terme de notre traversée, nous voguons inconscients sur les flots tumultueux de la vie; nous cherchons en vain à retrouver l'étoile qui nous guidera.

Dans la profondeur des campagnes serbes, souvent quand la santé de quelqu'un décline, on pense que c'est la faute d'un parent défunt, qui jadis naquit le même mois que le malade, et veut l'entraîner vers la tombe. Pour rendre la vie à celui qu'on voit dépérir on recourt à des rites bizarres dérivés du spiritisme et de la sorcellerie.

Imaginons une de ces scènes mystérieuses. Une humble chaumière abrite une jeune fille presque moribonde. Les parents se lamentent ; vainement ils ont eu foi dans les vertus des tisanes et des emplâtres. Le médecin habite trop loin et les paysans n'ont pas confiance en son art. On ira chercher deux pobratimes en les suppliant de transmettre un peu de leur vitalité à l'agonisante. Parmi les voisins on rencontre facilement deux personnes prêtes à offrir un dévouement si peu coûteux.

Le soir fait glisser ses crêpes sur la terre. La mère de la malade va vers le plus proche cimetière ; elle doit franchir une grande distance à travers la campagne coupée de bois. Le cœur étreint d'angoisse, la pauvre femme se hâte ; des voix chuchotent parmi les touffes des buissons, l'herbe paraît touchée par un pied invisible,

des flammes intermittantes dansent, les étoiles qui palpitent semblent frissonner de peur et de froid. La chute d'une feuille, un cri d'oiseau remplissent d'un bruit effarant le silence, où passent des frôlements. Chaînon de la chaîne mystérieuse qui lie l'intangible au tangible, la malheureuse femme court par moments pour échapper à quelque chose qu'elle perçoit. Dans sa poitrine oppressée son cœur enfle et devient si lourd qu'un moment elle s'arrête ; mais il faut atteindre le cimetière ou existe le salut. Tantôt rapide, tantôt calme, la course continue dans l'obscurité des sombres bosquets, parmi les roseaux aux brunes lances dressées contre les mares luisantes.

Un bois plus effrayant que les autres, ouvre sa noirceur, et sous les ténèbres des cyprès, les croix nombreuses esquissent le même geste d'imploration. De tous côtés des pierres tombales. sur lesquelles les lianes des pâles clématites exhalent leur senteur. La femme marche vite, elle arrive à une tombe inconnue, délaissée, où s'effrite une croix sous le lierre qui l'accable. La pauvre mère se baisse, ses doigts presque paralysés par l'énervement ramassent de la terre qu'ils enferment dans une grossière chaussette. Enfin la tâche est terminée ; serrant la chaussette sur sa poitrine, la voyageuse s'élance hors du cimetière. Le hululement d'une chouette paraît être la voix du mort dérangé dans sa sépulture. Les nuées couvrent par moment la lune, de leur folle chevauchée. De nouveau la femme erre dans l'espace, elle se sent perdue, infime, au milieu de ce monde empli de vibrations. Si c'était trop tard, si tant de peine restait inutile! Mais la jeune malade se cramponne à une existence dont elle veut connaître l'amertume. Le lendemain, à l'heure où vient le crépuscule, un cortège se met en route emportant la malade. Les parents, les

pobratimes l'entourent. Si le cimetière était moins éloigné on irait au cimetière, mais la distance est grande et la fatigue serait trop forte. On va silencieusement. Bientôt on arrive près d'un ruisseau. L'eau où tremblent les reflets des étoiles s'écoule avec des gazouillements, le bruissement des roseaux fait songer à des frémissements d'elfs rieurs. La lune émerge d'un banc de nuages et monte dans le ciel envahi par l'ombre. Des chauve-souris abaissent les sarabandes de leurs vols pelucheux. On pose la malade sur le sol, près d'un grand saule, ses pobratimes se placent à ses côtés. Le pobratime, debout à gauche, déroule une chaîne puis attache au saule la jambe gauche de la malade et la chaussette emplie de terre. Cette chaussette symbolise la jambe du mort couché dans la lointaine sépulture. Après avoir fait un nœud, le pobratime élève la voix et s'adressant à son compagnon prononce les paroles rituelles : « Je te supplie, mon pobratime, au nom de Dieu et de saint Jean, de sauver de la mort, cette esclave de la tombe. » Le pobratime de droite répond : « Mon pobratime, au nom de Dieu et de saint Jean, j'accepte de la sauver. » Puis, s'inclinant, il délie la malade. Les deux pobratimes penchés sur la moribonde qu'ils vienneut d'arracher au trépas l'embrassent et boivent dans un verre apporté exprès. Maintenant la malade et ses deux pobratimes sont frères et sœurs. Dans l'avenir tout mariage sera interdit entre eux. La maison de l'un deviendra la maison de l'autre.

Si la cérémonie a lieu dans un cimetière elle est encore plus impressionnante à cause du décor funèbre. La plainte du vent agitant les cyprès trouble davantage que le chant du ruisseau, les croix ressemblent aux petits corps blafards des désespérés tourmentés

en purgatoire et le malade, lié à la croix de la tombe choisie frémit plus fort.

Dans un autre cas on a recours à une cérémonie analogue. Lorsque quelqu'un meurt on cherche si un de ses proches parents est né le même mois que lui. On amène ce parent et les futurs pobratimes auprès du cadavre. La jambe gauche de celui que l'on veut sauver, (être né le même mois que le mort porte malheur), est attachée à la jambe droite du corps. Le rite observé est identique à celui ayant eu lieu dans le cimetière ou au bord du ruisseau. Le cadavre étendu sur une table, arrangée en catafalque, demeure la rigide et froide holocauste dont la Mort a emporté l'âme dans un pli de son manteau.

LITTÉRATURE

Les Grecs eurent les Homérides, nous avons nos chansons de geste ; aux Serbes appartiennent les pesmés. Poétiquement la tradition serbe est conservée par les poèmes que récitent les gouzlars durant les veillées.

La nuit va jeter son capuchon d'obscurité sur la campagne langoureuse. Les clochettes des moutons qui retournent à la bergerie tintent dans le crépuscule violet. L'automne transforme les chênaies en forêts magiques d'or pâle. A pas lents les bœufs rentrent, baissant leur tête sous le joug... Affaissés sur les frustes bancs, les paysans regardent les jeux des flammes dans la cheminée profonde. C'est l'heure des gouzlars.

De l'instrument au col de cygne, les artistes errants, tirent de longues vibrations et bientôt chantent les histoires de guerre et d'amour. Devant l'esprit des Serbes imaginatifs passe Marko Kralievitch, le héros aux mille prouesses qui sut si bien aimer le vin et l'amour mais qui préféra la bataille. Les Haïdouks terribles lui font cortège. Le petit Radoïtza se montre insensible à la crainte, à la douleur, mais vaincu par Haïkouna la danseuse merveilleuse. Les guerres de l'Indépendance où comme un géant Karageorges semble toucher le ciel,

agite les âmes. Le nom de Kossovo sonne ainsi qu'un glas.

Kossovo est l'astre flamboyant aux sanglants reflets autour duquel gravitent les cœurs serbes. La salle basse grandit, grandit, tandis que chante le gouzlar. Le plafond s'élève, s'élève, devient la voute sans bornes du ciel. Les murailles de la pièce ont disparu. Les auditeurs du musicien sont emportés dans l'immensité du rêve. Le plus humble devient très riche, devant lui s'ouvrent les étincelants trésors de la poésie. Troublées les jeunes filles songent aux Haidouks et pensent que le fiancé tant admiré descend de ces héros auxquels il ressemble. Les beaux gars, fiers et forts, espèrent une Patrie libre d'où sera chassé l'envahisseur et ce désir fait bouillir leur sang. Infatigable, le gouzlar chante ses mélodies. Tout d'abord c'est l'antique faste de la cour impériale. Les dames et les seigneurs se meuvent dans un lointain et féerique chatoiement :

« Le Knèze Lazare célèbre sa slava,
A Krujevatz, ville retirée
A sa table il a fait asseoir ses seigneurs,
Ses seigneurs avec leurs fils.
A sa droite est le vieux Youg-Bogdan
Et, à côté de lui sont les neuf Yougovitch
A gauche se trouve Vouk Brankovitch,
Et à la suite les autres seigneurs.
Au bout opposé est le Voïvode Miloch,
Et à ses côtés deux Voïvodes serbes,
Dont l'un est Yvan Koçantchich
Et l'autre Milan Toplitza... »

Amurat jette son défi à la vaillance du tzar et à celle des héros rangés à sa table :

« Le sultan Murad fond sur Kossovo.
En y arrivant il écrit une lettre menue

Et l'expédie vers la ville de Kroujevatz,
Entre les mains du Knèze Lazare.
« O Lazare qui tiens la tête de la Serbie,
Ce qui ne fut jamais, et qui ne peut être,
C'est qu'il y ait deux seigneurs pour une terre
Et que les mêmes rayas paient deux tributs,
Nous ne pouvons régner tous deux à la fois.
Envoie-moi donc les clefs et les tributs,
Les clefs d'or de toutes les villes
Et le tribut pour sept ans.
Si tu ne veux pas me les envoyer
Viens sur les champs de Kossovo
Afin que nous y partagions la terre avec nos sabres... »
« Enervée la gouzla traduit l'angoisse de la Tzarine :
Le Tzar Lazare est assis à sa table.
La Tzarine parle ainsi à Lazare :
« Tzar Lazare couronne d'or des Serbes,
Demain, tu pars pour Kossovo
Emmenant avec toi serviteurs et Voïvodes;
Et à la maison, ô Tzar Lazare
Tu ne laisses auprès de moi, aucun homme,
Qui puisse te porter un message
A Kossovo, ou m'en rapporter.
Tu m'emmènes mes neuf frères chéris,
Tous mes neuf frères, tous les Yougovitch
Laisse à la sœur au moins un de ses neuf frères
Un seul pour qu'elle puisse jurer. »
Lazare, tzar des Serbes lui répond :
« Ma dame, Tzarine Militza
De tes neuf frères, lequel préfères-tu
Garder avec toi dans le blanc palais ?
— Celui que je veux que tu me laisses
C'est Bochko Yougovitch. »
Lazare, tzar des Serbes reprend :

— « Ma dame, Tzarine Militza,
Lorsque demain l'aube blanchira
Qu'en le jour naissant se lèvera le soleil
Alors que s'ouvriront les portes de la ville.
Sois levée et va auprès de la porte
Par où sortira l'armée en ordre
Tous mes cavaliers avec leur lances de guerre,
Avec, en tête Bochko Yougovitch,
Portant l'étendard de la Croix.
En le saluant pour moi, tu lui diras
Qu'il remette l'étendard à qui il veut,
Et qu'il demeure au logis avec toi... »

La voix du chanteur enfle, la guzla alerte imite le pas des chevaux, l'armée serbe défile :

« Le lendemain, dès que parut le jour
Et que s'ouvrirent les portes de la cité,
La Tzarine Militza sortit du palais
Et se tint tout près de la porte.
Voici venir les troupes en bon ordre,
Tous les cavaliers avec leurs lances de guerre :
Et, en tête, Bochko Yougovitch
Sur son alezan tout chamarré d'or pur,
L'étendard de la Croix l'enveloppe,
Frères ! Et couvre jusqu'à l'alezan.
L'Etendard est surmonté d'une pomme d'or ;
De chaque croix pendent des glands d'or
Dont les franges flottent sur le dos de Bochko...
Mais voici venir le vieux Youg Bogdan.
Derrière lui marchent sept Yougovitch,
L'un après l'autre, elle les arrête,
Mais pas un des sept ne veut même la regarder
Quelques instants se sont à peine écoulés
Qu'apparaît le jeune Voïno Yougovitch
Conduisant les destriers du Tzar,

Tout caparaçonnés d'or pur... »

Voïno reste aussi insensible que ses frères et la tzarine est abandonnée à sa détresse de femme aimante. Alors c'est la mort, l'anéantissement d'une armée. Les beaux héros emplissent le grand Polié des Merles de leurs cadavres. Le rythme du chant se ralentit en un hymne funéraire ; la gouzla sanglote :

« ... Tous sont restés à Kossovo
Où a succombé le Tzar Lazare...
... Youg Bogdan a péri
Glorieux exemple au premier choc.
Et sont tombés huit des Yougovitch
Le frère voulant rester avec le frère.
Tant qu'il en survivait un seul.
Il restait encore Bochko Yougovitch,
Qui faisait flotter sa bannière sur Kossovo
Et dispersait les troupes des Turcs...
Là où le sang venait aux genoux des guerriers
C'est là qu'est tombé Strahinia Banovitch.
Quant à Miloch, maîtresse, il est tombé
Au bord de la Silnitza à l'eau glacée
Et là ont péri bien des Turcs ;
Miloch a immolé le Tzar turc Mourad
Et des Turcs douze mille soldats ;
Dieu l'ait en son sein qui l'a eugendré !
Il restera en souvenir au peuple serbe
Pour être raconté et chanté (1)
Tant qu'il y aura des hommes et un Kossovo !... »

Le silence alourdit l'atmosphère, épaissie par la fumée du tabac aux douces senteurs d'Orient. Le silence pèse sur les épaules courbées. Une religieuse émotion serre les cœurs. Les yeux recèlent des larmes.

1. Pesmé serbe traduit par Léo d'Orfer.

Les paysans serbes ne sont pas assez modernes pour être sceptiques, ils s'abandonnent a leurs sentiments naïfs et simples.

Kossovo ! Ce fut durant des siècles la flamme vitale empêchant la nation serbe de mourir.

Mais le gouzlar n'est pas toujours aussi triste. Voici Marko Kralievitch, l'extraordinaire Hercule serbe, rebelle à la mort, qui attend d'être réveillé par les fanfares célébrant l'union de la Grande Yougoslavie. Marko est l'être merveilleux par excellence, ses défauts égalent ses qualités, par cela même il pourrait représenter le type de l'Humanité. De l'Humanité vivant intensément. Nombreux sont les pesmés qui narrent les exploits du héros. Un des grands soucis de Marko était le souci de la vérité ! Au sujet du trône de Serbie une contestation s'éleva entre le fils du tzar Douchan, entre le kral Voukachine, père de Marko, les voïvodes Ouglicha et Goïko ses oncles. Marko avait servi de secrétaire à Douchan, en cette qualité il fut choisi pour arbitre. Chacun de ses parents essaya de le séduire, Marko intraitable lut le testament et décerna la couronne au fils du tzar. Voukachine furieux se précipita afin de tuer Marko, le jeune homme ne voulant pas se défendre contre son père chercha un refuge dans l'église de Samodreja. Voukachine, ivre de colère, voulut le suivre dans le temple. Miraculeusement le portail se ferma. Le kral frappa la porte de son poignard, alors le bois se mit à saigner et Voukachine se repentit.

Une autre fois Marko, qui n'était pas un modèle de patience, labourait la route au lieu de labourer son champ. (Dans cet âge béni les fils de roi labouraient comme Nausicaa lavait son linge). Trois janissaires en passant lui dirent de ne pas défoncer les chemins.

Marko, agacé, tua les janissaires et porta à sa mère les trois charges d'or qu'ils avaient avec eux.

A l'infini se multiplient les légendes sur ce sabreur terrible ; sa main était rapide, presque toutes les anecdotes sont terminées par une mort. La mentalité de l'époque aimait les histoires de ce genre et point n'est besoin de regarder le moyen-âge pour constater ce désir de querelle. Les seigneurs des XVIe et XVIIIe siècles s'appliquaient à faire naître les occasions de ferrailler. La guerre actuelle ne suffit-elle pas à prouver le peu de valeur attaché à la vie humaine. Nos théories vieilles d'à peine cinq ans paraissent maintenant bien surannées...

Marko avait l'esprit aussi délié que le bras. Emprisonné par le roi des Maures, il languissait depuis plus de sept ans dans un obscur cachot. La fille du roi le regardait souvent par un soupirail, éprise de lui elle résolut de le sauver. Avant d'exécuter ce projet elle exigea un serment d'amour. Marko éprouvait une inexprimable répugnance pour le noir visage de la princesse. Il posa son bonnet sur ses genoux, jurant à son bonnet de l'aimer et de ne jamais le quitter. La pauvre amante accepta ces paroles les croyant pour elles. Elle fit évader le captif et partit avec lui, mais quand, dans un élan trop subit, la Mauresque voulut enlacer Marko, le jeune prince charmant ne put refrèner son horreur et d'un mouvement trop rapide tua la malheureuse créature. La tête coupée de l'infortunée regardait toujours Marko tandis qu'il montait en selle, le suppliant de ne pas l'abandonner.

Marko était mortel ; une Vila lui prédit que sa fin approchait, elle lui dit de s'examiner dans le miroir d'une source qu'ombrageaient deux pins gigantesques. Sur son visage, reflété par les eaux sans rides, apparai-

trait la vérité, Marko interrogea la source et lut l'annonce de son heure dernière. Seule la main de Dieu pouvait abattre le héros. Marko tua son cheval Charatz afin que l'ennemi ne puisse s'en emparer ; il brisa son sabre et sa lance de guerre ; du haut de l'Ourvina il jeta sa massue dans la mer et plaça sur une branche la lettre contenant ses suprêmes instructions. Résigné, Kralievitch s'étendit sur son dolman pour mourir. Mais il dort seulement, transporté par les esprits dans une caverne où il attend la réssurrection de la Patrie tandis que Charatz le veille.

Dans les antiques légendes, comme dans la mythologie, on auréole certains personnages réels ou fictifs d'une multitude de faits symboliques. Les aventures du prince Kralievitch nous décrivent la constante lutte entre opprimés et oppresseurs ; elles sont le défi perpétuellement lancé par le fier raya au visage du maître, devenu le maître par la force de ses armées trop nombreuses.

Le troisième cycle des pesmés est consacré aux Haidouks. Le peuple aime ses Haidouks. Ils forment une glorieuse pléiade. Vivant généralement en plein air, ils étaient en communion étroite avec la nature. Les plantes leur offraient un lit parfumé, les arbres arrondissaient sur leurs têtes d'épaisses ogives. Radoitza est certainement un des Haidouks les plus sympathiques aux imaginations féminines. Radoïtza, valeureux guerrier avait été capturé par les janissaires Békir-Aga. Quand on l'enferma dans le cachot où déjà vingt personnes languissaient, les prisonniers se lamentèrent car ils espéraient que Radoïtza les délivrerait. Le nouveau venu les consola leur disant qu'il ferait semblant d'être mort, de la sorte il s'évaderait et reviendrait en conquérant. La femme de l'Aga était méfiante, elle refusa de croire à un pareil dénouement ; inspiré par elle, le Turc, son

mari, fit torturer Radoïtza. On alluma du feu sur la poitrine du jeune homme, mais le Haïdouk resta immobile. On plaça un serpent contre son sein, Radoïtza ne frémit pas. Sous chacun de ses ongles furent enfoncés des clous. Radoïtza supporta ce tourment sans soupirer. Alors les belles filles dansèrent ; la ronde était conduite par la jolie Haïkouna qui à chaque pas franchissait le corps du supplicié étendu sur le sol. La danse de Haïkouna mettait un frisson de volupté dans l'âme des spectateurs. Radoïtza ne put demeurer impassible, il entr'ouvrit les paupières :

« Sentant qu'elle est là, le petit Radoitza risque un regard de son œil droit pendant que, de l'œil gauche, il sourit dans sa moustache.

La jeune Haïkouna l'a vu. Elle prend son mouchoir de soie et le jette prestement sur le visage de Radé, afin que ses compagnes ne puissent rien voir.

Ensuite elle dit à son père :

— Mon pauvre père, ne souille point ton âme d'un crime ; fais emporter le captif et fais-le enterrer.

La femme de l'Aga intervint.

—N'allez pas l'enterrer, le brigand ! Qu'on le jette dans la mer profonde : sa belle chair de Haidouk servira de nourriture aux poissons.

L'Aga prit le corps du petit Radoitza et le jeta dans la mer.

Mais Radé savait nager à ravir. Il s'éloigna à grandes brassées et reprit terre sur un rivage éloigné en s'écriant :

Allons, mes dents blanches et fines, retirez-moi ces clous de dessous ces ongles !

Et s'étant assis, il mit ses pieds en croix, il en retira les clous qu'il plaça ensuite dans son sein. Cependant Radé ne voulait pas rester inactif. Dès que la nuit noire

fut venue, il prit le chemin de la maison de Békir-Aga et s'arrêta un instant devant la fenêtre.

En ce moment Békir était a table et disait à sa femme :

— Ma douce, ma fidèle épouse, voilà neuf ans que Radé s'est fait Haidouk et neuf ans que je ne pouvais souper tranquille, par crainte du petit Radoitza. Grâce à Dieu, j'ai pu m'en défaire ; il n'est plus. Demain, dès que le jour luira je ferai pendre ces vingt autres.

Or, Radé voyait et entendait tout.

Il se précipite dans la salle, saisit par le cou l'Aga encore attablé, fait voler sa tête par-dessus ses épaules, puis saisissant la femme de l'Aga, il tire de sa poitrine les clous et les enfonce sous les ongles de la Turque.

Mais il en avait à peine enfoncé la moitié que la chienne expirait,

— C'est pour que tu n'ignores pas, lui cria-t-il, les tourments causés par les clous.

Il prend ensuite la jeune Haïkouna :

— Haïkouna, cœur de mon cœur, trouve-moi les clefs du cachot afin que je délivre les vingt prisonniers.

Et Haïkouna ayant trouvé les clefs, les captifs furent mis en liberté.

Radé lui dit encore :

— Haïkouna, ma chère âme, trouve-moi les clefs de la dépense afin que je trouve de quoi faire ma route. Mon voyage sera long et il faut bien que je puisse me désaltérer en chemin.

Elle ouvrit le coffre aux talaris.

— Mon cher cœur, dit Radé, que ferai-je de ces fers à cheval, puisque je n'ai point de chevaux à qui les mettre?

Alors elle ouvrit le coffre aux ducats, et il partagea les richesses à la troupe.

Ensuite il prit la jeune Haïkouna, l'emmena dans le pays de Serbie et la conduisit dans une blanche maison,

Haïkouna devint Angelina et Radoitza la prit pour sa fidèle épouse » (1).

Le quatrième cycle des pesmés, plus moderne, célèbre Karageorges et Miloch Obrenovitch, il fait l'historique de la révolte qui aboutit à la renaissance de la Serbie. Les derniers pesmés n'ont peut-être pas un charme aussi pénétrant que ceux des cycles précédents, mais ils sont nés de la poétique race serbe et par cela même un grand attrait émane d'eux. La candeur de ce peuple, si jeune malgré son éclatant, passé, ressort de ses chants comme de ses fêtes. Citons le poème de la Vila Ravijojla ;

« Sur le rocher Sara, depuis cinq cents années
Drapée dans de longs voiles de deuil
La Vila Ravijojla pleurait
Depuis la mort de son cher pobratime,
Depuis la mort du héros Marko,
Elle ne cessait de verser des larmes,
Et un cercle d'angoisse ceignait sa poitrine,
Durant cinq cents années bien comptées
Elle est constamment restée ainsi,
La pensée repliée sur la pensée.

Mais voici que, pareil au bruit de la mer,
Un long murmure a couru dans les roches
Et une voix s'est élevée, clamant :

Regardez, regardez, ô Vilas mes sœurs !
Regardez les Serbes vaillants !
Quels admirables fusils, quels canons,
Quels chevaux de fer, quels guerriers !
Ils gagnent bataille après bataille,
Les cadavres turcs ont comblé les tranchées,

1. Pesmé Serbe : traduit par Léo d'Orfer.

Et les Turcs vivants ont fui sans tourner la tête,
Regardez ô Vilas, mes sœurs !
Contemplez les Serbes valeureux !
La Vila Ravijojla a levé la tête
Les vallons étaient pleins d'une grande foule armée.
Et cette foule en armes chantait.

Grâces soient rendues à Dieu, seul vrai Dieu !
Nous portons la paix et la liberté
Dans les plis de notre glorieux drapeau,
Aux exilés nous rendons une patrie
Et nous saurons réchauffer
Les cœurs refroidis des esclaves.
Nous reprendrons tous les monastères,
Les monastères de nos anciens patriarches,
Et les villes où nos frères furent heureux.
Nous boirons les eaux de la Bistritcha.
Un soir nous nous trouverons devant Prizrend.
Prizrend, où fut jadis le trône de nos rois
Et après avoir prié Dieu, au grand matin
Nous monterons sur les murs de Pizrend,
Que partout les canons tonnent !
Tout ce que le Serbe veut, il l'obtient,
Car le Serbe est un héros depuis des siècles.
Les poètes chanteront nos victoires,
Ils les chanteront le long des chemins.
Ils ont chanté nos héroïques défaites du passé :
Ils chanteront nos victoires héroïques prochaines.
Nos exploits seront contés, et contés encore,
Sous les tilleuls comme au coin du feu,
Tant et tant, que les chiens eux-mêmes
Les chiens les apprendront par cœur.
Aussi longtemps que vivra la Serbie
Notre gloire immortelle vivra,

Et aussi longtemps que le soleil et la lune!
En entendant ces choses
La Vila Ravijojla s'est dressée,
Elle a rejeté ses longs voiles de deuil,
Et sa bouche a ri d'un rire éclatant,
— La joie vient de réveiller mon cœur.
Il est brisé le cercle d'angoisse,
Le cercle triste qui ceignait ma poitrine (1).

Il faut chercher l'idée dans les passages des pesmés que nous reproduisons ; malgré l'habileté des traducteurs la forme ne peut malheureusement jamais être transmise qu'approximativement. Auprès des chants guerriers existent aussi les chants qui célèbrent l'amour. Amour violent, un peu farouche des peuples non encore blasés.

A un moment où l'on pensait peu à la Serbie, plusieurs écrivains de notre époque romantique songèrent à elle. Lamartine lui consacre de jolies pages dans son *Voyage en Orient*. Ces pages flatteuses expriment la sympathie de notre grand poète pour la fière nation serbe et nous trouvons chez lui la trace des revendications yougoslaves d'aujourd'hui. Mérimée produisit la *Gusla*, cette imitation est un peu terne ; si elle était réellement serbe comme on l'a longtemps cru, on pourrait la juger affaiblie par un traducteur privé de flamme. Combien plus prenants les véritables pesmés.

La Serbie possède à côté de sa littérature populaire une littérature plus classique, avant de dire quelques mots sur elle n'omettons pas les chansons qu'aiment les paysans et les artisans. Parmi elles la *Hasan-aginica* fut traduite par Gœthe et par Nodier.

1. Ainsi que les autres pesmés cités, ce passage nous est donné par M. Léo d'Orfer dans *la Serbie héroïque*.

Tandis que les gouzlars perpétuaient jusqu'à nos jours les trouvères du moyen âge, à ces époques lointaines où commençait à germer la littérature, des écrivains de métier firent d'importants travaux. Les premiers, saint Cyrille et saint Méthode paraissent pour traduire les Evangiles. Saint Cyrille fonda une académie à Bude et composa l'alphabet cyrillique qui sert aux Russes et aux Serbes. On pense que plusieurs apologues moraux naquirent sous sa plume. Il existe également une très ancienne inscription de 1114 gravée sur l'église du couvent de Banya. Les monuments littéraires de Friesing sont plus vieux encore et remontent au xe siècle. Citons aussi des morceaux de littérature ecclésiastique ainsi que l'Evangile de Miroslav. La part prise dans l'art du moyen âge par les moines des tranquilles abbayes fut immense. Retirés au fond des cellules solitaires, loin du fracas mondain, ils fixaient par la plume ou le pinceau le résultat de leurs longues méditations. On sait déjà que la Serbie, plus qu'aucun autre pays, possédait de nombreux monastères. Dans ces beaux couvents fut richement cultivée la langue serbo-croate. Les œuvres antiques et celles du moment méritant d'être transmises à la postérité furent traduites. D'autres ouvrages plus personnels les accompagnèrent : *Vie de Saints*, *Biographies*, *Oraisons funèbres*, *Annales historiques*. Saint Sava travailla considérablement et enrichit sa patrie. Le roi Stéphane et plusieurs autres écrivains l'imitèrent. Le kral Stéphane fit une *Vie de son père*.

N'oublions pas le célèbre Code Douchan « le Zakonik » proclamé à Skoplié par l'empereur Etienne Douchan. Il parut écrit par l'évêque Danul une *Histoire des Rois de Serbie de 1272 à 1338*. Les Croates et les Dalmates produisirent romans et contes. Les historiens

peuvent se vanter des chroniques de Dukljanin et le droit possède ses représentants.

La Renaissance s'épanouit dans l'Europe entière, la belle éclosion de ses luxuriants rinceaux étendit ses branchages fleuris sur l'Europe. Malheureusement les pays yougoslaves étaient foulés par les sabots des spahis ottomans. Raguse pourtant, ville libre, resplendissait au bord de l'Adriatique. L'influence artistique italienne s'insinua dans Raguse comme elle penétrait chez nous. Venise, Florence étaient des reines avidement courtisées, on suivait l'impulsion qu'elles donnaient. Quelques littérateurs choisirent l'école de Pétrarque, d'autres tombèrent dans l'afféterie fort goûtée à ce moment. Le marianisme répandu un peu partout fut un fâcheux accident arrivé aux lettres. Nous ne pouvons citer les noms de tous ceux qui brillèrent ainsi que de lumineux fleurons à la couronne de Raguse. Parmi eux de nombreux classiques resplendirent. La Divine Comédie avait ébloui les esprits et les imaginations, plusieurs poètes ragusiens s'inspirèrent du Dante. Chaque genre avait ses représentants; la satire et la poésie comique ne manquèrent pas à l'appel. L'*Osman* de Gundulitch paraît au XVIIe siècle sous forme d'épopée, l'auteur dont nous parlons fit pour le théâtre la *Dubravka*. La comédie, comme le drame et la tragédie, eut ses adeptes nationaux; plus tard Molière jouit d'un grand succès à Raguse. Les autres villes du littoral dalmate pouvaient aussi s'enorgueillir de leurs fils. Notre ignorance considère les pays slaves, surtout les pays yougoslaves ainsi que des nouveaux-nés. Le petit résumé exposé au début de cet ouvrage, quoique si peu complet, prouve combien est erronée pareille opinion. En Croatie, comme en Bosnie, les lettres étaient aussi bien cultivées que dans la Dalmatie, représentée par

Raguse. Morcelée et gravitant autour de chaque centre où elle prospérait, la littérature yougoslave se nationalisa au XIXe siècle et s'unifia.

A ce moment le patriotisme serbe s'exalta davantage; son essor grandissant devint plus intelligent, pourrait-on dire. Au lieu de chercher une lutte contre l'envahisseur, simplement pour rompre une chaîne, l'idée d'une vaste Patrie réunissant tous ses enfants sous une même loi prit corps. On songea à l'ancien Empire et on voulut le reconstituer. L'ardeur des nationalistes rattacha les unes aux autres les différentes productions du génie serbe. La véritable Yougoslavie se dégageait lentement de la prison enfermant sa chrysalide. Le XVIIIe siècle vit les débuts de cet effort conduisant aux aspirations maintenant écoutées par le monde entier.

Des liens multiples se créèrent entre les différentes écoles. Le poème du Dalmate Katchitch en racontant au peuple sa glorieuse histoire fit faire un grand vol aux espoirs de renouveau. La légion des littérateurs yougoslaves augmentait sans cesse. L'auteur serbe le mieux connu chez nous est Ljudewit Gaj, poète croate, né à Krapina.

Obradovitcht aussi s'appliqua à développer la mentalité de ses compatriotes, il leur apprenait à mieux connaître leur race. Tandis qu'Obradovitch policait les esprits, Karadjitch purifiait la langue serbe. Karadjitch accomplit un travail analogue à celui fait par Mistral pour le provençal, il extirpa ainsi que de mauvaises herbes les éléments étrangers. Sa grammaire et son dictionnaire sont les bases solides sur lesquelles se construisit l'édifice de la littérature moderne yougoslave. On lui doit une orthographe parfaitement rationnelle; en serbe les mots s'écrivent absolument tels qu'ils se prononcent. Nous avons déjà cité le nom de Gaj; écri-

vain de grand talent, il suivit la voie ouverte par Karajitch. Renonçant à l'idiome employé jusqu'alors par les auteurs croates, il l'échangea contre le serbe, si heureusement régénéré. Les jeunes littérateurs de son école l'imitèrent. Les Slovènes à leur tour tendirent à se rapprocher des Serbes. Vraz, un des leurs, adopta même complètement la réforme exécutée par ses confrères croates. Désormais les chaînes d'une étroite parenté uniront de plus en plus fortement les provinces yougoslaves.

Les personnes studieuses interrogeront des critiques documentés ; ici il n'est pas possible de faire une analyse serrée des œuvres serbes et les citer seulement produirait une sèche nomenclature Il serait préférable de puiser son butin personnel dans la littérature yougoslave telle qu'elle nous est donnée par ceux qui la créent. Cette étude procurera une joie véritable aux intelligences heureuses d'élargir le champ de leurs réflexions et de ne pas perpétuellement tourner dans un cercle étroit. Les lettres serbes n'ont rien à envier à celles des nations plus grandes par leur étendue. La poésie, le théâtre, le roman sont actuellement en pleine éclosion, et quand la paix, de nouveau, amènera une ère de prospérité sur le monde, les Serbes, dont le langage imagé se prête si bien aux chaudes descriptions, sauront les mieux de tous redire à l'Univers la gloire et les souffrances de leur nation martyrisée.

ART

Musique

Est-il possible d'invoquer un plus haut patronage que celui de Beethoven ? Ce splendide patronage peut être revendiqué par l'art musical yougoslave puisqu'il nous est appris que la Symphonie Pastorale fut inspirée par la Serbie Le génie du Maître n'aurait guère pu choisir de plus poétique modèle.

Dans la sérénité d'un paysage, puissant par sa simplicité, sourit un peuple agricole heureux de vivre la beauté d'une merveilleuse journée de fête. L'allegro du début nous révèle l'agreste nature caressée par l'aurore. Contre le fond des vaporeuses collines se détachent la profondeur des hêtres assemblés. Les ruisseaux bruissent. Noyé dans la buée, un monastère est posé sur la sombre colline Le Djourdjev-dan commence à peine. Jadis, dans la hêtraie touffue, les Haïdouks s'éparpillaient, aujourd'hui le bois s'emplit de gaies rumeurs. Le soleil verse ses faisceaux de rayons sur les lointaines montagnes et la brume se dore. La matinée tiédit et le trouble des jeunes sèves monte des plantes, des arbres, pour se répandre dans l'atmosphère alangule. Mais un sinistre roulement inquiète, assourdi d'abord, il arrive departout et de nulle part ; il s'étend, enfle dans la nue. Le ciel est épaissi par de lourdes ténèbres. Une invisible vague court sur les bois. Les feuilles tremblent. Les arbres se

tordent, gémissent. Les montagnes ont disparu. Un fracas secoue le monde. Dans le monastère les promeneurs se sont refugiés. Toute joie paraît évanouie de l'Univers obscur. Le tonnerre éclate sans interruption. On croirait que la fin des temps approche... Un javelot d'or perce les ténèbres, les raies de l'averse deviennent des lignes multicolores ; sous cette averse de gemmes les lilas courbent leurs grappes d'où pendent des pierreries. L'orage a passé, un dernier nuage s'enfuit dans l'azur lavé. Les forêts s'égouttent, les oiseaux chantent. Le grand monastère ouvre ses portes. Au rythme enlevé d'un kolo, joué par un orchestre régimentaire, la farandole dévale les pentes de la colline.

Beethoven n'a-t-il pas vu tout cela et sa symphonie ne nous traduit-elle pas ces scènes agrestes. Le Maître de Bonn et Liszt ont été émus par le charme de la fertile campagne presque vierge, par le charme de son peuple pastoral. Les deux grands compositeurs ont exprimé leur trouble en des pages admirables.

Autant que les pesmés la musique des kolos est l'expression directe de l'âme serbe. Ce ne sont pas les œuvres des artistes connus qui permettent le mieux de pénétrer l'intimité d'une nation ; la personnalité de la race est affaiblie chez elles par le labeur nécessaire et par une science puisée dans la grande patrie de l'art général. Un génie tel que Beethoven appartient à l'humanité entière et plane bien au-dessus des frontières. Admirateurs et élèves des classiques, les jeunes auteurs subissent leur influence et perdent un peu de l'originalité donnée par la naissance. Les vieilles mélodies populaires, venues de la foule anonyme, dans leur naïve simplicité, nous chantent un langage dont la couleur locale et terrienne nous transmet la sensibilité de la nation. Les kolos s'apparentent de très près, semble-t-il, aux danses

de la Petite-Russie ; ils fraternisent aussi avec nos farandoles. Nous pouvons une fois de plus constater des liens sympathiques unissant les Serbes aux Provençaux. Mais si kolos et farandoles se donnent la main, il est curieux de remarquer la facilité avec laquelle l'accent Serbe aime les intonations Provençales. Provençaux et Serbes ne sont-ils pas issus de la même souche indo-européenne, et une latitude identique, sous laquelle depuis tant de siècles vivent les deux races, les influence pareillement. La danse des kolos s'accompagne de la voix flûtée des « frolos », sortes de galoubets. Les Serbes s'éloignent pourtant un peu de nous en traçant leurs girandoles chorégraphiques car ils chantent des paroles adaptées à la musique. Ces paroles changent selon les circonstances et se modifient suivant la fête célébrée, quoique la mélodie reste pareille. A mesure que s'écoule le temps, les kolos deviennent plus typiques, ils se détachent lentement de la Petite-Russie et prennent un caractère plus personnel, surtout depuis qu'ont été rompues les chaînes de l'Islam. Malgré la disparition de la puissance Ottomane, de dernière influences turques traînent encore dans l'atmosphère serbe. Après les longues dominations il n'en peut être autrement, nous voyons de façon indiscutable le cachet maure imprimé sur l'effigie de l'Espagne. En Provence, le type sarrazin est quelquefois légué d'une génération à une autre génération, dans son entière pureté. L'amalgame de ces différents mélanges, l'influence climatérique, la lutte pour l'existence, la nature du pays, développent certaines aptitudes, en atrophient d'autres. Ainsi se créent journellement les races dont le travail de formation, comme celui de toute chose vivante, s'accomplit patiemment et de façon ininterrompue.

L'esprit religieux a toujours dominé parmi les Yougo-

slaves, de cette disposition naquit la musique d'église nécessaire aux cérémonies cultuelles. Au moment où commençait à naître la Nation Serbe le peuple yougoslave, encore dans les langes, était vassal de Byzance Les premiers essais musicaux ne purent être que des tâtonnements guidés par les chants liturgiques de l'Eglise d'Orient. Aux premiers instants on s'arrangea avec l'harmonie grecque. Les xe, xie, xiie siècles virent se fortifier des essais tendant à une nationalisation de l'art sacré. Enfin Stankovitch donna un essor à la musique ecclésiastique, qui prit son envolée, et Mokragnatz élargit encore davantage ce vol. L'harmonie orchestrale profane a de nombreux disciples parmi les Yougoslaves modernes. Josif Marinkovitch, dont le talent s'élève au premier rang, s'est beaucoup occupé de chœurs, auprès de lui brille Jenko qui composa principalement pour le théâtre. La partie chorale de l'art musical tenta nombre de jeunes compositeurs serbes qui entouraient Marinkovitch d'une brillante phalange. *A l'Aurore*, de Binitchki, fut le premier opéra serbe. Bientôt Lisinski donna à la scène *Porin* ainsi que *l'Amour et la Haine*. Les nouveaux auteurs se multiplièrent sur les voies diverses qu'offre la composition : Opéra, opérette, vaudeville, ballade, romance, poème symphonique, etc.

Le peuple yougoslave aime passionnément la musique. Avant la guerre la Serbie était le paradis des instrumentistes tziganes. Si nous quittons la sphère lumineuse des brillants orchestres nous redescendons vers la chaumière du paysan et nous y verrons le gouzlar, humble grillon, qui chante dans la chaleur de l'âtre tiède et fait passer devant les imaginations attentives les tableaux colorés, si richement peints par les cerveaux slaves.

Architecture

L'architecture, quoiqu'elle paraisse être au premier abord l'art le plus matériel, est en réalité d'un excessif idéalisme et d'une grande subtilité. Grâce à leur science de la ligne et de l'ornementation, les architectes sont parvenus à exprimer la mentalité de leurs contemporains. Nos cathédrales gothiques aux flèches hardiment élancées symbolisent le désir d'élévation vers Dieu ; signifiant l'ardente prière elles sont un hymne de confiance et d'amour. La création des tours légères, aériennes dentelles de pierre, marque une confiance enfin dégagée des craintes qui au début du moyen-âge écrasaient les consciences. Le roman, issu des premiers siècles du christianisme, s'agenouille dans son humilité ; il exprime une immense terreur envers un Dieu armé pour pulvériser l'humanité coupable. L'effroi religieux angoissant les âmes fut encore accru par l'arrivée des hordes terribles : Huns, Goths, Vandales. La civilisation s'écroulait au milieu des villes éboulées, des hommes et des femmes calcinés dans les brasiers ou noyés dans le sang. A l'ancienne crainte de l'esclave pour le maître s'ajoutait la frayeur causée par la dévastation.

Durant de longs siècles les générations furent fascinées par l'image d'un titanesque Attila auréolé de flammes qui levait sur le monde son glaive rutilant. Le troupeau des peuples tremblants considérait ce géant comme l'incarnation d'une furieuse divinité. Il ne faudrait pourtant pas voir exclusivement dans le roman une expression d'effroi. On doit joindre la théorie pratique à la théorie imaginative. Le roman naquit du vieux style venu de Rome. Peu à peu les architectes superposaient leurs

efforts pour améliorer le résultat de leurs connaissances. Agrandissant son cercle, le roman emprunte à Byzance et cet emprunt lui permet de remplacer par des coupoles de pierre les antiques toitures aux charpentes boisées.

L'art gothique, conçu par le calcul des architectes obligés de rendre les églises plus vastes, sortit de leur intelligence aussi bien que du spiritualisme de l'époque.

Nous venons de citer l'architecture byzantine dont les domes arrondis imitaient la courbe céleste. Ce style a une noblesse aussi grande que le gothique. Massif de la base, il s'amincit, s'allège à mesure qu'il s'élève ; de leurs piédestaux jaillissent les tiges de ses minarets, souvent terminés par une fleur d'or. Quoique paraissant plus trapu au premier coup d'œil que le gothique, il est presque davantage spirituel par l'élan des minarets et par l'arrondissement des coupoles. Les voûtes ogivales semblent être les branchages enlacés d'une haute futaie; les coupoles sont nées du ciel.

En Serbie, pays un peu oriental, l'art byzantin demeure le modèle de prédilection. Nous ne trouvons pas, ou à peine, de gothique dans la péninsule balkanique. L'architecture serbe s'occupa principalement de ses monastères. Les couvents tiennent le premier rang parmi les monuments de l'ancien empire des Némania. Appuyés aux collines leur servant de base, ils mettent sur ces collines un diadème lumineux. Le marbre, les dorures, les vitraux retiennent de derniers rayons quand, depuis longtemps déjà, les bois, les ravins, les pentes gazonnées, sont plongés dans la pénombre du soir. Ces monastères servirent souvent de refuges, ils cachèrent les patriotes rebelles à la domination turque. Pour cette raison, maintes fois on les dissimula au sein des bois ou on les posa sur des pitons rocheux enfermés dans les creux des gorges. Au moment de

la gloire impériale, nombreux étaient les fils des riches familles qui, désabusés par l'existence mondaine, allèrent reprendre dans le silence monacal la suite de leurs rêveries interrompues. Ils méditaient en passant lentement le long des cloîtres ; leur esprit courait dans l'interminable perspective offerte par les allées de marbre ou encore traversait les larges baies soutenues par des colonnes aux doubles chapiteaux. Leurs songes erraient avec leurs regards parmi les gerbes de lis, les bouquets de roses blanches, fleurissant de neige les cours où chantaient les jets d'eau. Aucun décor ne convenait mieux à leurs âmes de poètes et d'Orientaux épris de douce tranquillité.

Leur mysticisme s'exaltait dans les églises chatoyantes de vives colorations murales ; leur matérialité s'évaporait autant que la fumée légère de l'encens dissoute sous les coupoles éclairées par une lumière aux reflets d'arc-en-ciel. A la fin des calmes journées, quand le soir ombré de bleu saisissait la terre, les moines allaient parmi les tombes, leurs pensées montaient des modestes croix vers le ciel rosissant qui semblait effleuré par les flèches des cyprès. C'est, ainsi que nous l'avons déjà dit, de ces pieux asiles qu'émana une grande partie de la civilisation serbe. Centres d'art et d'intellectualisme, buts de pèlerinages, les monastères étaient les foyers où s'alimentait la flamme du patriotisme, ils étaient les piliers vénérés de la nation. Autour d'eux rit encore la joie des Sabora Slava.

L'architecture serbe s'enorgueillit de la blanche église de la Studenica, le XIIe siècle modela ses marbres. Le XIVe siècle vit édifier la Gratchnica et les Detchani, considérés par les Yougoslaves comme les plus beaux spécimens de leur art.

Etienne Douchan s'intéressa beaucoup à la construc-

tion des monastères, l'empereur avait une intelligence de si vaste envergure que toutes les questions appelaient son attention. Le XVe siècle enrichit la Serbie des trésors contenus dans les églises de la Ravanica, du Kalenitch, de la Manasija. Au moment de la Renaissance, le pays opprimé ne pouvait donner aucun essor à son génie artistique. Tyrannisée, la malheureuse nation serbe ne vivait que pour sentir sa douleur et tendre son énergie contre un envahisseur toujours plus préoccupé de l'asservir. Plus libres pourtant devant la mer indépendante, les villes du littoral se jugeaient moins captives. Il faut ajouter que la souveraineté de Venise n'était pas aussi lourde à supporter que la masse écrasante des janissaires. Ces cités maritimes brillèrent d'une vive culture artistique et les reliques du vieil art architectural ne leur manquaient pas. Le moyen-âge leur avait laissé de beaux monuments, la Renaissance fit éclore chez elles des talents capables de rivaliser avec ceux qui grandissaient à Florence et à Naples.

Sous la direction de Matejevitch on avait élevé la cathédrale de Sebenico datant du XVe siècle. A la même époque vécurent les architectes dalmates Mihaljitch et Benac. Plus tard Spalato glorifia Maikochevitch. Mais en Dalmatie l'influence latine contrebalançait l'impulsion issue de la Grèce et le génie slave. Le voisinage de l'Italie, la domination vénitienne, les rapports constants entretenus par la marine commerciale ne permettaient pas qu'il en fût autrement.

Peinture. Sculpture

L'ornementation des édifices, religieux ou laïques, entraîne l'étude de la sculpture et de la peinture.

Durant le moyen age on s'occupait peu de produire des pièces indépendantes comme le faisaient les Grecs. L'imagination créatrice des époques romanes et gothiques se concentrait principalement sur la décoration des cathédrales. Les artistes gardaient l'anonymat et ne songeaient pas à demander aux siècles futurs de perpétuer leur gloire. Nous ne pouvons donc malheureusement pas citer de noms lorsque nous pensons aux fresques des vieilles églises serbes et les belles sculptures sur bois du portail de la cathédrale de Spalato n'éveillent devant l'esprit aucun souvenir de personnes.

Si dans la Serbie proprement dite l'expression artistique fut étouffée par la pression musulmane, ainsi que les architectes, les peintres et les sculpteurs abondèrent en Dalmatie. La France connaît mieux les artistes italiens, ses voisins, que les artistes plus éloignés des côtes yougoslaves. L'art italien lui-même présente au monde plusieurs talents illustres venus du pays serbe. André Medula surnommé Schiavone (le Slavon) avait pour la première fois vu le jour à Sebenico. Il fut l'ami du Titien et du Tintoret. Son coloris éclaire d'une intense lumière ses compositions admirées pour la façon hardie dont elles furent conçues. Notre Musée du Louvre crut longtemps qu'un merveilleux *Saint-Jean Baptiste*, né sous son pinceau, était dû à Raphaël. Parmi les peintres vénitiens on citera Vittore Carpaccio né en Istrie, ainsi que le Croate Julio Clovio dont les miniatures sont des merveilles de grâce.

La foule des artistes aux XV,e XVIe, XVIIe siècles était grande, pourtant, malgré leur nombre, sont remarqués plusieurs Yougoslaves. La main habile et le cerveau aux riches conceptions de Giovanni le Dalmate appelèrent du néant, pour les fixer, les chefs-d'œuvre entrevus et exécutés par son talent. L'église du Trau offre aux amateurs

la joie de contempler les boiseries ciselées par le ciseau de Budislavitch.

Il y aurait des pages nombreuses à écrire pour faire une analyse complète des productions serbes. Si les XVIIe et XVIIIe siècles nous donnent peu de peintres et de sculpteurs, nous n'avons qu'à consulter les catalogues de nos expositions modernes pour trouver dans les grandes capitales européennes un nombre considérable d'œuvres yougoslaves.

Combien on peut regretter de ne pas connaître les artistes anonymes qui peignirent les saints des icones, aux mystérieux sourires, et sculptèrent leurs cadres byzantins.

Dans un domaine moins élevé nous voyons les somptueuses broderies, exécutées par les femmes pour égayer leurs demeures. Cette dernière branche de l'art est humble, elle se tient, distante et frêle, loin des ramures élevées du grand art, mais elle est l'expression du goût populaire chez les plus modestes

Des esprits prêts à considérer superficiellement la vie, jugeront peut-être le bagage artistique de la Serbie moins volumineux que celui de l'Espagne, de l'Italie, de la France. Ils en induiront de fausses conclusions au sujet de la culture serbe. Dans ce cas ils devront réfléchir à l'effort terrible que la nation serbe dut constamment accomplir dans une lutte imposée pour son existence. Très injustement, après avoir abattu au XIVe siècle l'arbre vigoureux, le destin s'appliqua sans regret à briser les rejetons. C'est une des principales raisons pour lesquelles l'histoire de l'art enregistre moins de noms yougoslaves que de noms latins ou germaniques. Le peuple yougoslave n'oppose aussi que 12 millions d'âmes aux 19 millions d'Espagnols, aux 32 millions d'Italiens, aux 39 millions de Français.

Le court résumé exposé ici montrera que la littérature tient la première place chez les intellectuels serbes ; c'est absolument compréhensible. Durant les heures troubles, il est plus facile d'écrire que de peindre ou de modeler. Le malheureux proscrit chante en se cachant au milieu des arbres de la forêt ; ses compagnons d'infortune l'écoutent et apprennent ses poèmes qu'ils récitent à leur tour. Nous ne nous imaginons pas un peintre ou un sculpteur donnant, au sein de la verte Choumadia, une forme aux misères des Haïdouks. Souvent aussi, dans les demeures ruinées par les Turcs, les moyens manquaient aux parents pour développer la vocation de l'enfant génial et l'envoyer à l'étranger, loin des atteintes de la guerre.

La nation yougoslave possède le génie artistique au plus haut degré. Les jeunes peintres, sculpteurs, littérateurs serbes nous présentent des œuvres dans lesquelles on peut admirer, poussé très loin, le sentiment de la vie, de la couleur, du mouvement. L'idée artistique est très forte chez eux. Leurs productions sont beaucoup plus violentes que celles de nos artistes latins. Un rappel au byzantin se retrouve quelquefois dans leurs personnages. Un peu de dureté pourrait parfois leur être reproché. Est-ce un défaut ? Cette recherche de l'énergie est l'expression d'un peuple jeune, apte à la lutte ; elle nous étonne un peu et tranche vivement avec la délicatesse, un peu mièvre, de nos conceptions latines.

1912

Nous sommes en l'an 1912. Avant d'entamer le chapitre des guerres balkaniques disons quelques mots du soldat serbe, qu'un commandant de l'armée française, en Orient depuis deux ans, considère comme un merveilleux outil de combat. « Davantage on connaît ce soldat, davantage on l'apprécie », continue l'officier dont nous invoquons le jugement : « Solide, vigoureux, énergique, il est doux, sobre, résistant, discipliné, jamais il ne s'enivre. Ses relations sont très cordiales, sans qu'il oublie jamais le respect et la déférence dus à ses supérieurs. Quant aux officiers, ils sont dignes de leurs hommes, ils ne se ménagent pas dans le danger et par leur sérieuse instruction aussi bien que par leur courage méritent de commander. »

Ayant reproduit ces lignes qui nous furent très aimablement écrites, entamons la première guerre, prologue peut-être de la catastrophe de 1914.

Les Turcs n'avaient jamais tenu compte des promesses faites par eux au moment du Congrès de Berlin. Les chrétiens de Macédoine, exaspérés s'étaient unis, prêts à une suprême révolte. De leur côté, pour les assister, les royaumes balkaniques s'étaient alliés, espérant chasser les Turcs déjà affaiblis par leur lutte contre les Italiens, en Tripolitaine.

Luka Celović BEOGRAD

Depuis tant de siècles on attendait l'heure de la délivrance, l'heure appelée par les rêvateurs des pesmés passionnés, l'heure de la croisade sainte qui affranchirait définitivement les provinces macédoniennes du joug détesté et les unirait à la Grande Patrie Cette Serbie si merveilleusement tenace et énergique accomplissait lentement son œuvre de résurrection avec une irrésistibilité comparable à celle des rivières souterraines opérant leur travail d'érosion. Combien lointaines les premières insurrections de jadis, les guérillas des bandes de Haidouks qui avaient présidé à la naissance de la jeune Serbie. Maintenant les pionniers de l'idée yougoslave étaient réunis en une armée puissante par son énergie, admirablement organisée, conduite par des chefs instruits et valeureux. Sentant leur force, les Serbes devaient éprouver quelque mépris pour les pronostics des grandes nations ignorantes, persuadées des succès turcs. Dans leur égoïsme, les grandes nations espéraient le résultat escompté. La victoire ottomane était un *statu quo* ne troublant pas l'équilibre établi. Les jeunes peuples balkaniques désireux de vivre seraient écrasés rapidement découragés pour quelques années au moins ils se laisseraient égorger sous l'œil indifférent de la civilisation prête à se partager plus tard les dépouilles d'une Turquie trop vieille.

L'Autriche, par Salonique, saisirait l'Egée. La Russie, en prenant Constantinople, obtiendrait l'absolue prépondérance sur la Mer Noire.

Nombreux furent ceux qui raisonnèrent ainsi.

Pour les excuser, on peut montrer le spectre apocalyptique d'une guerre mondiale. Ce cataclysme prêt à s'écrouler sur le globe entier était une catastrophe tellement effroyable que rien ne pouvait donner l'idée de son horreur.

A la face des Grandes Puissances, le petit Monténégro enflamma l'allumette destinée à faire exploser les poudres. Le Roi Nicolas d'un mouvement délicieusement ironique à l'adresse de la majestueuse suffisance des principaux Etats qui refusaient d'écouter ses doléances, jeta la bombe incendiaire. De la colline dominant Podgoritza, le Prince Pierre tira, le 9 octobre, sur Planinitza, le premier coup de canon destiné à réveiller les plus formidables échos de l'histoire.

La petite armée monténégrine, forte d'environ quarante mille hommes, entra seule, indépendante et hardie, dans la lice des combats tandis que sa grande sœur de Serbie, que ses alliées grecques et bulgares attendaient poliment l'inévitable résultat d'inutiles pourparlers. Pourparlers déjà accompagnés par les crépitements des fusils arnoutes qui illuminaient d'éclairs la frontière serbe du côté de Ristovatz.

L'état-major monténégrin était parfaitement documenté sur l'ennemi, et son plan se trouvait très bien conçu. Impertinents pour l'opinion de l'Europe hésitante selon sa coutume, les soldats du Roi Nicolas coururent à l'attaque. L'élan de ces troupes leur coûta cher, mais aucune résistance ne fut capable de dompter leur impétuosité. Ils étaient si fougueux, ces montagnards, qu'ils s'attirèrent les sages remontrances du Prince Danilo leur commandant en chef.

Six jours suffirent pour ouvrir au général Voukovitch le Sandjak de Novi-Bazar et lui donner les trois importantes forteresses de Biélopolie, Bérana, Vissilar, contenant sept à huit cents soldats. Les rives du lac de Scutari furent ensanglantées; en trois ou quatre jours, Planinitza, Rogai, Detchitch se livrèrent au général Lazarovitch. Le dimanche 13 octobre Vrania et Schiptanik appartenaient aux Monténégrins qui furent alors

riches de six mille prisonniers et de quatorze canons.

Lorsque l'officier supérieur commandant à Schiptanik offrit son épée au Prince Danilo, l'Altesse, d'un geste royal, refusa de la prendre et laissa aux autres officiers turcs leurs armes et leurs chevaux. Dans la nuit du 10 au 11 octobre, il y eut un féroce assaut lancé contre le mont Tarabosch, principal défenseur de Scutari. Sur cette montagne pierreuse où pointaient les cônes pâles des tentes turques, veillaient les ennemis. Les Monténégrins exaltés, insoucieux de la mort, se jetèrent contre les pentes rocailleuses. Les projecteurs ennemis, qui, de la crête sillonnaient les ténèbres de leurs rayons inquisiteurs, dépouillèrent les assaillants de l'ombre protectrice. Ils furent alors saisis par la lumière ; les balles tombèrent de la cime du Tarabosch et montèrent des canonnières qui rampaient sur les eaux noires. Reconnaissant l'impossibilité de s'emparer par leur seule bravoure de la citadelle aux puissantes fortifications, les soldats du général Martinovitch se résignèrent à la monotonie des sièges obstinés.

La Serbie, la Grèce, la Bulgarie, n'étaient donc pas encore entrées en campagne que déjà la guerre retentissait au bord du Monténégro. Le 15 octobre la Turquie répondit aux notes des alliés balkaniques par la rupture des relations diplomatiques. Comme il est dit plus haut, les Arnoutes s'étaient attirés un échec le 14 vers Ristovatz.

Le 20 octobre, la IIIe armée serbe franchit la frontière ; après avoir battu les Turcs, elle devait glisser le long de l'étroit défilé de Katchanik. L'armée de l'Ibar allait au nord du Sandjak chercher sa liaison avec les troupes du général Voukovctch.

Le 21, la Ire et la IIe armée s'élancèrent dans la direction d'Uskub. L'actif état-major serbe qui se trouvait à

Nich s'avança, le 21, jusqu'à Vrania. D'une course magnifique, les régiments du général Stépanovitch s'approchèrent d'Egri Palanka où les Turcs les attendaient, tandis que la Ire Armée s'emparait des bastions dressés devant Koumanovo. Soutenus par la cavalerie, le 18e et le 9e régiment d'infanterie prenaient position sur les hauteurs les plus importantes.

Koumanovo

La bataille de Koumanovo qui commençait, devait révéler au monde abasourdi la valeur de l'armée serbe.

La nuit ne fut pas troublée ; sous l'opacité des lourds nuages un calme religieux planait sur les soldats prêts à mourir. Le 23 octobre on pensait que l'armée du Prince Alexandre attaquerait les Turcs, mais au début de la matinée ce furent les Turcs qui prirent l'offensive.

Au milieu de la tristesse d'une interminable pluie, zébrant le paysage de fines hachures, les jeunes soldats nés sur les rives du Danube et et de la Morav soutinrent solidement le choc. Ces divisions protégeaient le centre un peu en retrait. Les vagues turques déferlèrent principalement contre les regiments danubiens, mis dans une situation difficile par la mollesse du terrain saturé d'eau. L'instabilité du sol entravait les mouvements de l'artillerie. Il y eut une boucherie, les Turcs avaient un terrible mordant ; pour mieux vaincre leurs adversaires ils déployèrent le drapeau blanc et fusillèrent les Serbes. Les collines couronnées de canons semblèrent éclater sous la poussée d'une fusion intérieure. Les malheureux Serbes sous un déluge de feu, leurs compagnies émiettées, parurent faiblir. Au milieu de la trombe déchaînée, de la grêle de balles, de l'éclatement des obus,

ils étaient anéantis. Ceux qui vivaient encore, assourdis, aveuglés, l'intelligence vacillante, combattaient machinalement, leurs corps continuant à obéir à une idée disparue. Les Turcs surgissaient de partout, on se fusillait en plein visage; il semblait que, du sol fécond, sans cesse sortaient des bataillons ottomans. Les Turcs avançaient au pas de charge, une rangée succédait à une autre rangée.

Le 18e régiment, presque détruit, gardait ses débris accrochés à la terre qu'il ne voulait pas livrer, mais malgré le stoïcisme des soldats, la première ligne serbe était prise d'une grande faiblesse.

D'une vigoureuse poussée, le 7e régiment appelé par la clameur des clairons, vola à la rescousse. Vivifiés par ce renfort, les Danubiens se jetèrent en avant d'un bond; leurs canons étant parvenus à se placer, visaient l'ennemi avec une merveilleuse précision et les légions turques se dissolvaient. Plus de la moitié du 7e régiment fut bientôt allongé dans la boue, mais le crépuscule, en prenant les combattants dans son ombre, ne donnait pas la victoire aux Turcs; dans la mélancolie de cette fin de jour automnale, ils pressaient leurs flots, sans cesse accrus, contre les lignes adverses. Par centaines ils s'écroulaient les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Les rouges avenues, coupées dans leurs masses par les traînées flamboyantes des obus, étaient inlassablement fermées par de nouveaux combattants; une vague bondissait sur la vague précédente, abattue par les artilleurs serbes.

Toujours, toujours le flot montait, les ennemis se touchaient, la mêlée était confuse. Il y eut une bourrasque de flammes, de fer chauffé à blanc, le sol crevé jaillissait en fusées de boue et de pierres; les hommes projetés dans l'espace offraient l'illusion de petites croix lancées

dans le ciel, sur le sol, c'était une bouillie faite de fange, de chair, de sang pétris ensemble, sous les pas des soldats.

Le colonel commandant le 7e régiment tomba dans ce sanglant enlisement. Le commandant Nicolaïevitch et les derniers officiers ralliant leurs hommes coururent désespérément se battre à l'arme blanche. Magnétisés, les survivants du 7e régiment luttaient comme des fous. Sous la voûte embrasée, formée par le passage des obus et la réflection des nuées rougies par le feu, les diables serbes bousculèrent les Turcs. A leur tête marchait au pas de course le commandant Nicolaïevitch, comprimant une douleur qu'il ne sentait pas dans son exaltation. Il entraînait ses hommes, le dos troué par une large blessure, le haut du corps déchiré par les balles et par un éclat d'obus qui lui avaient labouré les épaules. L'orage redoublait d'intensité. Les notes aiguës des trompettes égratignaient l'air et planaient au-dessus des vociférations. Les explosions déchirant la terre, les chutes de pierres retombantes, les bris des arbres rompus, les gémissements des balles faisaient un tapage dans lequel sombrait toute pensée. L'obscurité ajoutait à ces horreurs. La nuit s'appesantissait, seules les flammes incessantes jaillies de partout mettaient en valeur les faces noircies par la poudre, les faces démoniaques où brillaient des yeux d'hallucinés, où grimaçaient des rictus sur des dents grinçantes.

Encore blessé deux fois, blessé aux jambes, sans cela il ne serait jamais tombé, le commandant Nicolaïevitch s'affaissa. Les Turcs restaient en échec, la victoire n'était pas pour eux.

Deux régiments avaient, sur ce point, maîtrisé un corps d'armée turc. On doit pourtant ajouter que la cavalerie avait pris, plus loin, une part active à cette

bataille, sauvant l'infanterie de l'enveloppement. Les troupes ottomanes s'étaient bien conduites ; il ne faudrait pas croire le contraire, cette erreur rabaisserait le courage des Serbes.

La nuit amena l'apaisement sur le champ de bataille. Du sein de l'obscurité ne montèrent plus vers le ciel, que les plaintes des mourants et des blessés criant leur douleur à Dieu. La division du Danube meurtrie, décimée, demeurait enracinée.

A l'aile droite le combat se poursuivait entre les Turcs et la division de la Morava (I ban). M. Henry Barby nous raconte un épisode dépeignant la fraîcheur de race des soldats serbes (1). Enthousiasmés par l'aide donnée par l'artillerie, quand l'aube répandit sur le champ de carnage sa pâle clarté diffuse, les fantassins étreignirent et caressèrent les canons.

Le choc le plus rude eut lieu le 24. Ce jour-là, cent trois mille Serbes se heurtèrent contre cent dix mille Turcs. Selon l'habitude, les Serbes étaient en infériorité de nombre ; comme toujours ils furent victorieux. La première aurore vit l'élégante silhouette du Prince Alexandre montant en auto pour être le plus rapidement possible, transporté sur les divers théâtres des opérations. Les grondements vers lesquels se dirigeaient le Prince agitaient l'air de leur menace. Dans la pâleur de cette matinée naissante, l'âme du jeune Général était étreinte par une cruelle expectative ; les lointains mugissements prenaient une émotionnante signification et faisaient battre son cœur. Le sphinx de l'avenir se dressait devant le Prince qui cherchait à déchiffrer la terrible énigme. Les soldats massés sur la route acclamaient leur chef dont la jeunesse éclatante symbolisait

1. Barby, *Victoires serbes*.

pour eux la Victoire, la Revanche, gagnées sur les siècles tyranniques. Ces milliers de combattants s'apprêtaient à jeter leur courage dans la lutte qui faisait entendre ses roulements mystérieux. L'image de la sainte Serbie brillait devant les ardentes imaginations des soldats. Une rumeur s'élevait graduellement, elle était composée d'appels brefs, de piétinements, de cris. Quelquefois l'hymne d'un régiment sur le point de mourir s'élevait au-dessus de cette basse profonde. Le tapage de l'artillerie confondait tout. Les grondements, à chaque instant plus puissants, montaient en un lent crescendo qui enflait dans l'atmosphère bourdonnante. Cela fut bientôt un brouhaha comparable seulement à celui de la tempête lorsque la mer furieuse frappe une falaise creusée de grottes.

Le principal effort fut porté vers le centre. Les soldats de la Drina bondirent par échelons à l'assaut ; leur héroïsme fit naître des actes de sublime abnégation.

Privé de munitions, à peine à six cents mètres des Turcs, le 13e d'infanterie se rua à la baïonnette (1). Sur les soldats les balles tombaient drues. La mort fauchait de larges andains dans les rangs des assaillants que la pluie de feu n'arrêtait pas.

Lorsque la victoire fut certaine, une moisson de grands Slaves blonds, aux sveltesses de roseaux, jonchaient le sol revêtu d'une boue teintée d'incarnat. La cavalerie termina l'œuvre commencée par l'infanterie.

Au milieu du jour le sphinx parla au Prince Alexandre resté sans repos sous le feu. Le sphinx répondit au Général de vingt-quatre ans et lui apprit que la plus

1. Barby, *Victoires serbes*.

grande bataille de la guerre, la bataille de Koumanovo lui appartenait.

La fuite rapide des Turcs laissa aux Serbes un important matériel, elle leur donna Uskub.

La ville suivait mollement les courbes d'un terrain accidenté; vers sa joliesse aérienne avançait l'armée heureuse, inquiétée quand même un peu par une marche si rapide. La cité se précisait, on avait d'abord deviné les hautes aiguilles de ses minarets, les larges toitures basses se distinguèrent ensuite. A chaque instant la vision devenait plus nette. Baignée d'air léger, la captive délivrée se parait de toutes ses grâces pour recevoir ses vainqueurs. Les acclamations s'écroulèrent sur les cavaliers, quand les sabots de leurs chevaux retentirent dans les rues égayées par les couleurs serbes pavoisant les fenêtres, les balcons surplombants.

Une indicible émotion fit frémir la Serbie entière lorsque le télégraphe répandit dans le pays la nouvelle de cette joie. Les Serbes ne dormirent point sur leurs succès, ils se hâtèrent vers le sud.

Deux jours plus tard Vélès s'abandonnait. Chtip parut aux cavaliers serbes débarassée du joug ottoman par ses habitants, qui, ayant pris les armes de l'arsenal, avaient mis en fuite les soldats Turcs.

La Ire et la IIe armée s'unirent sans tarder pour aller vers Monastir. Avec une étonnante vélocité, les drapeaux tricolores volaient sur la Macédoine. La débandale turque fut un affolement d'autant plus vertigineux que les soldats du Sultan étaient confiants et certains d'une victoire facile, mais l'histoire avait emporté bien loin l'époque de Kossovo. Il y eut un grand désordre sur les routes encombrées de fugitifs qui traînaient avec eux leur famille, leur bétail, leurs petites richesses. Les régiments défaits bousculaient les émigrants sur les-

quels un ciel gonflé de pluie répandait de lourdes chutes d'eau, cette circonstance augmentait la désolation de l'expatriation. La panique fut telle que la IIIe armée, après avoir victorieusement traversé Mitrovitsa, Prichtina, Ferzovitch, Katchanik, parut, amenant avec elle plus de huit cents enfants turcs, recueillis le long du chemin. Au milieu des rires et des pépiements de tous ces petits, les rudes paysans de la Choumadia, de la Drina, de la Morava, défilèrent dans Uskub redevenue Serbe.

Les soldats de la Choumadia (Ier ban) commandés par le général Yankovitch, étaient descendus, à la tête de la IIIe armée, à Kossovo où ils vengèrent leurs aïeux.

La chaîne de la Babouna offrait des positions extrêmement fortes, presque imprenables. Les Turcs les choisirent comme point d'arrêt. Le pays était une véritable citadelle édifiée par la nature. Les montagnes rocailleuses, grises, où parfois s'accrochaient de misérables broussailles, imprégnaient le cœur d'une intense désolation. L'aspect des défilés, serrés entre les pentes abruptes, était sauvage ; souvent au fond des gorges se tordait un torrent ardoisé. Un décor aussi barbare semblait créé pour être le théâtre de féroces combats. Une grande bataille y fut livrée.

Prilep

A des altitudes variant entre 1200 et 1500 mètres, les Turcs s'étaient postés pour inonder les Serbes de mitraille. Sous les flots de ce déluge meurtrier, la division de la Morava fut lancée en avant. La tâche était rude, on devait s'accrocher aux flancs dénudés, presqu'à pic.

Les bataillons décimés paraissaient renversés par le souffle d'un invisible géant. A peine si, dans l'étranglement de la route obstruée par l'infanterie, les Serbes purent faire manœuvrer une batterie de montagne et la mettre en position.

Agrippés aux rochers, cramponnés aux buissons, les fantassins grimpaient, insoucieux des rafales de plomb. Beaucoup d'entre eux roulaient vers le ravin, quelques-uns achevaient de mourir pris dans les broussailles ; les autres continuaient leur cruelle ascension. Ils atteignirent enfin les Turcs. Les bonnes baïonnettes serbes firent alors une besogne remarquable ; acérées, impitoyables, elles nettoyèrent rapidement les tranchées ennemies. Les Turcs lâchèrent pied. L'effort exigé par cette escalade avait été énorme, les pertes serbes étaient fortes. Cette journée du 1er novembre ne termina pas la bataille, et l'aube, en s'infiltrant dans l'étroitesse des gorges, donna le signal d'un nouveau combat. Par de vives contre-attaques, les Turcs cherchèrent à regagner le terrain perdu. Les roulements des canons se répercutaient de montagne en montagne, indéfiniment prolongés par la sonorité du roc ; les milliers de coups de fusil éveillaient des échos qui les continuaient avec des alternatives de crescendo et de diminuendo.

Sur la raideur des pentes, les Turcs frénétiques se jetèrent à leur tour. Leurs vociférations achevaient de les rendre pareils à des démons se bousculant pour prendre d'assaut le ciel. Calés sur leurs aires, les Serbes résistaient. La division de la Drina, dont l'avance poussait les régiments de la Morava, fut scindée en deux afin de tourner la gauche de l'adversaire.

Au lieu de reprendre leur position de la veille les Turcs en perdirent une nouvelle. Découragés et pour éviter d'être coupés ils se retirèrent au sud de Prilep.

L'honneur de cette victoire appartenait presque exclusivement à l'infanterie.

Du fond de la caverne où il repose, Marko Kralievitch, tressaillit en entendant les hymnes serbes chantés sur les sommets conquis. Son fidèle Charatz, reniflant la poudre, s'ébroua d'aise. Les Serbes descendirent sur Prilep, ils y entrèrent ivres de victoire au milieu d'une population délirante de joie. Leur travail n'était pourtant pas terminé, ils croyaient à la fuite des Turcs. Ceux-ci, contrairement à l'idée qu'on avait d'eux, s'étaient seulement repliés sur le Bakarno-Gouvno, nœud du système montagneux s'abaissant vers Prilep et Monastir.

La Cerna traçait ses lacets dans la plaine ; avant de fermer son étroit enlacement autour des monts Seltza et de se jeter dans le Vardar, elle étreignait de son cours serpentueux les massifs des collines. Les petites rivières affluaient nombreuses vers la Cerna, leurs minces filets emprisonnaient d'un réseau de mailles brillantées les innombrables plissures du pays convulsé. Plus bas, en dessous de Monastir, des coupes vertes contenaient les eaux paisibles des lacs qui dérobaient au ciel un peu d'azur. Avant de posséder Bitolj, (1) la rose de la Macédoine, les lacs et les frais pâturages, les Serbes durent encore verser beaucoup de sang.

Une seconde bataille commença en arrière de Prilep. Kara Saïd Pacha maintenait ses hommes au-dessus de la vallée. Le général Yourichitch accepta la lutte présentée sous des auspices défavorables. Les Serbes, en nombre très inférieur, se déployèrent dans l'ampleur d'une grande plaine ; ils étaient à la merci d'un ennemi dissimulé parmi les rides des collines. Tranquilles autant qu'à la parade, les bataillons de la Drina prirent

1. Monastir.

leur formation d'attaque. Ils marchèrent bravement sur le terrain découvert, ne faisant aucun cas de la mort qui fermait sa main avide sur eux. Ayant franchi ce vaste champ de manœuvre ; criblés de balles, les Serbes appuyés par une artillerie imposant silence aux canons Turcs, sautèrent à la gorge de l'ennemi. Ils arrachèrent les adversaires à leurs abris et les poursuivirent parmi roches et broussailles. Epoumonés, sauvages et noirs, les fantassins serbes jetèrent leur impétueux élan dans les tranchées dont ils exterminèrent les habitants. Les Turcs, pris cette fois de panique, se sauvèrent. Leur fuite était encore accélérée par la profusion d'obus qu'envoyaient les canons du général Yourichitch.

Ralliant à Tetovo ses troupes en désordre, Djavid Pacha descendit au sud et fut victorieux des Grecs à Balissa. Après la bataille de Prilep, le Pacha demanda à Constantinople l'autorisation de laisser de côté les Serbes imbattables et de poursuivre les Grecs. Son avis ne prévalut pas (1).

Monastir

Les Turcs furent placés sur la défensive en avant de Monastir. Il faisait une température abominable. La pluie et la neige changeaient les routes en bourbiers, la marche de l'armée serbe était pénible. Tant de difficultés s'accrurent. La Semnitsa débordante mit une suprême protection devant les lignes turques. Lorsqu'à travers le velum de nuées déchirées, le soleil couchant embrasait le ciel, la terre saturée d'eau saignait par toutes ces rivières identiques aux veines du pays meurtri. Enveloppées d'une atmosphère rougeoyante, les

1. Barby : *Victoires Serbes*.

montagnes étaient prises dans une fumée pleine de reflets. Les sommets durs et farouches dominaient le dédale de petites vallées qui les séparaient. De ces crêtes dépassant 1.000 mètres les Turcs prenaient sous leur feu les défilés et la plaine couverte d'eau. Le 15 novembre la bataille commença ; ce jour-là, les Serbes s'emparèrent des côtes 1.200 et 1.450 ainsi que de la montagne d'Oblakovo.

La division de la Morava (IIe ban) arrivait épuisée ; elle avait déjà combattu et, sous les torrents tombés du ciel, elle marchait sans arrêt dans un terrain détrempé. Pour comble elle avait dû amuser sa faim avec une nourriture sommaire. Sur le champ de bataille les pauvres réservistes alourdis par leurs vêtements saturés d'eau, par leurs chaussures où collaient d'épaisses semelles de boue, durent franchir les eaux roulantes de la Semnitsa. Cette traversée pénible fut accomplie de nuit ; une rude escalade parmi rocailles et buissons la suivit. Au milieu de l'obscurité profonde l'œuvre à accomplir était effroyable. Pour rejoindre leurs camarades et se concentrer, en file indienne, les hommes devaient se glisser silencieusement à une petite distance de l'ennemi. L'éveil fut bientôt donné. Remplissant d'étoiles l'ombre dense, les coups de fusil turcs abattaient les échelons de cette échelle humaine allongée sur le flanc abrupt d'Oblakovo. Les terrasses superposées, garnies de Turcs, constituaient de petites forteresses. A l'aurore, une moitié de la montagne appartenait aux Serbes. Un tel déluge de feu s'écroula alors sur eux qu'un vacillement se produisit dans leurs rangs. Cette légère défaillance passa ; reprenant possession d'eux-mêmes ils repartirent dans une attaque vigoureuse et enlevèrent une nouvelle terrasse. Un terrible assaut leur livra enfin le sommet. Fourbus et vainqueurs

ils s'affaissèrent sur ce sol âprement gagné ; malgré le danger de la situation ils s'abandonnèrent à un écrasant sommeil. Cet anéantissement à l'heure du triomphe prouve la violence de l'effort fourni par des êtres harassés, maintenus quand même jusqu'au bout par la volonté.

L'instant n'appartenait pas au sommeil. Pluie et mitraille mêlaient leurs cataractes. En compagnie des cadavres turcs, les Serbes demeuraient stoïques, le ciel se dissolvait et le tonnerre des explosions, secouant la montagne, suggérait l'idée d'une fin de monde.

Pendant quatre jours et trois nuits, les hommes se tuèrent sur cette montagne d'Oblakovo. Du creux des ravins la bataille semblait une bataille aérienne. Tandis qu'on luttait en ce lieu farouche, les Serbes saisissaient les autres positions turques. Sans trêve la Nature accumulait les obstacles comme si elle voulait arracher la victoire aux mains vigoureuses du Prince Alexandre ; elle contraria seulement les Serbes sans les empêcher d'atteindre leur but.

L'artillerie, traînée par les bœufs, s'embourbait incessamment et grimpait avec la plus grande peine les pentes glissantes ; souvent les canons partaient à la reculade. L'inondation couvrait la plaine. Malgré les obus et les balles il fallut franchir la Cerna ; l'eau montait jusqu'aux aisselles. Les blessés pris dans le courant allaient avec les morts. Dans le ciel brouillé par la pluie volaient les essaims de corbeaux en quête de cadavres et les projectiles à la recherche des vivants. Les petits nuages qui révélaient les fréquentes explosions montaient et descendaient les collines où, comme des fourmis, couraient les soldats. Les Turcs eurent une belle défense. Le quatrième jour, le 18, Djavid Pacha résolut de crever les lignes adverses ; il lança ses troupes par larges vagues-

Les divisions de la Morava furent admirables, elles étaient pourtant très abîmées. La division de réserve bataillait furieusement depuis le début.

La crue de la Semnitsa la privait presque complètement du soutien de son artillerie.

Enfin les soldats du Danube, étant parvenus à traverser la plaine transformée en lac par la Cerna, forcèrent les Turcs à reculer.

Monastir appartenait aux Serbes. Volant de victoire en victoire, l'armée fit une chasse fructueuse aux ennemis fuyant devant elle. Les réservistes de la Morava étaient sans cesse à la peine, ils se précipitèrent sur Resna et, après une lutte assez longue, obligèrent les Turcs à s'évader vers le sud.

Le colonel Mylovanovitch et ses soldats montèrent au nord : ils poussèrent les Turcs à Krouchevo et à Dibra. Parties en sens opposé, les troupes de la Drina enlevèrent dix canons et campèrent autour de Florina, réservée, à la demande du général grec, aux Hellenes.

M. Barby, dans son œuvre si intéressante, œuvre où est puisée une grande partie de notre documentation sur les opérations militaires serbes, nous apprend qu'en trente jours la division de la Morava (IIe ban) la « division de fer » soutint vingt-sept combats. Le colonel Neditch la commandait.

Fidèle à ses alliés la Serbie envoya aux Grecs le colonel Zolovitch à la tête d'un régiment de cavalerie. Ce régiment s'engagea dans le fameux défilé de Demir-Kapou. Le défilé creusé entre les montagnes à peine garnies d'une végétation étiolée étreignait la tristesse du Vardar. Le fleuve semblait avoir mauvais caractère et le sol aride, tourmenté, entourant ses replis, participait à sa sauvagerie. Une troupe turque gardait le défilé ;

la cavalerie serbe pénétra en bourrasque dans la gorge et les Askers s'éparpillèrent.

Après quelques épisodes terminés par la prise des ennemis, les petits chevaux nerveux s'abreuvèrent dans la beauté azurée du Doiran. Les cavaliers du Danube se répandirent dans le pays devenu moins farouche. Refoulant, capturant leurs ennemis, les cavaliers serbes quittèrent les montagnes rapidement allégées par la vapeur de la distance et se trouvèrent dans la région des marécages. Au grand trot, les chevaux du Danube coururent vers Salonique, paresseuse et nonchalante, alanguie et bercée par les dernières houles de l'Archipel.

Salonique la charmante tient du rêve par tout l'azur dont elle est enveloppée. Loqueteuse et pouilleuse, elle est quand même exquise ; la magie de l'Orient embellit ses haillons. Le soleil glisse les coulées de ses rayons entre les voies étroites et caresse les maisons enluminées de rouge, de bleu, de jaune. Les oripeaux pendus aux fenêtres des quartiers populaires prennent des airs de fête. La pouillerie salonicienne devient une joie. L'apparition des escadrons serbes causa un peu d'émotion. Entre leurs voiles, les yeux des femmes étaient pareils à des yeux de gazelles effarouchées. Malgré le danger, les enfants insoucieux grouillaient comme une vermine dans les rues et continuaient leurs importantes constructions au milieu des tas de boue. Dans les mosquées les vieux Turcs accroupis égrenaient leurs chapelets ; résignés, ils songeaient aux vicissitudes de l'humanité. Avant-hier conquérants de tous ces chrétiens, ils étaient maintenant obligés de se courber sous leur joug... Les minces cavaliers dont les fantasias ressemblaient dans la plaine à des tourbillons de feuilles automnales, laissèrent les enfants vaquer à leurs occupations et les vieux mahométans suivre le cours de leurs rêveries. La

ville s'était rendue, leur présence était inutile. D'un hardi galop, ils s'élancèrent vers d'autres champs de bataille, vers d'autres gloires, là-bas, du côté où le soleil en disparaissant avait mis des courtines de pourpre et d'or.

Peu de jours avaient suffi aux Serbes pour chasser l'envahisseur séculaire. Rayonnant en tous sens « l'armée imbattable », ainsi que la nommait Djavid Pacha, plantait solidement ses étendards sur les crêtes les plus escarpées.

Les Turcs reculaient au sud et abandonnaient aussi le Sandjak occupé par les Serbes, malgré de grandes difficultés bravement surmontées.

Albanie

Une expédition s'était imposée aux soldats du Roi Pierre. Ainsi qu'il a été dit maintes fois, une question vitale pour la Serbie désireuse de s'épanouir comme elle en a le droit, est la question d'un port lui appartenant. Pour obtenir ce débouché indispensable le peuple serbe n'hésita pas à envoyer des troupes en Albanie. Pour cette conquête on forma à Prizrend un détachement qui comprenait quelques régiments d'infanterie de la division de la Choumadia (Ie ban) et de la Drina (IIe ban) avec quelques canons de montagne et un peu de cavarie. Ce détachement passa par un chemin où aucune armée n'avait encore passé. Le Sultan lui-même n'osait pas envoyer les soldats nécessaires pour pacifier les Albanais qui n'obéissaient jamais. Le rôle principal pour la prise de l'Albanie fut joué par ce détachement qui en chassa les Turcs, refugiés après la chute de Monastir dans ce féroce pays. La colonne serbe ne trouvait aucun abri. Pour lit, les soldats avaient la boue, pour couver-

ture, la neige. Chacun eut d'abord quatre pains, puis un peu de maïs, puis plus rien. Quel régal lorsqu'on découvrait des feuilles... On grattait la neige, l'humus, pour arracher l'herbe courte, les racines fibreuses. Qu'importe! Les drapeaux menaient vers la victoire, vers la mer bleue.

Les pentes etaient droites, on hissait les canons par la force des bras. Les torrents étaient glacés, on y pénétrait. Des ponts vertigineux et vermoulus enjambaient les abîmes; surchargés. les ponts craquaient mais les soldats étaient passés. Les mains crispées de froid collaient au fer des armes; à travers les chaussures crevées les pieds gelaient ; l'âpre bise et les flocons de neige traversaient les vêtements déchirés et transperçaient les moelles. Les pieds saignaient aux aspérités de la route douloureuse; ils faisaient des faux-pas tellement la fatigue était grande. Beaucoup de soldats épuisés roulaient à l'abîme. Tant qu'ils le pouvaient ils marchaient; ensuite ils mouraient.

Alessio, l'antique Lissus, se dessina dans une atmosphère sans tache. Diadèmée par sa vieille citadelle, elle touchait le Drin. En arrière, très loin, une clarté, un étincellement, une étendue immense de métal en fusion, qui frissonnait, respirait, palpitait. La mer ! Une joie exultante ranima les mourants, la vie revenait à larges flots. Les voix des Serbes montaient plus haut que les cimes qui redisaient leur chant de victoire.

Massée derrière le Drin, la cavalerie attendait l'instant voulu. L'artillerie commençait son œuvre. Les premiers coups de canon effrayèrent les soldats turcs, la ville s'abandonna.

En un long serpent, la colonne s'égrenait. Les chevaux hennissaient au vent frais alourdi d'embruns qui secouait leurs crinières.

Tirana succomba le 28 novembre. Ce fut ensuite le tour de Durazzo, assise au bord des flots au milieu de l'argent des pâles oliviers. Les bosquets d'orangers la parfumaient, l'essaim des barques aux longues ailes l'égayaient.

Tandis que manœuvrait ce détachement une autre colonne partit de Monastir. Une semaine suffit à cette colonne pour lui donner Ochrida. Après avoir contourné le lac profond, elle s'enfonça au cœur de la nature la plus sauvage qu'il soit, habitée par des autochtones plus sauvages encore. Une région faite de pics, de gorges, de torrents. Le chemin constamment effondré montait, descendait, s'ouvrait sur des précipices pleins de l'écume grondante des eaux furieuses. Des pentes droites, des parois verticales, quelques carcasses d'arbres tordus, un ciel plombé appuyé sur les crêtes, des loques de gaze pendues à un ciel malpropre et absorbant les sommets. Le froid était intense, la tristesse inexprimable. Crevant la brume, les rochers fantastiques se devinaient dans une pénombre nébuleuse. La pluie, la neige tombaient. Derrière les rochers, au-dessus des ravins, les pâtres se postaient pour fusiller les soldats. Les Serbes marchaient quand même ; pour la Patrie ils expiraient nombreux dans les embuscades. Ils atteignirent enfin une contrée moins glacée. Elbassan, ceinturée d'oliviers, leur ouvrit ses portes. C'était une étrange cité aux toitures surplombantes autant que des auvents, aux ruelles garnies de vignes ; peuplée d'enfants vêtus d'oripeaux d'une éclatante saleté.

Les Serbes avaient gagné la richesse de leur Patrie. Ils avaient donné leur vie, leur sang, leurs souffrances. Combien avaient péri au milieu des montagnes, tués par la faim, le froid, les balles albanaises. Soutenus par l'idée de la Grande Serbie ils avaient surmonté les

obstacles, vaincu la douleur. Pendant qu'avec leur sang, leur énergie, ils réalisaient leur rêve nécessaire, l'Autriche, fortifiée par l'appui arraché aux autres nations prononça son inébranlable veto. A la pauvre Serbie l'Autriche vola son trésor. Les puissances ennemies menacèrent la Serbie, secouèrent le sabre qu'elles faisaient mine de sortir du fourreau. Dans un accès de folle bravoure la Serbie aurait peut-être résisté aux puissances ennemies ; mais les puissances amies insistèrent, elles aussi. On enleva des mains de la Nation accablée le fruit de tant de peines. Son rêve resta un rêve. Devant la porte du Paradis enfermant la source de sa vitalité, on mit en sentinelle un fantoche coiffé d'un casque à pointe. Les ruines turques étaient reconstruites avec du ciment teuton. Dieu sait s'il est solide. Résignée la Serbie sacrifia ses aspirations les plus grandes, elle fit preuve d'une patience exemplaire. L'Autriche menait grand tapage, elle espérait découvrir un moyen de s'approprier la Serbie entière sans rencontrer trop d'opposition parmi les nations. L'exemple de la Bosnie Herzégovine l'encourageait. Elle hérissa de baïonnettes magyares les bords de la Save et du Danube. Devant Belgrade ses monitors jouèrent à la course. Les nuits étaient incendiées par les gerbes des projecteurs. Les soldats manœuvraient, et violaient de leur mitraille la terre Serbe. Le Roi Pierre, l'ancien combattant de 70, qui jadis aimait tellement la guerre qu'il l'avait faite pour la France, maîtrisa la fougue de son tempérament. Le Prince Alexandre dont les vingt-trois ans venaient de cueillir les lauriers de Koumanovo fit preuve d'une grande sagesse. Pour ne pas embraser l'Europe, tous deux acceptèrent la volonté des Puissances. Devant la bravoure serbe combien fut mesquine et ladre l'œuvre de l'Europe. La flotte internationale

envahit le port de Saint-Jean-de-Medua. Les pavillons de tous les pays claquèrent au sommet du Tarabosch. Les couleurs françaises et anglaises touchèrent les couleurs allemandes et hongroises pour accomplir cette belle besogne.

Scutari

La Serbie dut aider les Grecs, elle dut aider les Bulgares, elle dut aider les Monténégrins. Déjà l'armée qui avait traversé l'Albanie, par la prise d'Alessio, fermait le cercle étreignant Scutari. On envoya un renfort par la voie de Salonique. Renfort composé de soldats de la Drina (Ier ban), qui avec eux emmenaient des hommes du génie et de l'artillerie lourde. Le printemps commençait à peine. La houle de l'Egée frangeait d'argent les rochers merveilleusement colorés de tous les rouges possibles. La jeunesse de la race serbe passait là où deux mille ans plus tôt avait passé l'adolescence de la race grecque. Son naïf étonnement admirait les îles innombrables qui semblaient portées par toutes ces petites lames courtes aux reflets d'arc-en-ciel. L'avenir était un insondable mystère pour ces braves paysans ayant vécu jusqu'alors retirés dans leurs campagnes. Beaucoup parmi eux ignoraient jadis l'existence de la mer. Ils se sentaient infiniment petits au milieu de l'immensité. Leurs âmes rêveuses, un peu primitives, devinaient la Présence de l'Incrée, confiants ils s'abandonnaient à l'Invisible Maître qui avait écrit leur destin. Les transports grecs louvoyèrent entre les Cyclades, cotoyèrent l'antique Péloponèse. Les Serbes virent s'ouvrir l'ampleur de la mer Ionienne. On éprouvait des craintes au sujet de torpillages possibles. Ces craintes

étaient justifiées. Près de Saint-Jean-de-Medua, au moment où on entrait au port un cuirassé battant pavillon turc les torpilla.

Officiellement ce cuirassé était Turc, mais des présomptions permettent de croire qu'il était Autrichien et portait le nom de *Marie-Thérèse*.

Environ 200 Serbes du 17e d'infanterie furent noyés.

La mer prend la vie des amants qui baisent son sein, elle rend souvent leurs corps. A peu près cent soixante cadavres furent jetés sur le rivage. Maintenant il existe dans le sable albanais un petit cimetière serbe. La brise du large frôle les humbles croix et le murmure de l'Adriatique redit sans cesse les plaintes de ceux qu'elle a étouffés dans son enlacement nuptial.

Grâce au secours des Serbes, à la fin d'avril les Monténégrins prirent Scutari. L'Europe tendit sa griffe et s'en empara.

ANDRINOPLE

La Serbie avait pleinement atteint son but, la Turquie lui ayant rendu le terrain usurpé la guerre était terminée pour elle. Au contraire la Bulgarie n'était pas satisfaite. Sans succès Ferdinand de Cobourg assiégeait Andrinople. La Serbie continua la lutte.

Il y eut 50000 Serbes devant Andrinople. Les Bulgares firent appel à l'artillerie serbe, à la cavalerie serbe, au service de ravitaillement serbe. On nous apprend que non seulement le gouvernement bulgare ne nourrit pas ses alliés, mais qu'encore ce fut la lointaine Serbie qui dut venir en aide aux Bulgares pour les empêcher de périr de faim et de manquer de munitions. Pour être juste ajoutons que la Bulgarie avait donné une de

ses divisions, incorporée dans l'armée du général Stépanovitch ; mais justement cette IIe Armée est celle qui fit le moins.

On parle surtout de la IIe Armée au sujet d'Andrinople. Pendant de longues semaines les assaillants restèrent tapis dans la neige, autour de la ville qui ne se rendait pas. Les collines et la plaine semblaient dormir à jamais sous un éternel linceul, la vaste étendue blanche un peu ondulée faisait songer à une inviolable solitude, malgré l'intense fourmillement de vie grouillant sous terre. Parfois un rayon de soleil perçait les nuées lourdes et la Maritza grise devenait une nervure d'un bleu léger. Dépouillée de la tristesse des brumes, Andrinople, délicate autant qu'un mirage, paraissait enveloppée de lumière et touchait le ciel déteint. La silhouette orientale était irréelle ainsi dressée dans ce paysage polaire. Andrinople faisait songer à une vierge craintive, et les milliers d'hommes qui, pour la posséder, risquaient leur vie, demeuraient cachés à la regarder, à la désirer de toute la puissance de leur âme.

Par milliers, par dizaines de milliers, ils admiraient sa grâce et leurs aspirations se condensaient sur l'heure où, soumise, la captive se livrerait. De longs silences succédaient au tonnerre des canons. Les clameurs assourdies par le clair feutrage, montaient en une rumeur atténuée jusqu'aux tranchées serbes, où veillaient les soldats. Devant la ville enchantée, ils s'immobilisaient, une mélancolie passait par moment dans leurs âmes, lorsqu'ils pensaient que leur interminable attente ne servirait pas à la Patrie, et que la féerique vision était promise à leurs frères d'armes bulgares. Combien d'heures nostalgiques vécues dans les tranchées glacées. Que de fois, transis et saisis par la boue visqueuse, pensaient-ils à la maison paternelle !

Après de courtes périodes de calme, le tapage recommençait et secouait l'atmosphère. Les explosions rosissaient la neige qui bondissait en fusées et retombait en cascades. La canonnade semblait un amusement, le complément des parties de boules de neige, des glissades, des danses. Quelquefois les obus atteignaient un homme. Il y avait un gémissement, les brancardiers accouraient. Courbés sous le poids, ils enfonçaient dans le tapis qui cédait un peu, ils frôlaient des bonshommes de neige, des animaux bizarrement sculptés. A l'endroit où l'obus avait déchiré un être humain il ne restait qu'un chaos et des traces rouges, étalées comme une jonché de coquelicots.

Un jour monotone succédait à un autre jour pareillement monotone. Les soldats serbes restaient dans la tranchée lentement emplie par un liquide saumâtre qui dépassait les jarrets, montait, prenait le buste. Ceux qui étaient touchés par les éclats de mitraille glissaient dans l'eau. Ils suppliaient qu'on les emporte ; cela était quelquefois impossible ; alors, d'une prière ardente, ils imploraient la fin. Ces plaintes duraient des jours entiers, elles s'affaiblissaient, cessaient. Le pauvre cadavre que l'on n'avait pu disputer au trépas, servait d'escalier ou de banc au vivant, heureux de trouver ce corps pour émerger de quelques centimètres hors du bain où il macérait. Lorsque le soleil caressait Andrinople, la ville semblait inondée de roses ; dans la nuit, le feu d'artifice de l'artillerie allumait une *auréole boréale*. Des incendies éclataient. Le rayon d'un projecteur arrachait à l'ombre un morceau de cité fantastique, une lourde bâtisse aplatie sur la tête d'une colline, la lance d'un minaret.

Le dégel, pire que le froid, arriva. De nouveau le paysage fut gris. Voilée par une buée, Andrinople fut

plus irréelle encore. On barbottait dans les mares, la terre spongieuse transpirait par des centaines de ruisseaux, les pauvres soldats grelottaient de fièvre. Nombreux déjà, ils dormaient dans les cimetières.

Les récits des rares privilégiés ayant passé quelques jours parmi les assiégeants, indiquent l'aide apportée par les Serbes aux Bulgares ; cette aide très importante fut laissée dans les ténèbres. Une rude consigne émanée du Quartier Général bulgare éloignait les correspondants de guerre.

Au milieu de février la Serbie envoya un renfort de pièces lourdes. L'état-major bulgare voulut masser le plus d'artillerie possible à l'Est, pour cela il préleva du secteur serbe les canons de siège amenés par le Général Stépanovitch.

Sur cette terre il existe une justice immanente, les Bulgares furent punis de leur étroitesse d'âme. Ce fut entre les mains du commandant Gavrilovitch que tomba Choukri-Pacha. Malgré leur vantardise et leur désir de n'accorder aucune part de gloire à leurs compagnons, les Bulgares fournirent une pièce à conviction, sous la forme d'un reçu constatant que le général turc avait été remis en leurs mains par les Serbes. L'épisode est amusant ; à deux reprises les officiers bulgares vinrent chercher Choukri-Pacha, mais le commandant Gavrilovitch ne leur remit son prisonnier qu'en échange d'un ordre écrit. N'anticipons pas sur les faits.

La seconde quinzaine de mars terminait l'hiver. Andrinople, étroitement serrée, refusait toujours de se soumettre. Il fallait en finir.

La cavalerie serbe se porta à l'Est. Fougueusement, l'infanterie serbe avança. Les hommes tombaient en grand nombre. Les villages brûlaient. L'air était plein de bruits étranges comme si les Djins moqueurs sif-

flaient en dévorant l'espace. Il y avait des roulements de tambour, d'incessantes explosions, des blasphèmes, des chants. Tantôt le soleil, tantôt la lune éclairèrent la bataille. Les forteresses abîmées furent prises d'assaut.

Dans les tranchées Ouest et Sud-Ouest ; les Serbes s'emparèrent de la triple ligne fortifiée ; leur butin était grand : 190 canons, 17.050 soldats, 468 officiers (1).

Depuis la veille on se battait férocement. Le 20e d'infanterie serbe se déployait vainqueur. Devant lui fuyaient les Turcs. Le fort de Kazan-Tépe s'était rendu, le régiment marchait toujours. L'après-midi commençait (c'était le 26 mars) ; le 4e bataillon entoura le fort d'Ildroum. Les Turcs signalèrent leur défaite. Le commandant Gavrilovitch se détachant des compagnies cernant le fort, alla vers les épaisses murailles et entre ses mains Choukri-Pacha remit son épée.

Pendant trois jours, dans Andrinople, on vécut des scènes d'épouvante, des scènes de carnage. Un habitant de la ville nous les conte avec horreur. Cet habitant, impartial dans sa haine contre les conquérants, parle de la barbarie bulgare et rend hommage aux Serbes. Son témoignage est un précieux document :

« Je ne saurai passer sous silence la belle tenue des contingents serbes entrés dans la ville ; elle contraste singulièrement avec celle de leurs alliés. La dignité, la politesse, les manières courtoises, des officiers ont été remarquées de toute la population et leur ont attiré les sympathies générales » (2).

Les harems forcés à coups de crosse, le pillage, les femmes violées, les personnes dénoncées, pendues. Toutes ces atrocités durèrent peu, mais ceux qui les

1. Barby, *Victoires serbes*.
2. *Illustration*, 26 avril 1913.

subirent trouvèrent le temps long. L'état-major bulgare reprima les excès de ses troupes. Le Tzar Ferdinand arriva, acclamé par ses soldats. Le Roi eut un joli geste. Il exprima le désir de connaître Choukri-Pacha et lui rendit son épée en le félicitant de son courage.

La vie circula de nouveau dans les rues d'Andrinople tranquillisée. Les boutiques s'ouvrirent, le pain ne manqua pas complètement. La magnifique mosquée de Selim connut la disgrâce du destin, car les éperons des cavaliers résonnaient sur son dallage. Les rayons du soleil printanier inondaient Andrinople, la lascive prisonnière, mais la joie éclatant sur elle était un mensonge. De nombreuses croix marquées au-dessus des portes imploraient ostensiblement la pitié des soldats ou indiquaient des choses innommables. Des façades rompues, des vitres brisées, des grillages descellés, des volets défoncés racontaient des histoires de violences. Sournoises, les haines, les jalousies, accomplissaient un lent travail invisible. Un appétit de vie, de jouissance fermentait sous la protection des drapeaux bulgares. Devant les boutiques de fruits, de sucreries, passaient des prisonniers hâves ; brutalement on les conduisait là-bas... Vers le Nord, dans une île. L'île du désespoir. Cette île, autrefois radieuse, appelle, depuis la prise d'Andrinople, la plume du Dante. Des saules et des peupliers agitaient au-dessus des ondes leur jeune feuillage. Cette calme sérénité, fraîche et douce, abritait des spectres qui jadis furent des hommes. A l'horizon, la blanche mosquée dressait vers le ciel la supplication de ses minarets. De son côté se tournaient les implorations des infortunés tués par la faim. L'état-major bulgare ne sachant où mettre ses prisonniers, les avait parqués là, et aucun ravitaillement ne parvenant plus à Andrinople on les laissait périr. Dans la ville brillante dont

la beauté cachait des abîmes de malpropreté, le choléra aspirait les hommes telle une pieuvre. Dans l'île c'était pire. Les corps gisaient un peu partout. Parmi eux se traînaient les cadavres du lendemain. Les moribonds qui avaient un reste de vie rampaient autour des longs peupliers, écorcés jusqu'à deux hauteurs d'homme, car ceux qui le pouvaient,les rongeaient et se hissaient sur les épaules de leurs camarades de douleur pour parvenir plus haut. Ceux qui étaient incapables de se lever mordaient le sol. D'autres demeuraient étendus tournés vers le ciel. Des sentinelles bulgares aux faces maigres contemplaient ces fantômes.

Autour de l'île d'horreur, l'eau bleue clapotait gentiment, elle n'emportait dans ses larges plaques que les images des saules fragiles.

SECONDE GUERRE BALKANIQUE

Si, laissant les peuples balkaniques s'arranger entre eux, l'Europe ne s'était pas immiscée dans leurs affaires, la guerré était terminée. La jalousie de l'Autriche faisait trop bien le jeu de l'Allemagne pour que le Kaiser ne l'excitât pas. La force naissant aux Balkans était une menace pour l'ambition grandissante des Germains, désireux d'une porte ouverte sur l'Orient. Une autre cause ennuyait aussi beaucoup l'Autriche, tourmentée par la révélation que la campagne de 1912 venait de faire. Cette cause était la volonté des douze millions de Yougoslaves de former une nation libre. L'histoire s'amusera de la naïveté des gouvernements européens qui emboitèrent le pas derrière le vieux François-Joseph ; leur simplicité excuse leur injustice

Dans un article écrit par M. Chéradame, à propos de l'occupation de l'Albanie par l'Autriche, nous relevons cette phrase typique : « L'idée de derrière la tête des Autrichiens est de trouver un prétexte pour écraser la Serbie sans que la Russie intervienne » (1).

Résignée, la Serbie comme nous l'avons vu, renonça au débouché sur l'Adriatique.

Du côté bulgare les choses commençaient à aller fort

1. *Illustration* : 10 mai 1913.

mal. L'Autriche, cherchant à désagréger le bloc balkanique, attisait les haines de Sofia. Il y avait une zone non délimitée par le traité que la Serbie et la Bulgarie avaient signé, en prévision du partage des territoires conquis. Les Serbes avaient mobilisé 402.000 hommes au lieu de 150.000 qu'ils devaient seulement appeler sous les drapeaux. Ceci provint de la mauvaise foi de leurs alliés. Les Bulgares avaient promis 100.000 soldats, pour la campagne dans la vallée du Vardar ; au dernier moment, le 28 septembre, le Roi Ferdinand n'envoya que 20.000 hommes qui ne firent guère qu'une promenade militaire aux côtés du général Stepanovitch. Quand sonna l'heure de la bataille de Koumanovo ces 20.000 hommes quittèrent les Serbes, et se précipitèrent sur Salonique pour occuper la ville avant les Grecs. Plus tard, renonçant à l'Albanie, la Serbie ne mit pas en demeure la Bulgarie de lui fournir les 20.000 hommes qu'elle devait donner dans le cas d'un conflit avec l'Autriche. La Serbie avait continué une guerre qu'elle pouvait terminer en décembre après ses conquêtes en Macédoine. Pour une très large part elle avait contribué à la prise d'Andrinople grâce à son artillerie et aux 50.000 soldats que, pour comble, le Roi Ferdinand avait demandés et qu'on lui avait accordés. Toutes ces raisons incitèrent la Serbie, volée de son bien, à désirer une compensation dans cette zone non délimitée. Sofia refusa obstinément. Il paraîtrait qu'à un moment, l'Europe, devenue subitement généreuse sur le dos de la Grèce, aurait offert à la Serbie la vallée du Vardar, avec Salonique à condition qu'elle se désisterait de toute prétention en Albanie. La Serbie n'accepta pas ce manque de loyauté envers la Grèce... (1)

1. Barby, *Bregalinitsa*.

La Bulgarie demeura intransigeante. D'après la façon dont elle d'une part, et l'Autriche d'autre part voulaient régler les choses, la Serbie qui avait le plus et le mieux combattu se trouvait dépouillée. Les troupes serbes et bulgares, rangées de chaque côté de la frontière, se surveillaient. Immédiatement après que furent signés les préliminaires de la paix avec la Turquie, les Bulgares envoyèrent leur armée vers l'Ouest, en prévision d'un conflit.

Ramassés en trois groupes, les Bulgares regardèrent les Serbes et les Hellènes. Le 1er groupe (Général Dimitrief) s'étendait de Vidin au-delà de Tsari-Brod ; en face de lui se trouvait la IIe armée serbe, commandée par le général Stepanovitch et forte d'environ 105.000 hommes. Le seul groupe placé sous les ordres du général Koutintchef était aligné devant les 175.000 soldats de la Ire armée (Prince Alexandre et général Boyovitch). Les Ire et IIIe Armées dessinaient une sorte d'arc dont la pointe méridionale touchait Guevgheli. Cet arc remontait le Vardar, puis autour de Velès traçait une courbe incurvée au Nord, légèrement Nord-Est, sur Egri-Palanka. Nous ne parlerons pas du 3e groupement bulgare tourné contre les Grecs.

Le 29 juin, sur les bords de la Bregalnitsa, aux environs de Chtip, eut lieu un épisode répugnant. Le commandant bulgare invita les officiers serbes campés de l'autre côté de la rivière à venir dîner avec lui. Pendant le repas, les soldats bulgares portèrent leurs munitions sur les collines levées en couronne autour de la ville.

Les officiers bulgares parlèrent des dernières nouvelles, concluant à un arrangement satisfaisant des incidents diplomatiques. Au crépuscule les officiers serbes rentrèrent dans leurs quartiers. Le début de

la nuit fut calme, mais bientôt les sentinelles aperçurent une agitation anormale (1).

Bregalnitsa

Subite, brutale, sur toute la ligne depuis Retké Boukvé jusqu'au Vardar, l'agression sauvage eut lieu. Les Bulgares traversèrent la Sletovska, la Bregalnitsa, la Lakavitsa, et se jetèrent sur les Serbes qu'ils massacrèrent. Pour donner une idée de ce carnage, empruntons une fois de plus à M. Barby et citons l'exemple de la 1re compagnie du 4e bataillon du 6e régiment d'infanterie, dont les officiers venaient de dîner avec les Bulgares. Le dernier homme valide, un caporal, lança sa dernière bombe et se suicida pour ne pas être pris par l'ennemi. Ce 6e régiment eut 36 officiers et hommes de tués (Les Bulgares dans cette occasion achevaient les blessés). Dans cette nuit du 29-30 juin, partout les Bulgares se ruèrent en masse contre les Ire et IIIe Armées. Les Serbes placés aux avant-postes furent quelquefois rejetés en arrière. En général ils furent impitoyablement exécutés.

La première défense sérieuse était établie à quelques kilomètres de la Sletvoska et de la Bregalnitsa. Sur le Retké-Boukvé, sur les côtes 550, et 650, à Suchevo, à Hadji-Redjebli, les Serbes offrirent une terrible résistance, mais leur infériorité était trop grande ; seules, les avancées serbes recevaient le choc d'une armée entière que rendait enragée le désir d'écraser au plus vite un adversaire étonné par une si déloyale agression.

1. Barby : *Bregalnitsa.* — Les lecteurs désireux de précisions sur la trahison bulgare en trouveront de nombreuses dans cet ouvrage.

Le Grand Quartier Général serbe, pris de court, dut agir rapidement ; il se décida au plus vite pour la contre-attaque et, dans l'après-midi du 30, transmit ses ordres aux troupes.

La première journée, celle du 30, fut forcément favorable aux Bulgares. Malgré leur avantage, ils ne parvinrent pas à mettre en déroute l'armée serbe, comme ils l'avaient espéré. Une des positions les plus importantes se trouvait au sommet de la courbe dessinée par les forces en présence ; c'était la position de Retké-Boukvé. Elle cotait l'altitude de 1775 mètres et était dominée au Nord par le Tsarev-Vhr (2104). De bonne heure trois brigades du général Guenef la prirent aux réservistes de la Morava et la couronnèrent d'artillerie. Plus à l'Ouest, au Sud, la division de la Choumadia (Ier ban) recevait le coup porté par les Bulgares. Reculant, elle leur laissait le Drenek ainsi qu'une partie de la côte 550. Cette côte était essentielle, le 5e d'infanterie y accomplit des prouesses. Secondé par la cavalerie, il combattit sans l'aide d'un seul canon durant toute cette journée. Il ne fléchit qu'accablé par le nombre. Les Bulgares cherchèrent à le prendre de revers ; heureusement que les escadrons du Prince Arsène se trouvèrent à point pour le secourir avec leurs mitrailleuses. En dessous, à quelques kilomètres au Sud, vers la côte 650, les Bulgares avaient avancé pour tourner la droite de la Ire Armée. Les divisions de la Drina (Ier ban) et de la Morava (IIe ban) soutinrent des assauts cruels aux environs de Chtip. Les Bulgares subirent là un arrêt. Les faibles effectifs attaqués près du Vardar se replièrent en combattant contre le fleuve défendu par la division du Timok.

A l'extrémité Sud de la ligne serbe, les Bulgares obligèrent leurs adversaires à se replier sur Gradsko ;

à la fin de la journée ils s'emparèrent de Guévgheli.

Tout le long du front, la contrée était très accidentée : le Tserni-Vrh 1000 mètres. Plus au Nord-Est le Tsarev-Vrh 2104, le Kitka 1901, le Rouien 2225. Glissant des sommets, la Bregalnitsa et ses affluents écoulaient leurs eaux dans le Vardar à une distance de 15 à 20 kilomètres de Velès et Chtip.

Les premières roses de l'aurore du 1er juillet éclairèrent les Bulgares en marche contre le Tserni-Vrh. Les Serbes se lancèrent à leur tour au pied du rocailleux Drenek changé en citadelle par l'artillerie Bulgare. A la base du mont la bataille était acharnée. La lutte s'accrut aussi sur la fameuse côte 550. Sous la nappe lumineuse et brûlante tombée du ciel, les soldats se tuaient parmi les blés roux et les rochers gris. Maîtres des cîmes, les Bulgares démolissaient les tirailleurs serbes qui essayaient de monter les pentes, de se dissimuler dans les champs.

Les renforts venaient aux Bulgares, leur artillerie était puissante, mais les canons serbes leurs répondaient abondamment. Sur une ligne immense la mêlée teignait en rouge les rivières, écrasait les cultures. La chaleur augmentait, l'atmosphère brûlait autant qu'une respiration de fournaise ; malgré la mort les soldats serbes avançaient toujours acclamant leurs canons. Ils atteignirent les Bulgares, les forcèrent à remonter devant eux les pentes, à les redescendre. L'effort serbe, la vengeance serbe triomphaient de la traîtrise bulgare. A l'instant le plus torride du jour, le Drenek tomba entre les mains serbes. L'ennemi acculé à la Zletovska Reka fuyait. La côte 550 fut également arrachée ; elle était un charnier et paraissait formée par un amoncellement de cadavres.

Forteresse presque inexpugnable, le Retké-Boukvé

mordait le ciel de ses créneaux, de ses flancs jaillissait le feu. La nuit, il ressemblait à une pyramide d'étoiles plus vivantes, plus lumineuses que celles du ciel.

Le matin du 1er juillet, la défaite commença pour les Bulgares. Pour la possession de la côte 650 il y eut une lutte si acharnée qu'elle rivalisa de violence avec celle occasionnée par la prise de sa sœur la côte 550. Au début de la matinée, les soldats de la Drina avaient traversé un moment de profonde angoisse, mais la division de la Choumadia (Ier ban) en saisissant l'avantage les avait soulagés du poids pesant sur eux. La division de la Morava vint à la rescousse. Dans l'après-midi, les Bulgares repassaient la Bregalnitsa.

Du côté de Guevgheli, la journée était moins heureuse, on avait été obligé de se replier au delà du Vardar et les réservistes du Timok s'étaient concentrés à Krivolak. Malgré ce mécompte le 1er juillet était un beau jour pour l'armée serbe, les jours qui allaient suivre seraient plus beaux encore.

Au Nord la Ire Armée s'appuyait sur le Retké-Boukvé. Sur cette montagne on avait capturé 16 officiers, 822 soldats et sous-officiers (1).

Reculant vers la Zletovska Reka, les Bulgares se virent rejetés contre les falaises serrant la rivière. Pour se donner le temps de faire passer leur artillerie sur l'autre rive ils déployèrent le drapeau blanc ; on nous assure qu'ils rusèrent pareillement afin de placer des batteries et de canonner leurs adversaires (2).

Le 3 juillet n'amena aucun événement important. Le nœud de la bataille était à Chtip, bâtie au fond d'une cuvette aux bords envahis par les Bulgares. Un rare courage fut nécessaire pour les déloger de ces hauteurs.

1. Barby : *Bregalnitsa.*
2. *Breganiltsa.*

Deux bataillons du 4e et 6e d'infanterie, profitèrent de la nuit du 3 au 4 juillet pour se glisser sur la cote 256. qui de la rive droite de la Bregalnitsa se hausse au-dessus de la rivière et regarde Chtip. Les projecteurs bulgares eurent beau examiner les ténèbres, ils ne montrèrent pas les Serbes rampant dans l'ombre et se mettant en position avec leurs batteries. Quand les Bulgares s'aperçurent de cette manœuvre ils déchaînèrent un ouragan d'obus sur la colline. Certains de l'anéantissement des Serbes ils jetèrent une attaque en masse sur les pentes. Les Serbes dissimulés dans leurs tranchées attendaient en silence. Lorsque les flancs de la montagne furent tellement couverts d'ennemis qu'ils semblaient se mouvoir, les Serbes déclanchèrent leur riposte. Les Bulgares ne furent plus qu'une jonchée de cadavres.

La Ire Armée s'apprêtait à faire une formidable attaque au delà de la Zletovska, contre les hauteurs du Raïtchanski Rid. Le Raitchanski Rid était difficile d'accès, il avait été gagné aux Turcs par les Serbes qui l'avaient malheureusement abandonné aux Bulgares. On était obligé maintenant de l'arracher aux soldats du Roi Ferdinand. Les deux artilleries commencèrent la bataille, pendant longtemps elles jouèrent la partie seules. Les canons serbes eurent le dernier mot. Les bataillons serbes escaladèrent les flancs raides de la montagne sous le feu plongeant. Sans arrêt les obus bourdonnaient dans l'air, volatilisant le sol et les hommes. Des sections entières étaient enlevées dans l'espace. 12.000 Monténégrins coururent en renfort, ils étaient habitués aux ascensions. Leur charge eut lieu sous un feu ardent. Ils paraissaient voler sur la montagne, et bondissaient sur les ennemis qu'ils abattaient à coups de revolver. Par un autre côté montait un régiment de la Choumadia Le soir Raïtchanski Rid était serbe. Les Bulgares fuyaient.

La victoire amoureuse s'attachait aux étendards serbes ; le matin du 6 juillet elle leur ouvrit les portes de Kotchani. Située à l'Est de Raïtchanski Rid, Kotchani était considérée comme très importante au point de vue stratégique. Vers elle convergeaient les routes menant en Serbie, en Macédoine, en Bulgarie.

L'attention du Quartier Général était sérieusement préoccupée par les combats autour de Krivolak. Les soldats du Timok y luttaient difficilement. Une brigade arrivée de Prilep éclaira la sombre situation. Le 7, après avoir plusieurs fois changé de maître, la ville resta définitivement aux Serbes. Ils y trouvèrent plusieurs des leurs massacrés, mutilés, crucifiés (1).

Le 8 juillet, débarrassé de tout souci, le Voïvode Putnik lança une grande attaque contre Chtip. La gauche serbe traçait un arc de cercle autour des Bulgares et les réservistes de la Morava franchissaient la Bregalnitsa au Nord-Est de Chtip. L'armée serbe s'attendait à une lutte acharnée, elle ne trouva que le vide ; les Bulgares abandonnaient tout contact.

La gigantesque, sanglante, glorieuse bataille de la Bregalnitsa était gagnée par les Ire et IIIe Armées serbes.

Il est très difficile d'exposer d'une façon absolument nette l'ensemble des opérations ayant lieu sur l'immense théâtre des guerres actuelles. On se battail pour Zaietchar, on se battait sur la Bregalnitsa, on se battait devant le Vardar. Dans un pays aussi accidenté, chaque lutte nécessitée par la conquête d'un sommet, par la prise d'un ravin mériterait une mention spéciale. Le détail des batailles qui eurent lieu en même temps embrouille l'esprit. Pour faire mieux comprendre les divers épisodes qui se sont produits durant le mois de

1. Alain de Pennrun : *Illustration* du 29 juillet 1913.

juillet 1913, il faudrait présenter une suite de tableaux où seraient peints heure par heure les incidents de cette terrible mêlée. Seules, des vues pareilles montreraient clairement une bataille d'une aussi grande envergure.

Les Bulgares n'attaquèrent pas aussi brusquement au Nord que sur la Bregalnitsa ; ils commencèrent le siège de Zaïetchar dans la nuit du 4 au 5 juillet. Le général Koutintchef faisait en même temps filtrer une partie de ses hommes par les échancrures des cols. Il pressa de toute sa force sur les Serbes, inférieurs en nombre et en artillerie ; il les força ainsi à se replier. Au Sud il prit Kniajevatz le 6 juillet. La ville n'était défendue que par 250 hommes qui se retirèrent en combattant. Violentes, les attaques contre Zaïetchar n'aboutirent qu'à une défaite. Après leurs premiers avantages, le 9 juillet, les Bulgares étaient refoulés sur leurs frontières, ils se sauvèrent et laissèrent derrière eux un fort matériel. Les hommes de la dernière défense serbe s'étaient battus avec autant de mordant et de vigueur que leurs fils.

Devant Egri-Palanka, les divisions du Danube (Ire et IIe ban) demeuraient à peu près stationnaires sur la division du Danube (IIe ban) placée au Nord d'Egri-Palanka s'appuyaient les armées plus combattantes. Immobilité ne signifie pas inaction. Les divisions du Danube eurent à soutenir de fortes attaques. Comme sur la Bregalnitsa les Bulgares eurent les premiers succès. Leur légère avance continua jusqu'au milieu du 3 juillet. Ce jour-là ils étaient parvenus à Jedilovo à quelques kilomètres seulement d'Egri-Palanka. Leur victoire fut courte, ils durent reculer rapidement.

Il y eut, au sujet des nombreux sommets environnants, des opérations, où peu d'effectifs furent engagés, mais qui furent très dures.

Les Bulgares reprirent, le 5, Jédilovo perdu par eux le

3. Ils se frayèrent un chemin jusqu'à Tchoupino Brdo qu'ils atteignirent le 9 après des combats si meurtriers que le 7e d'infanterie serbe y perdit 200 hommes.

Là comme partout le courage serbe ne s'affaiblit pas. Quatre mitrailleuses cernées de toutes parts continuèrent à abattre les ennemis.

La division de la Choumadia (Ier ban) accomplit un prodige. Le 11 juillet elle arriva au secours des troupes danubiennes et s'intercala entre les deux divisions. Sortie de la fournaise de la Bregalnitsa, cette division gravissant les collines, descendant les vallées en toute célérité fit en deux jours un raid de 110 kilomètres.

Une contre-attaque désespérée fournie par les débris du 7e d'infanterie décidé à mourir plutôt qu'à reculer rendit le 11 juillet Tchoupino aux Serbes.

Les Bulgares s'accrochèrent au champ de bataille lentement transporté sur leur propre frontière.

C'était une guerre d'aigles ; sur le Jedilovo (1142 m.), pris le 16 juillet, les Serbes installèrent leurs batteries de 75. De cette position ils ravagèrent les Bulgares qui tentaient vainement le destin pour reprendre une hauteur aussi capitale. D'un autre sommet de 1297 mètres d'altitude, ils dominaient les Serbes et les arrosaient d'obus de gros calibre ; ils ne purent pourtant pas récupérer le Jédilovo.

La bataille continuait tout le long de la ligne de feu. Au sud à Tsarev-Vrh ; sur la Kamenitsa qu'ils avaient traversée, les Bulgares subirent de nouveaux échecs.

En dessous de Tsarev-Vrh, tout près de Pobiène, une autre grande bataille, la bataille de Govedarnik dura du 17 au 22 juillet. Très coûteuse, elle ne se termina pas sur un gain aussi fort que celui qu'elle méritait. Les Monténégrins, les divisions de la Morava (Ier et IIe ban) ainsi que plus tard la division de la Drina

(IIe ban) y prirent part. Il semblerait que les Monténégrins aient combattu d'une façon peu conforme à la tactique moderne et que malgré leur courage, par de fausses manœuvres, ils aient gêné les mouvements des Serbes. La division du Timok (IIe ban) fut obligée de se porter à leur secours, circonstance qui entrava la marche en avant. Les Grecs également se firent trop attendre. Enfin le 22 la victoire était complète.

Les principales forces serbes restèrent en arrêt devant les positions conquises, mais au Nord, les Serbes pénétrèrent en Bulgarie. L'armée du Timok eut cet honneur. Le 21 juillet les Serbes assiégeaient Belogradchik. Pour transporter les canons, une indomptable énergie avait été nécessaire. Les routes détestables traversaient le massif de la Stara Planina ; accrochées aux montagnes elles atteignaient de hautes altitudes. Le 22 juillet l'assaut général fut donné autour de Belogradchik. L'artillerie serbe agit magnifiquement. Le 23 juillet Belogradchik fut pris Le butin était très important.

Quoique Kniagevatz eut été ravagé par les Bulgares, il nous est certifié que les Serbes respectèrent la population de Belogradchik.

Complètement au Nord, derrière les Bulgares en retraite, les Serbes touchèrent le Danube et cernèrent Vidin, mais la ville ne fut pas obligée de capituler car, à ce moment, les hostilités cessèrent.

Pour terminer la guerre, les Bulgares exécutèrent encore un de ces vilains tours qu'ils savent si bien jouer. Ils attendirent que le parlementaire serbe qui leur était envoyé fût à une trentaine de mètres pour envoyer contre lui une décharge de mitrailleuse.

Depuis la bataille de la Bregalnitsa, le choléra décimait l'armée serbe. Les Bulgares avaient apporté ce fléau qu'ils prirent à Tchataldja des régiments turcs d'Asie.

PROCÉDÉS BULGARES

Les guerres donnent presque toujours lieu, en plus de la mort infligée sur le champ de bataille, à des massacres, à des cruautés. L'être humain qu'il soit né en France, en Russie, en Amérique, en Autriche est semblable à lui-même. Au fond de l'homme, dort l'instinct sauvage du préhistorique à l'affût d'une proie. La guerre en légalisant le meurtre, éveille cet instinct. Féroce dans les âmes brutales, l'atavisme du préhistorique emporte le vernis de la civilisation et pousse vers l'infâme sadisme qui jouit d'une souffrance infligée. Nous ne voulons donc pas prétendre que certaines armées se soient complètement souillées tandis que d'autres restaient absolument pures. Le meurtre, la torture appellent des vengeances. L'infortuné qui après une invasion rentre dans son foyer et ne peut embrasser que les cadavres mutilés des êtres chers, se jettera affolé de douleur sur le vaincu et lui fera endurer la peine du talion. Malheureusement, dans ce cas, l'innocent paie généralement pour le coupable.

Il existe aussi une question d'entraînement, le sang demande davantage de sang. La poudre enivre, la victoire grise, le pillage exalte, le vin trouble le cerveau. Partout, hélas, on trouve des traces d'atrocités, mais on n'en rencontre nulle part autant que sur le passage des

troupes hongroises ou bulgares ; les deux races gardent dans leur sang un reste de barbarie. Durant la deuxième guerre balkanique, les Bulgares ont commis les pires abominations.

Au moment de ces guerres, en France, en Angleterre, en Russie, Ferdinand de Cobourg et ses sujets avaient conquis de nombreuses sympathies. (Ils ont su remercier la France, l'Angleterre, la Russie à leur vieille mode finnoise). Les faits relevés contre eux ne peuvent donc être entachés de suspicion.

Nous avons déjà donné l'opinion d'un Turc, habitant d'Andrinople. Nous allons puiser maintenant chez M. Barby et chez M. Jean Leaune.

« J'ignore quelle fut la conduite des Grecs au cours de cette guerre, mais je puis affirmer que ni moi, ni mes confrères qui suivirent les opérations de l'armée serbe, ne vîmes d'atrocités commises par elles. Les Bulgares pillèrent, brûlèrent les villages serbes et grecs avec la même ardeur, la même haine que les villages turcs.

Ils éventrèrent avec la même rage les chrétiens et les musulmans ; ils violèrent avec le même sadisme les chrétiennes et les musulmanes. Il faudrait un volume pour consigner toutes les atrocités et l'on frémit en pensant à ce qu'il serait advenu de la péninsule Balkanique s'ils avaient eu la victoire. C'eût été un recul de plusieurs siècles » (1).

Des exemples suivent ces lignes, nous en choisirons quelques-uns :

Citons d'abord le rapport officiel du commandant du 2e régiment, fait après la *Bregalnitsa*. Ce rapport atteste que beaucoup de blessés serbes ont été tailladés à coups de couteaux et mutilés affreusement. Nous par-

1. Barby : *Bregalnitsa*.

lerons du soldat Sava Bogdanovitch ; ce vaillant refusa de renseigner l'ennemi, on lui coupa alors une oreille.

Aux environs de Toplik de nombreux blessés furent ramassés avec des yeux crevés, des nez coupés, des bouches ouvertes jusqu'aux oreilles à coups de sabre. Ailleurs on avait arraché les entrailles des infortunées victimes. Les Serbes retrouvèrent beaucoup des leurs pelés par lanières, les yeux étaient également enlevés. On avait fait calciner l'un deux M. Barby en appelle au témoignage de M. Tchernoff. Le correspondant du *Novoie Vrémia* raconte que le 10 juillet en avançant vers Kotchania et Chtip on put constater sur les morts : « Jusqu'où pouvait aller chez les Bulgares le génie de la torture. » Des blessés avaient été lentement et odieusement tourmentés : « J'ai vu à Krivolak » continue le reporteur russe « un soldat serbe blessé légèrement, les Bulgares l'avaient empalé avec une branche d'arbre et fait rôtir devant un grand feu jusqu'à ce qu'il fût carbonisé. A quelle effroyable inspiration, à quelle superstition barbare obéissaient ces hommes ? Ce fut pour nous un mystère qui humiliait en nous l'humanité. Le même soir nous avons trouvé le cadavre d'un soldat serbe crucifié sur un arbre. On lui avait cloué en arrière les mains et les pieds contre le tronc de l'arbre. Ensuite les Bulgares lui avaient percé la langue et par une ficelle l'avait attachée à la branche la plus souple d'un arbrisseau situé en face de lui. Le poids du corps en glissant écartelait le malheureux et le vent agitant les branches ravivaient sans cesse la plaie saignante de la bouche. »

A la bataille de Govedarnik les Bulgares achevèrent à coups de feu le colonel Arandjelovitch ; l'un deux laboura la poitrine de l'officier, retournant sa baïonnette dans la plaie qu'il avait faite à l'endroit où était la croix de la Bravoure, donnée par le Tzar Ferdinand au colonel

après la prise d'Andrinople. Il fut si sauvagement tué par les soldats de la 8e division qui avaient lutté côte à côte avec le régiment du colonel Arandjelovitch.

M. Barby fait un parallèle entre la conduite des Serbes et celle des Bulgares. Evoquant les crimes bulgares il dit encore : « L'armée serbe, je le répète, ne commit jamais semblables méfaits et je suis heureux de rendre justice à sa charité, à sa bonté, à sa noblesse (1) ». Tous les correspondants des grands journaux européens relatent des crimes bulgares.

Si nous ouvrons *l'Illustration* du 2 août 1913 nous y verrons les photographies prises à Cavallo, à Doxato, à Sérès, à Doiran, par MM. René Puaux, F. de Jessen, Jean Leaune. Ces incontestables documents montrent les mutilations des cadavres odieusement massacrés. A Demir Hissar, cent cinquante habitants furent emmenés vers une fosse qu'on venait de creuser, on les obligea à s'asseoir sur les bords de la fosse, puis on les assassina à coups de baïonnette. Les otages entraînés par ees féroces sauvages furent impitoyablement cxécutés.

Quant aux villages ruinés par les Bulgares furieux d'être vaincus, ils éveillent le souvenir des antiques des tructions bibliques ; mais ce ne sont que des pierres !

On a aussi reproché aux Bulgares d'avoir en se retirant jeté des cadavres de cholériques dans les puits et les rivières pour mieux propager le fléau.

1. Barby : *Victoires serbes*.

1913-1914

Par les traités de Londres et de Bucarest la Serbie avait doublé, soit comme nombre d'habitants, soit comme étendue territoriale. Sous la conduite d'un souverain qui paraissait être le vivant symbole d'un peuple simple et vaillant, la nation voyait s'ouvrir devant elle une ère de prospérité.

Pierre Ier, d'un excessive bonhomie, cause familièrement avec ses paysans, il peut rappeler à nos mémoires provençales le souvenir du roi René, cher à nos antiques chroniqueurs. Nous l'avons dit déjà plusieurs fois, S. M. Pierre Karageorgevitch a valeureusement porté notre uniforme français. Elève de Saint-Cyr il se battit en 70, fut fait prisonnier, s'évada, et pour rejoindre nos lignes traversa à la nage la Loire chargée de glaçons. Enfants de France, nous devons l'aimer car il nous aime et nous l'a prouvé en exposant son existence pour défendre notre sol.

Mûri prématurément par une jeunesse tourmentée, le glorieux vainqueur de Koumanovo, près de son père, veillait au destin de sa Patrie. Par la renonciation du Prince Georges, S. A. R. le Prince Alexandre était devenu l'héritier de la couronne. D'un tempérament paisible le studieux écolier, qui jadis, à Genève suivait ses cours, ravailla le droit à Pétrograd.

Gouvernée par le Roi et son fils, la Serbie avait besoin d'une longue période pacifique, afin que se puisse achever l'œuvre commencée par de brillantes conquêtes.

L'armée, admirablement organisée depuis 1903, dirigée par des chefs tels que le Voïvode Putnik, était quand même blessée et meurtrie ; elle aspirait à un repos rudement gagné.

Il fallait mettre de l'ordre en Macédoine et adapter le pays au nouveau régime. En Vieille Serbie aussi, nombreuses étaient les améliorations projetées. Le royaume n'était pas encore très riche en capitaux, mais l'attention des grands actionnaires mondiaux était appelée vers lui. Aidé par cet indispensable appui, le commerce devait prendre son développement malgré les entraves apportées par la jalousie de ses voisines.

Plusieurs nations s'inquiétèrent de ce nouvel état de choses. L'inquiétude et la haine de l'Autriche atteignaient leur paroxysme ; avec la mort d'Alexandre et de Draga elle avait vu s'envoler ses rêves de domination. D'un autre côté l'auréole entourant le Drapeau Serbe était une sorte de rayonnement attirant vers lui les espérances yougoslaves. Stimulés par les succès de leurs frères, les soldats de la Bregalnitsa : Croates, Bosniaques, Slovènes, Dalmates, désiraient avec une ardeur croissante leur union sous le sceptre bienfaisant des Karageorgevitch.

Les aspirations yougoslaves prenaient une forme absolument précise. En Europe Occidentale on s'occupait peu de cette question si troublante pour les âmes du Sud-Est. La France, selon l'habitude, restait aveugle pour ce qui n'était pas querelle de clocher ou discussion religieuse. Le rêve yougoslave voulait la formation d'un royaume unique fondant ensemble avec la Serbie et le

Monténégro tous les pays Serbes du sud de l'Autriche. Bosnie, Herségovine, Dalmatie, Croatie, Carniole, Slavonie, une partie de la Styrie, du Baranya, du Banat.

L'Italie, alarmée, clignait de l'œil vers Goritza, Trieste et la presqu'île de l'Istria, qu'elle convoitait ; elle regardait aussi du côté des îles de l'Adriatique et de la Dalmatie, dont elle souhaitait les deux tiers environ.

L'Autriche voyait ces velléités d'indépendance devenir chaque jour plus puissantes, elle craignait que les revendications Serbes sonnassent les premiers glas de son agonie. Si les Yougoslaves se détachaient d'elle que feraient les Tchèques, de Moravie de Bohême et les Slovaques. Là aussi les Slaves étaient en majorité écrasante. Les Magyars pourraient à leur tour prendre le goût de la séparation quoiqu'on les eût toujours favorisés et qu'on eût jeté en pâture à leur férocité les Slaves de l'Empire. L'Autriche s'affola, elle avait souhaité la défaite des jeunes puissances balkaniques, ensuite elle avait fait des vœux pour le triomphe bulgare. A la fin de l'année 1913 elle était exaspérée. L'Autriche ne pouvait donc avoir aucune pitié des Serbes qui barraient aux Germains la voie de Salonique et de l'Asie Mineure.

Les Yougoslaves ne revendiquaient que leur dû ; nous Français qui fûmes les alliés du Piémont, ne pouvons que leur donner notre amitié.

Quant aux Bulgares, ils renient la race Yougoslave qui les renie. D'origine finnoise ils se sont à demi slavisés en se mêlant aux habitants des pays qu'ils s'approprièrent. Ils parlent une langue slave qui tient du serbe, avec bien des différences, mais, dans toute leur nature (coutumes, habitudes, mœurs), ils sont restés Asiatiques.

Les aspirations serbes sont trop connues pour que nous insistions sur elles.

Le mois de juin 1914 vient de s'ouvrir. L'été accouru promet à la Serbie la prospérité des riches moissons. Les glorieuses misères des deux dernières années s'effacent et l'exultant besoin de vivre éloigne la mort. Un gai renouveau fait sourire la nation heureuse. De Belgrade à Monastir la brise passe et chante parmi les cultures. Il est à remarquer que les crises violentes sont généralement suivies d'une reprise d'activité, la Nature maternelle semble faire circuler plus rapidement la sève dans les veines des pays qu'elle a courbés sous la rafale. Sur cette belle terre serbe, le paysan se penchait, content de voir germer le grain et s'incliner les épis, chaque jour plus lourds. Mais l'Autriche guettait sa proie.

Les causes de la guerre mondiale de 1914 sont profondes, elles sont vieilles, leurs sources sont lointaines. Les deux camps adversaires jugent les événements selon leur intérêt. Une chose paraît certaine : l'agression contre la Serbie ne fut qu'un prétexte de l'Allemagne plus prête que ses ennemis et désireuse d'une guerre préventive. Peut-être que l'Autriche soumise à Berlin, fut de moins mauvaise foi vis-à-vis de l'Europe. Elle pensait sans doute agripper la Serbie de la même façon que la Bosnie-Herzégovine. Si l'Allemagne lui avait ouvert les yeux peut-être n'aurait-elle pas lancé le monde dans une pareille aventure.

L'Allemagne, secouée par ses pangermanistes, inquiétée par les nationalistes ennemis, avait intérêt à faire la guerre avant que la Russie eut ébauché son œuvre préparatrice.

Plus on étudie les circonstances entourant l'attentat de Sarajevo, plus on demeure perplexe. Depuis l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, le Vidov-Dan atteignait une plus grande importance. Après le Congrès de Berlin qui permettait à l'Autriche d'administrer la Bosnie-

Herzégovine, les malheureux Bosniaques avaient conçu l'espoir d'obtenir une législation plus douce que celle dont la Turquie les pressurait. Ils s'aperçurent bientôt que le remède était pire que le mal. En 1882 ils se révoltèrent, mais ce mouvement ne leur procura pas de grands avantages. Ils eurent beau implorer une constitution particulière, ils ne purent avoir gain de cause et l'annexion de leur pays en 1908 fut le coup de grâce. Jamais les Yougoslaves ne s'habituèrent à cette idée. On comprendra quelle stupide insulte l'Archiduc fit aux sentiments serbes en venant diriger les manœuvres de ses troupes près de la frontière, au moment de l'anniversaire vénéré, et en choisissant le jour même de la fête pour parader à Sarajevo. Il y avait dans cette démonstration un tel manque de tact qu'il semble impossible que le Prince ou plutôt son entourage n'aient pas désiré une catastrophe.

Le gouvernement du Roi Pierre éprouvait des craintes en voyant l'héritier de la couronne de Saint-Etienne s'apprêter à narguer le patriotisme yougoslave. On pria même le Prince de retarder son voyage : « M. Pachitch discrètement essaya d'indiquer au Ballplatz les périls auxquels s'exposait l'Archiduc ; le 21 juin, le ministre serbe à Vienne avertit le ministre des Affaires étrangères que son gouvernement avait des raisons de croire qu'un complot s'organisait en Bosnie. Le chancelier ne tint aucun compte de cet avis, et il écarta avec le même dédain les indications que la police de Belgrade lui donnait sur Tchabrinovitch (1). »

Pendant ce jour néfaste, après le petit attentat de Tchabrinovitch, individu qui paraît mêlé à des tripotages avec la police Autrichienne, et de qui le père était

1. Ernest Denis : *la Grande Serbie.*

au service de la même police, le général Potiorek insista auprès de l'Archiduc pour qu'il ne renonçât pas à la promenade projetée. « Je connais mes Bosniaques », dit-il, « il n'y a jamais deux attentats dans la même journée, vous manqueriez une ovation splendide (1) ».

Par centaines on a pendu les pauvres Tchèques, les pauvres Bosniaques, coupables d'aimer la Serbie. On n'a pas pendu le général Potiorek. Non seulement on ne l'a pas pendu, mais on lui a laissé son corps d'armée, et ce fut lui qui commanda les troupes destinées au début de la guerre à envahir la Serbie, troupes si magistralement battues par Putnik.

Pour venger un crime cherché, l'Autriche voulait faire pendre des Serbes, elle voulait faire dégrader des officiers serbes, des fonctionnaires serbes.

Elle voulait introduire des Germains et des Magyars dans la police serbe. Elle manigançait une infiltration. Elle préparait aussi une humiliation pour dire au monde qu'il était impossible d'accorder quelque confiance à la parole du gouvernement de Belgrade. Les conditions les plus dures furent imposées à la Serbie. Des conditions si dures que Sir Edward Grey s'en étonna. La Serbie était petite malgré sa gloire, elle aurait cédé une fois de plus à la pression de l'Europe. Elle avait déjà cédé sur presque tous les points. L'Autriche, craignant sa complète docilité, brusqua les événements.

L'attentat d'un fou, attentat qui fut certainement une joie pour nombre d'Autrichiens haut placés, méritait pour expiation la destruction d'une race. Pourtant si les Austro-Boches rendent un peuple entier responsable du geste d'un de ses fils, pourquoi ne font-ils pas entrer

1. *La Grande Serbie.*

en ligne de compte les menaces de mort chaque jour adressées d'Autriche au Prince Alexandre ? (1)

Nous disons que Princip était un exalté, il y a beaucoup de chances pour que ce soit vrai, mais il y a des présomptions pour croire que Tchabrinovitch ne l'était pas.

Entre autres calomnies dont elle est coutumière, l'Autriche a commis l'infamie d'accuser les hautes personnalités du Roi Pierre et du Prince Alexandre. Les caractères du souverain et de son fils sont trop élevés pour qu'une pareille poignée de boue les atteigne ; même vouloir les défendre serait une insulte, car cela signifierait qu'on peut les soupçonner. Par contre puisque l'Autriche a été capable de suggérer au monde de semblables horreurs, c'est qu'elle aurait eu le courage de les commettre sans doute.

On peut trouver étranges les actes de cette tragédie. Personne n'ignore que l'Archiduchesse, femme de François-Ferdinand, était seulement comtesse, et que le mariage du Prince fut une idylle. La Comtesse Chotek, épousée morganatiquement, montait peu à peu en grade. En cadeau de noces elle avait reçu le titre de Princesse de Hohenburg. Quelques années plus tard, elle devint aussi duchesse, puis elle fut appelée « Altesse » et les Hongrois laissèrent sous-entendre qu'ils l'accepteraient pour reine. Les princesses de sang enrageaient de voir cette Tchèque élevée au-dessus de leur niveau, elles la haïssaient.

La Comtesse Chotek était une femme de génie, elle avait une intelligence qui lui promettait de dominer. On avait la presque certitude que François-Ferdinand mettrait la couronne impériale sur la tête de la Princesse de Hohenburg. L'archiduc n'était pas aimé à la cour,

1. N° 18 du livre Bleu Serbe.

Violent, autoritaire, il avait montré la façon avec laquelle il savait balayer les courtisans ; ceux qui avaient échappé craignaient pour l'avenir. Les sauvages Magyars magyarisants avaient surtout des griefs contre François-Ferdinand, il avait épousé une Tchèque et ses sympathies le portaient vers le régime du trialisme. A la cour Viennoise on détestait les deux époux. Le Comte Tisza était à la tête des mécontents.

Le chef de la police de Sarajevo, Gerde, était aussi hongrois. En lisant *l'Illustration* du 22 janvier 1916 on verra avec stupeur que le Prince Montenuovo, ennemi que François-Ferdinand voulut éloigner, fut chargé d'organiser les funérailles princières.

Ces funérailles n'eurent aucun éclat militaire quoique l'archiduc fût le chef de l'armée, et l'on mit en avant que la Comtesse Chotek n'avait aucun droit à de pareils honneurs. Montenuovo fut félicité pour ses ternes arrangements.

Comme tous ceux qui se sentent la conscience lourde, de temps à autre, les Autrichiens éprouvent le besoin de frapper quelques coups de tam-tam autour de l'attentat de Sarajevo et font écrire dans leurs journaux de nouvelles inventions.

En général c'est la Narodna Odbrana qui paie les frais de ces flots d'encre malpropre, dont on cherche même à éclabousser le Prince Régent de Serbie.

Ces rédacteurs de mensonges ont des informations souvent très curieuses du genre suivant :

« Un ancien ministre serbe, le Dr Voijislav Belimarkovitch, aurait fait de compromettantes déclarations. » En réalité le Dr Voijislav Belimarkovitch n'a jamais été ministre et n'a non plus jamais existé. Ces grossières erreurs sont mises en circulation dans le monde germanique.

L'histoire prononcera son verdict mais les millions de martyrs ne sortiront pas de leurs tombes.

Le 11 juillet, l'ultimatum Autrichien était présenté à la Serbie ; le 13, le ministre autrichien abandonnait Belgrade.

HOSTILITÉS JUSQU'A L'INVASION

Albert, Roi des Belges
Pierre, Roi de Serbie.
Petits royaumes, grands rois, tel est le spectacle que nous présente cette guerre où tant de « grands » sont devenus petits.

GABRIEL HANOTAUX

Belgrade, ville ouverte, séparée seulement de Semlin par le Danube, était difficile à défendre. Le gouvernement, dès la déclaration de guerre, se retira à Nich au cœur de la Serbie.

Les Serbes jouèrent le premier acte de la tragédie mondiale, ils firent sauter durant la nuit du 29 juillet, le pont reliant Belgrade à Semlin. En même temps les Autrichiens n'épargnaient pas les obus pour détruire la capitale du Roi Pierre. De sa forte voix grondante, l'artillerie raconta à l'Univers que, pris de frénésie, les hommes allaient occuper leur intelligence à se tuer. C'est ainsi que, protestants, orthodoxes, catholiques, prétendaient suivre l'Evangile que tous vénéraient : « Aimez-vous les uns les autres. » La logique humaine est un mystère. Pendant le cours des siècles, au nom de cet Evangile de bonté, des hommes n'ont jamais cessé de martyriser et de déchaîner des guerres de religion impies.

Le canon ébranla l'azur diaphane de l'air et des flots.

Belgrade, Smederevo Vichnitza, étaient pleines de flammes. Le Danube, la Save, agités jusque dans leurs plus intimes profondeurs par les explosions, étaient couverts de remous fulgurants. Dans les nuits troublées les fleuves reflétaient les chemins embrasés traversant continuellement le ciel. Sur leurs eaux, les monitors venaient canonner la blancheur des villes.

Quelques détachements serbes franchirent la Drina et pénétrèrent en Bosnie, bientôt d'autres troupes entrèrent à leur suite sur le territoire annexé et envahirent le bassin inférieur de la Drina. De leur côté les Autrichiens ébauchèrent des feintes le long du Danube et de la Save.

La véritable offensive ne fut esquissée que le 12 août. Ce jour-là, le 4e corps autrichien traversa la Save pour submerger la Matchva. La grande plaine de la Matchva, fertile et très peuplée, déroule se scultures au milieu de l'enlacement de la Drina et de la Save. En arrière de l'hémicycle tracé par les deux cours d'eau, les massifs du Tser, de l'Iverak, du Goutchevo, étagent leurs gradins et ferment la plaine. La Matchva fut le principal théâtre des offensives autrichiennes de 1914.

L'armée serbe était concentrée dans la région Topola-Arandjelovatz-Palanca. Ignorante du lieu choisi par les ennemis pour leur attaque, elle était prête à se porter rapidement sur le point menacé. Ce point fut la Matchva. Les Autrichiens prirent Valiévo pour leur premier objectif. Trois colonnes parties de trois directions opposées devaient converger sur la ville. La première colonne traversa la Save à Chabatz; la deuxième franchit la Drina à Loznitsa; la troisième prit le chemin de Kroupagne. Les principales forces autrichiennes formaient la deuxième colonne, celle qui marchait le long de la vallée de l'Yadar. Seuls, les avant-postes serbes

se trouvèrent en place pour recevoir le premier choc, ils ne purent que reculer en attendant l'arrivée de l armée serbe.

Fiers d'avoir forcé les vieux territoriaux de la dernière défense à se replier, les Autrichiens avancèrent lentement. Ils vont toujours lentement, sauf dans les paniques ; notre histoire de France nous a appris cela. Loin de nous pourtant l'insinuation d'un manque de bravoure à leur reprocher, ils manquent seulement d'énergie et de mordant Au sujet du courage militaire, qu'il soit permis d'ouvrir une parenthèse. Dans l'affolement du combat, les circonstances peuvent faire du même homme le dernier des poltrons ou le plus grand des héros. L'épaisseur d'un cheveu sépare souvent la lâcheté de l'héroïsme. Dominé par son impressionnabilité, le soldat se trouve à la merci d'une sensation nerveuse. Un homme qui, quelques minutes auparavant, aurait contribué par un fait d'armes éclatant au gain d'une bataille, peut, le quart d'heure suivant, occasionner une débandade. Dans ce cas comme dans tous les cas auxquels est soumis notre pauvre être sensible, il ne faut pas porter d'implacables jugements.

La colonne autrichienne venue du Nord-Est s'empara de Chabatz, à peine gardée ; la ville ne fut pas défendue et la poignée de soldats serbes qui s'y trouvait l'évacua. Cette colonne rejoignit celle qui montait la vallée de l'Yadar et la Matchva fut serrée dans un étau.

L'Autriche, qui se glorifie d'avoir l'esprit religieux, imagina l'expédition de punition ; cette invention produit nouveau de notre époque était destinée à tuer le plus de Serbes possible. L'Autriche se persuadait que d'une seule bouchée elle avalerait l'armée serbe affaiblie par les campagnes 1912-1913, et qu'elle envahirait la Serbie sans difficulté. Invoquant une fois de plus ce

prétexte faux et abusif de la mort de l'Archiduc, elle mit en première ligne des régiments magyars chargés d'exterminer la paisible population. Seule la justice de Dieu pourra compter les crimes accomplis par ces forcenés. Bulgares, Magyars, Satan a créé ces deux races pour les allier ensemble. Souhaitons le jour où Satan, blasé de voir périr tant d'innocents affreusement tués, les obligera à se détruire entre eux. Ce jour-là, Satan ne sera pas seul à rire.

Le peu de temps nécessaire pour permettre aux soldats serbes de venir repousser l'ennemi, fut mis à profit par les Magyars. Le meurtre par le fer, par le feu, par tous les moyens de destruction imaginables, passait sur la Matchva, dévastée aux cris des femmes, des vieux, des enfants odieusement massacrés avec les pires raffinements. Tout était incendié, les villages flambaient comme des meules de paille, et dans les tourbillons de feu les Hongrois, jetaient leurs victimes.

Le Tser

Les armées serbes accouraient ; elles se trouvèrent en face d'une rude tâche, les ennemis s'étant installés sur les chaînes du Tser et de l'Yverak. Le 16 eut lieu le premier choc. La cavalerie serbe, escortée par des batteries d'artillerie de montagne et par quelques bataillons, se heurta aux Autrichiens à l'ouest de Slatina. La lutte fut longue et rude, à la fin du jour, les Serbes, maîtres des Autrichiens les rejetèrent contre la Drina, ils avaient percé le front austro-hongrois et séparé le 4ᵉ corps, contourné à Chabatz, des 8ᵉ et 13ᵉ corps postés au sud des massifs rocheux et sur les crêtes

elles-mêmes. La IIe Armée serbe, sous les ordres du général Stepanovitch, arrivait par étapes forcées. Les divisions de la Choumadia (Ier ban) et du Timok (IIe ban) se lancèrent sur Chabatz, tandis que les autres divisions déferlèrent contre les bases des montagnes occupées par les ennemis.

L'Autriche avait une grande supériorité en fait de matériel; l'armée serbe, surprise par la guerre de 1914 pendant la période de réorganisation nécessitée par les guerres précédentes, se trouvait à court de beaucoup de choses.

Ainsi des régiments du Ier ban n'avaient que des mauser ancien type à opposer aux nouveaux modèles autrichiens.

Les principales forces des deux adversaires se heurtèrent sur le massif du Tser. La IIe Armée prit contact avec l'ennemi dans la vallée de l'Yadar, et en dessous de Yarébitzé. Le front de combat traçait une ligne un peu oblique, tirée du Nord-Est au Sud-Ouest. La droite serbe composée des divisions de la Choumadia (Ier ban) et du Timok (IIe ban) était orientée dans la direction du Nord-Est. Ensuite venait la cavalerie qui ayant repoussé les Autrichiens contre la Drina s'appuyait sur le reste de la IIe Armée. La IIIe Armée s'allongeait au sud-ouest. L'extrême gauche serbe s'adossait aux collines entourant le village de Petzka. Cette première journée ne fut pas favorable aux armes serbes. Remarquons que souvent au début des grandes batailles ou des grands mouvements stratégiques terminés par un triomphe pour les Serbes, ceux-ci eurent d'abord la chance contre eux. Généralement attaqués par surprise, ils durent céder un moment sous la poussée inattendue, mais bientôt leur courage maîtrisait la situation.

Au Nord pourtant les Autrichiens avaient été poussés

au delà de la frontière. Sur les autres ponts les Serbes reculèrent un peu.

Une aurore ouatée de brume vit naître la matinée du 17. Les renforts étaient venus du centre. Ardents, les Serbes avancèrent vers les flancs du Tser. Deux ans de combats les avaient accoutumés aux difficultueuses escalades sous les balles. Assassinés par les Autrichiens qui les inondaient de projectiles, ils montèrent avec une sublime bravoure sur les pentes rapides. Inlassablement, ils remplaçaient leurs morts par des vivants toujours plus acharnés à l'âpre lutte. Le soir les enrichit d'un gain important, ils tenaient en leur possession deux sommets auxquels ils pouvaient s'appuyer pour répondre à leurs adversaires.

Leurs succès devaient s'élargir le lendemain. Ce jour-là, le 18, le combat fut affreux sur le Tser. Férocement on se battait corps à corps avec les baïonnettes qui rougissaient et les grenades qui s'épanouissaient en une floraison de feu. Tant de vaillance déployée ne fut pas inutile, les Autrichiens dévalèrent des montagnes. Exaspérés, ils tentèrent plus tard de reprendre l'arête faîtière, mais les Serbes s'étaient solidement incrustés, aucune force ne prévalut contre leur ténacité.

Maitres du Tser, les Serbes avaient complètement rompu le front adverse. Les Autrichiens étaient jetés d'un côté vers les cultures dévastées de la Matchva, de l'autre contre l'Yverak et la vallée de l'Yadar. La bataille n'était pourtant pas terminée.

De nouveau, le lendemain, la guerre d'escalade reprit sur l'Yverak. Les infatigables fantassins serbes s'acharnèrent dans leurs assauts et après avoir atteint les crêtes poursuivirent les Autrichiens chassés des sommets et de la vallée de la Lechnitza, courbée comme un berceau entre le Tser et l'Yverak.

Pendant ce temps, la IIIe Armée (général Youritchitch) recevait les attaques violentes de l'ennemi. Non seulement elle résista et subit sans faiblir le poids d'un adversaire furieux mais elle le repoussa vigoureusement, et, en le repoussant, avança.

Ce fut alors la fuite autrichienne. Seuls les Magyars se défendirent sauvagement. Ils furent superbes de courage et tandis que se sauvaient les autres troupes ils tinrent les Serbes en échec jusqu'au 24.

Le 24 août, ils quittèrent Chabatz et délivrèrent pour un temps la terre serbe de leur blasphématoire présence, laissant en la possession de leurs adversaires environ 6.000 prisonniers et un grand butin de guerre.

La lutte était pénible sur les fronts de France et de Russie, il était nécessaire qu'aucun renfort ne fût envoyé sur ces points. Les alliés prièrent le Grand Quartier Général serbe d'attirer les ennemis et on décida une offensive en Autriche. Les IIe et la IIIe Armées, chargées de surveiller la frontière de Chabatz à Lioubovia, durent y retenir l'ennemi tandis que la Ire Armée, sérieusement renforcée, commandée par le général Boyovitch, passait la Save à Obrenovatz. Une feinte fut dessinée le 5 septembre sur Mitrovitza par la division du Timok (Ier ban); un désastre arriva alors. Le matériel manquait et pour comble celui qui existait encore était usé. Malgré cette circonstance on avait ordre de passer et on passa. Après qu'un régiment eût traversé le pont nouvellement construit par le génie, le pont se rompit, précipitant à l'eau nombre de soldats. Le régiment, déjà parvenu sur la rive gauche de la Save, fut malheureusement mis en pièces aux portes mêmes de la ville, par un ennemi très supérieur en nombre. La Ire Armée ayant franchi la Save avançait rapidement, elle parvint

aux abords de Rouma et les Autrichiens déjà prêts à partir pour d'autres fronts rétrogradèrent.

D'un autre côté l'avance en Bosnie s'accentuait ; Vichegrad, Rogatica, Ichainitche, Fotcha, et tout le territoire jusqu'aux portes de Sarajevo furent occupées par les Serbes et les Monténégrins.

Quoiqu'intéressants, ces combats en Bosnie étaient secondaires, la partie principale devait se jouer une fois de plus au nord-ouest, dans la région du Tser et de la Matchva. Laissant la Ire Armée de côté, les Autrichiens se résolurent à faire une seconde offensive et à attaquer dans la direction de Loznitza, de Kroupagne et de Lioubovia.

La deuxième agression autrichienne se déclancha durant la nuit du 8 septembre. Dissimulés dans l'obscurité les Austro-Hongrois tentèrent de franchir la Save devant Ratcha. Ils ne purent atteindre leur but. Ils essayèrent encore de traverser la rivière, mais le passage était bien gardé et, sans obtenir le moindre succès, par centaines ils abandonnèrent leurs cadavres au courant, qui les portait au Danube et à la mer. Favorisé par les ténèbres, une partie du 9e corps, placé au delà de Bossut, pénétra dans la Matchva. Recevant à temps leurs renforts, les Serbes obligèrent les adversaires à évacuer le terrain et à se retirer derrière la Save.

La nuit suivante encouragea les Austro-Hongrois qui voulurent amener à bien un hardi coup de main. Une division autrichienne passant la Save, prit quartier autour de la Tserna Bara. Tserna Bara signifie « Marécage noir ». Un combat opiniâtre dura toute la journée du 9 septembre auprès de ce marécage. La chance ne fut nettement favorable aux Serbes que le soir. Vaincus, les Autrichiens cherchèrent à s'abriter sur la rive opposée de la Save, mais ils n'avaient pu construire qu'un seul

pont, leur retraite précipitée fut sanglante. Les troupes ne s'écoulèrent que lentement et les arrière-gardes se firent hacher.

Plus au Sud, déjà depuis le 7 septembre, les Autrichiens échelonnés devant la Drina montaient les pentes du Gutchevo et de Kroupagne.

La Ire Armée dut être rappelée de l'Autriche où elle avançait toujours. De grands combats eurent lieu. A celui de Matchkov Kamen (Le Rocher du Chat) S. A. R. le Prince Georges fut blessé en chargeant à la tête de son bataillon. Les Serbes repoussèrent encore l'ennemi jusqu'au delà de la Drina, mais les Autrichiens avaient préparé des retranchements de campagne : ils s'y enterrèrent, comme les Allemands s'étaient tapis derrière la Marne. La guerre de tranchées commençait, coupant le sol de profonds sillons. Pendant ce temps la Bosnie voyait les Serbes approcher de Sarajevo ; mais, au milieu d'octobre, attirés par les événements qui avaient lieu dans la Matchva, ils durent retourner sur la Drina. Les Serbes n'avaient malheureusement pas une artillerie suffisante pour seconder leur valeur. Le manque de munitions se fit aussi sentir parmi leurs rangs.

La situation menaçait de durer, les sommets des chaînes restaient inaccessibles aux Autrichiens. Les Serbes ne pouvaient, non plus, déloger les ennemis de leurs positions à cause des renforts arrivant en masse d'Autriche. Les Serbes furent enfin dans une telle infériorité que, malgré leur énergie, ils durent céder. La lourde artillerie germanique se mit aussi de la partie et, contre elle, il n'y avait pas de réplique possible.

Le 6 novembre seulement les Autrichiens s'emparèrent des sommets dominant Kroupagne ; ils avaient de nombreux atouts en mains ; malgré cela, deux mois

leur avaient été nécessaires pour conquérir un aussi mince espace de pays.

Nous n'avons pas assez vu, en France, l'effort puissant que fournirent nos alliés au moment de ces cruelles attaques. Nous haletions d'angoisse en comprenant lentement, malgré les réticences, le désastre de Charleroi. La formidable bataille de la Marne, les hécatombes de l'Yser nous absorbaient et nous nous occupions à peine de nos vaillants amis. Nous ne saisissions ni leur ténacité, ni la somme terrible de peines qu'ils supportaient glorieusement. Oubliant un pays petit par son étendue mais gigantesque par son héroïsme, nous tournions notre espoir vers la Russie... La bataille du Tser livrée à la même époque que celle de Charleroi demeure presque inconnue pour nous. Nous croyions que la France allait mourir, nos âmes allaient vers ses défenseurs aimés et meurtris. La bataille faisait pareillement rage sur les rives du Danube et sur les rives de l'Ourcq, de la Marne, de l'Aisne, de l'Yser. Nos amis serbes, durent, eux aussi, commencer une retraite qui se termina comme la nôtre par une victoire miraculeuse. Plus heureux que nous, à ce moment-là, leur poursuite obligea l'ennemi à repasser au delà de ses frontières.

Derrière l'armée serbe forcée à une retraite vers le cœur du pays, arrivaient les Autrichiens. Ils arrivaient lentement et n'entrèrent à Valievo que le 14 novembre. De Valievo à Kroupagne il y a environ 45 kilomètres ; les Autrichiens avaient occupé Kroupagne le 6 novembre. Ce détail montre que l'armée serbe était loin de la débâcle annoncée à Vienne, elle fournissait une belle retraite stratégique coupée de fréquentes contre-attaques, presque toujours heureuses pour elle. Quelques bataillons autrichiens qui avaient choisi une autre route pour passer par la Morava et tomber sur le dos des

régiments serbes, franchirent le Danube à Semendria et se firent annihiler presque immédiatement.

Le Roudnik

Le 20 novembre, les Serbes, qui reculaient toujours posément, arrêtèrent leur mouvement de repli. Ils prirent de formidables positions. Retranchés derrière la Kouloubara et le Lig, leur gauche s'appuyait sur le massif de Souvobor, sur les sommets du Kablare et l'Ovtchare, séparés par la profondeur d'une vertigineuse gorge emplie par les eaux tumultueuses de la Morava Ouest. Contre les trois armées serbes il y avait cinq corps autrichiens. La bataille se déchaîna sur un front, tenu de la Save au bassin supérieur de la Morava. Ce front presque droit courait du Nord au Sud. Le 29 novembre la lutte sur le Souvobor se termina par la prise de cet important massif que les Autrichiens arrachèrent aux Serbes.

L'armée du Voïvode Putnik pivota alors, et la droite, qui touchait la Save, accomplit une vaste manœuvre la portant à plus de 40 kilomètres en arrière ; de la sorte elle abandonnait Belgrade. Elle s'accoudait au Danube, aux massifs du Drenié et de Kosmaï, tandis que l'extrême gauche, restait immobile. La ligne du front, arquée à Lazarevats, dessinait une courbe concave dont la branche méridionale atteignait les bases du Roudnik avant de se buter à la région du Kablare.

Les Autrichiens se persuadaient qu'ils étaient maîtres de la Serbie, la défaite des armées serbes était pour eux une certitude, ils se voyaient déjà à Nich, Uskub et Monastir. Ils firent une fastueuse entrée à Belgrade et

paradèrent en triomphateurs devant le palais royal. Le général Franck avait eu le grand mérite de traverser la Save sur ses pontons et d'entrer dans Belgrade évacuée. Il adressa un pompeux télégramme offrant au soixante-dixième anniversaire de l'Empereur la capitale serbe. Vienne pavoisa ; les carillons carillonnèrent ; l'Autriche entière était en liesse ; on avait abattu le dragon yougoslave ; c'en était enfin fini avec ce petit peuple qui levait toujours la tête.

La Serbie est comme le phénix, elle renaît de ses cendres. L'Autriche eut un douloureux réveil. Les Austro-Hongrois étaient au moins deux contre un. Les Serbes attendaient l'heure choisie. Le général Michitch remplaça le général Boyovitch à la tête de la Ire Armée et jeta ses soldats en avant contre la menace envelopante de la droite autrichienne. La petite ville de Pojega, baignée par la Morava, et les crêtes du Souvobor furent indiquées aux troupes serbes comme les objectifs indispensables à saisir. L'énergie serbe chercha la victoire qui devait sauver la Patrie.

Le monde entier admire le geste de S. M. Pierre Karageorgevitch, du héros, roi d'un peuple de héros. Le souverain fatigué faisait une cure aux eaux de Vragnska-Bagna ; il pouvait à peine marcher, mais sa volonté amena une telle réaction qu'il accomplit des prodiges. En toute hâte, il se dirigea vers le front. On le hissa à cheval et il passa parmi les combattants. Le roi disait qu'il déliait ses sujets de leur serment de fidélité envers sa personne, et qu'il les autorisait à rentrer dans leurs foyers, puisque par leur retraite ils semblaient montrer qu'ils en avaient assez de faire la guerre. Mais le souverain ajouta que tout Serbe appartenait à la Patrie et devait mourir pour elle. Joignant l'action à la parole, le souverain descendit dans les tranchées, chercher une

force qui, jadis, avait fait de lui le valeureux combattant de Villersexel.

Il prit un fusil et tira sur l'ennemi. Le Roi vise juste, il a jadis gagné un prix dans un concours à Lucerne. Insoucieux du danger, le Souverain allait de ses fantassins à ses artilleurs, il encourageait chacun d'entre eux et les électrisait par sa présence sous le feu. Un frémissement d'enthousiasme secoua les cœurs des soldats serbes. Devant eux ils avaient l'ennemi détesté, l'oppresseur des millions de frères tyrannisés, qui voulait encore les dominer. Derrière eux il y avait la Patrie. Au milieu d'eux il y avait le vieux Roi, décidé à mourir plutôt que d'assister à une défaite. Religieusement ils songèrent au trépas et coururent à l'assaut.

La journée du 3 décembre, une froide journée d'hiver, commençait. Le brouillard lourd traînait sur la terre, enveloppant les deux divisions serbes qui devaient engager le combat. Les Autrichiens, insoucieux d'une mort qu'ils ne voyaient pas venir, les Autrichiens, certains d'une victorieuse et facile poursuite, descendaient du Souvobor vers le Roudnik et la petite plaine étendue jusqu'à la Morava. La brume disparut lentement et aux yeux des Autrichiens ébahis fut révélée la présence d'un adversaire prêt à l'agression ! L'artillerie serbe retrouva sa voix, ses grondements ébranlèrent les roches du Souvobor. Au pas de charge les fantassins du général Michitch coururent à la rencontre des envahisseurs.

La surprise fut pénible, les Autrichiens ne purent manœuvrer confortablement, et, la panique les saisissant, ils remontèrent en toute hâte sur la hauteur d'où ils étaient descendus. Des renforts les soutinrent suffisamment pour contenir les assaillants. Les attaques succédèrent aux attaques, les contre-attaques aux con-

tre-attaques. Le corps à corps dura trois jours, sur les pentes où blessés et morts roulaient pêle-mêle.

Le 5 décembre apporta la victoire aux Serbes. Les Autrichiens faiblirent, puis se débandèrent au Sud, près des bords de la Morava, le 16e corps trouva un sort néfaste. Les pertes autrichiennes furent terribles et une telle boucherie amena une déroute; les Austro-Hongrois montrèrent la rapidité dont étaient capables leurs jarrets. Ils mirent beaucoup moins de temps, pour fuir de la Morava jusqu'au delà d'Oujitsé où ils s'arrêtèrent enfin, qu'ils n'en avaient mis pour parvenir de Kroupagne à Valievo.

Ignorant volontairement et selon les instructions reçues les événements qui se déroulaient à droite, le général Michitch envoya ses troupes contre les ennemis. Les 16e, 15e, corps et une partie du 13e (1) firent preuve de la plus grande célérité ; pour mieux courir, les soldats lancèrent leurs fusils et leur équipement. Il y avait des ravins pleins de neige, où furent abandonnés canons et bagages.

Au Nord les Autrichiens avaient eu l'intention de faire une offensive, mais ils durent supporter celle des Serbes. Ils s'étaient retranchés sur les collines dessinant une demi-lune autour de Belgrade ; ces positions ne furent bientôt plus tenables pour eux et ils dégringolèrent les flancs des coteaux.

Le 13 décembre la défaite était complète. La Ire Armée allongée devant Chabatz, et du Tzer à la Drina jusqu'en face d'Oujitzé, avait chassé tous les ennemis. Pendant ce temps, les IIe IIIe Armées ceinturaient Belgrade et rejetaient les Autrichiens au delà du Danube et de la Save.

1. *Illustration* du 13 mars 1915.

Cette belle victoire prouva à l'Autriche l'insanité de ses illusions, et lui donna une sévère leçon d'appréciation sur la valeur serbe. Les troupes du général Potiorek laissèrent à leurs adversaires, dans cette défaite : 60.000 prisonniers, 126 canons, 362 caissons, 70 mitrailleuses, 2.000 chevaux, 3 drapeaux, etc. (1).

Nos cœurs français ont tous été conquis par l'attitude du Roi Pierre, nous sommes glorieux de le considérer comme faisant un peu partie de notre chère France, puisqu'il a si vaillamment illustré notre uniforme militaire. Nombreux sont les auteurs qui décrivent l'épisode du Roi partant en automobile, pour atteindre Belgrade encore chaudement disputée. Venu à toute vitesse malgré la bataille qui faisait rage dans les faubourgs, le souverain s'arrêta devant la cathédrale. Pénétrant dans l'église il tomba à genoux sur les dalles et remercia Dieu de la protection accordée à la Serbie. Les jeunes Princes suivirent leur père, et le *Te Deum* résonnant sous les voûtes du sanctuaire se répandit dans la ville enthousiasmée, encore brûlée à certains endroits par les flammes courbées sur elle. Apprenant la présence de leur vieux Roi, les habitants restés malgré l'invasion, se précipitèrent pour l'acclamer. En fait d'Autrichiens il n'y avait plus que des prisonniers et des cadavres sur le territoire de la Patrie Serbe. Le bon Roi Pierre voyant son pays débarrassé ne demeura pas dans Belgrade ; il constata les dégâts faits à son palais, puis, tout simplement, s'en retourna à Vrangska-Bagna, laissant à sa place, à la tête du royaume, le jeune régent, Prince Alexandre.

1. Champaubert, *Illustration* du 13 mars 1915.

L'INVASION

Jusqu'à l'automne de 1915, la Serbie avait récolté une splendide moisson de lauriers : sans cesse victorieuse, elle ouvrait au vent les ailes frémissantes de ses drapeaux. Le mirage de la grande Yougoslavie, l'espérance d'une complète fusion du peuple entier, animait d'une impétueuse ardeur les âmes patriotes, pétries par l'atavisme ancestral venu des Haïdouks. La résistance serbe était magnifique, son mordant à l'attaque splendide. Pour maîtriser cette poignée de héros indomptables trois choses étaient nécessaires : la trahison, l'abandon, une irrésistible artillerie devant laquelle le courage devenait inutile. La trahison fut infâme, le monde l'a jugée. Elle meurtrit douloureusement les cœurs français attachés par des liens millénaires. à la douce Hellade, notre patrie intellectuelle. Nous pouvons pourtant nous consoler en songeant que l'acte de félonie ne fut pas l'œuvre d'un peuple, mais celle d'un faible souverain soumis au charme d'une influence, plus forte que le sentiment de l'honneur. Si, fidèle à sa parole, Constantin n'avait pas renié sa royale signature, jamais sans doute la Bulgarie n'aurait saisi un poignard afin d'assassiner le frère d'armes qui, jadis, pour elle, avait saigné devant Andrinople. Un de nos écrivains les mieux documentés nous raconte que, torturé par les interminables palabres des

alliés, soucieux de discourir au lieu d'agir, le Prince Alexandre s'adressa directement au Roi de Grèce. Le jeune régent envoya à son ancien compagnon des deux guerres précédentes un télégramme secret, demandant une certitude pour l'aide promise et gagnée par un concours efficace à peine vieux de dix-huit mois. Constantin répondit que, devant la Serbie, ne s'ouvrait qu'une voie : celle d'une paix immédiate avec l'Allemagne et l'Autriche, désireuses seulement d'un passage à travers le pays. Le Roi des Grecs offrait sa médiation et montrait une Allemagne obtenant pour la Serbie une partie de la Dalmatie. Une seconde note, officielle celle-là, signée par M. Zaïmis, assurait le Prince qu'il pourrait toujours compter sur la fidélité et l'appui de la Grèce, quoique l'heure fût trop trouble pour permettre à son gouvernement de se déclarer catégoriquement (1). Le Prince Alexandre n'hésita pas à écouter sa conscience, il eut foi dans les alliés. Les alliés, hélas ! ne surent que donner aux Serbes la palme du martyre. Durant les longues semaines d'inaction qui suivirent la retraite, le Prince exilé dut souvent s'interroger pour savoir si une paix moins honorable n'eût pas été préférable pour son peuple ? Le rôle de gardien d'un royaume est lourd pour de jeunes épaules de vingt-six ans. Mais, auprès des noms du Roi Pierre et du Prince Alexandre, l'histoire ne pourra jamais que mettre les mots de droiture et de courage. Dans les moments de doute le Prince se remémora probablement le très vieux poème qui berça son enfance :

... Un faucon au plumage gris arrive à tire d'aile
Et il porte une légère hirondelle.

1. Henry Barby, *l'Epopée serbe*.

Ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un faucon gris,
Mais bien le prophète Saint Elie ;
Et ce n'est pas une hirondelle légère qu'il porte,
C'est une lettre de la mère de Dieu.
Il l'apporte au Knèze Lazare
Et la laisse tomber sur ses genoux.
Voici ce qu'à Lazare annonçait la lettre.
« Lazare issu d'une famille illustre
Pour quel empire veux-tu te décider ?
Veux-tu l'empire du Ciel
Ou bien l'empire de la Terre ?...
... Lazare a préféré l'empire du Ciel
A l'empire de la Terre.
Il fait construire un temple à Kossovo...
... Fait communier l'armée et la range en bataille
A peine le Knèze en avait-il pris le commandement
Que les Turcs se ruèrent sur Kossovo... (1)

Les alliés, beaux parleurs, ajoutaient promesses aux promesses.

Il est infiniment regrettable que ces promesses n'aient pas eu une valeur militaire pareille à celle des mitrailleuses et des canons ; dans ce cas, la Serbie, fort riche, aurait résisté durant dix ans au moins. Les promesses hélas ! ne valent rien. Très ennuyés, très peinés de mécontenter la susceptible Bulgarie, les alliés firent un effort, un tout petit effort. On expédia à Salonique quelques milliers de Français accompagnés par quelques centaines d'Anglais. Ces troupes, il est vrai, ne devaient former que l'avant-garde de l'armée grecque attendue. Accablés par cette manifestation pénible, les alliés ébahis comptèrent les coups de massue assénés par les

1. Pesmé serbe : tranction de Léo d'Orfer.

Austro-Boches et les Bulgares à la pauvre Serbie trop jeune, trop vigoureuse pour mourir. La Russie était loin, Belgrade ne se trouvait pas sur la route de Constantinople. L'Angleterre pensait à l'Egypte, à Suez, aux Indes L'Italie songeait à Goritza, à Triest. La France, très épuisée, se dévoua davantage. Seule, abandonnée, la Serbie souffrit son agonie. Agonie probablement évitée, si on lui eût permis de déjouer à temps la manœuvre bulgare. Mais la Bulgarie était tabou ! Afin de presser plus fortement sur la Serbie, les alliés lui notifièrent que, si elle attaquait la Bulgarie, — l'empêchant ainsi de se préparer —, ils ne feraient jamais rien pour elle. En toute justice et pour disculper un peu les alliés, à leur maladroite conduite et à leur nonchalance il faut ajouter la mauvaise volonté systématique du roi Constantin. Le souverain, d'une main présentait des fleurs devant les icones des alliés et, de l'autre main, travaillait à leur perte, entravant sournoisement les débarquements, accordant, avec des sourires, des promesses retirées aussitôt. Les rêveries du roi lui montraient peut-être l'ébauche de Stamboul levant contre l'horizon bleu les dentelles légères de ses minarets.

Le troisième facteur fut l'artillerie. Combien néfaste fut cette question. Les guerres actuelles sont des guerres de munitions et de matériel ; les alliés ont eu le tort de le comprendre trop tard. A cette erreur, qu'ils ont faite en comptant sur l'ancienne tactique, ils ont sacrifié des centaines de mille de vies humaines. On a mis des poitrines à la place des mitrailleuses et des canons. Ces poitrines, transformées en une bouillie saignante et souffrante, étaient écrasées par les roues implacables des batteries ennemies, sans cesse en mouvement. Maintenant seulement nous voyons quelle économie de fantassins nous aurions pu faire. La cristallisation de la

Marne n'eût pas existé, l'avance rapide des Allemands fût devenue une déroute si nous avions eu les canons nécessaires. Les marécages de l'Yser, transformés par les explosions répétées en suites de geysers, auraient sans peine absorbé les massives attaques germaniques. Copieusement arrosées d'obus, les Dardanelles n'eussent pas été si farouches. Les vagues russes, armées de fusils, de mitrailleuses, de grenades, au lieu de gourdins, auraient trouvé la blessure à infliger au cœur de la rude Allemagne, de la molle Autriche. On eut le malheur d'ignorer la formidable puissance de l'artillerie lourde autrichienne, prête à pulvériser les petits 75 de la Serbie. Les monstres allemands créeaient devant les colonnes d'infanterie un mur qui avançait inexorablement en broyant les régiments serbes. Utilisant au maximum une force brutale et toute-puissante, les empires centraux purent envoyer à l'attaque des troupes d'une valeur secondaire, la bravoure serbe ressentit vivement la mortification infligée à son courage tandis qu'elle était contrainte à la retraite par des soldats d'une qualité inférieure. Malgré leurs assauts répétés les Autrichiens, n'ayant pu ébranler le rempart formé de poitrines serbes, appelèrent les Allemands. Depuis le début de la campagne ils avaient perdu de 500.000 à 600.000 hommes (L'armée serbe comptait 411.000 combattants). En septembre le Kaiser envoya vers Belgrade, Mackensen, l'organisateur des sauvages ruées. Pour viatique, l'Empereur adressa à ceux qui allaient mourir un ordre du jour leur annonçant qu'ils devaient vaincre l'héroïque armée, jusqu'alors imbattable.

Ceux qui allaient mourir, les gladiateurs allemands, reçurent l'impériale parole par des acclamations, ces acclamations ressemblaient au classique :

Ave, Cesar, morituri te salutant. Mackensen et ses légions parurent devant la paisible majesté du Danube.

Derrière l'immense étendue du large fleuve bordé de peupliers qui frémissaient comme de l'or liquide, Belgrade blanche et charmeuse, Belgrade la jolie, s'étirait avec langueur. C'était une proie convoitée durant le cours des siècles, une proie pour laquelle, par millions, les hommes avaient donné leur vie. Elle semblait flotter dans une création d'azur, tel un rêve soutenu par les eaux limpides, embrassée par le ciel penché sur sa beauté. Les cohortes germaniques traînaient deux mille canons. Des centaines de gueules ouvertes pour cracher la destruction se tendirent vers la délicate cité. Mackensen ne tarderait pas à accomplir son œuvre de haute civilisation.

Cinq fois déjà, les masses compactes, les masses grises descendues du Septentrion, avaient terni de leur présence boueuse le sourire azuré du fleuve ; cinq fois elles avaient été repoussées. Les gueules des canons vomirent le feu, le fer. En trois jours, cinquante mille obus secouèrent la ville jusque dans ses plus intimes fondations. Les avalanches de mitraille s'écroulaient du ciel embrasé, continuellement traversé par les sillages lumineux des obus. Les maisons bondissantes paraissent jouer à saute-mouton avant de s'écraser les unes sur les autres. Ensevelis sous les monceaux de décombres, les soldats qu'on ne pouvait secourir étaient brûlés vifs ; le supplice du feu s'ajoutait à celui de la lapidation. L'incendie courait parmi la ville en longues traînées vivantes. Malgré la tourmente de flammes, les tourbillons de fumée, les défenseurs s'acharnaient à leur résistance ; ils refusaient d'abandonner la ville devenue un chaos de rues crevées, de monuments bou-

leversés où se levait parfois la menace d'un pan de mur décharné. Des escaliers suspendus enjambant les collines de débris, des boiseries rougeoyantes, achevaient de se calciner au-dessus des cadavres abandonnés. Le désordre le plus hétéroclite rassemblait les formes mutilées des objets gachés ; on aurait dit le bric-à-brac monstrueux de quelque Titan devenu fou. Noircis, leurs pauvres visages crispés, desséchés, les soldats, suffoqués par l'haleine du feu, figuraient les démons de cet enfer. Les vagues ennemies frappèrent contre la digue opposée à leur force. Il y eut une nuit obscure ouatée de brouillard ; nuit sans étoiles dont les opaques ténèbres se dissolvaient en lamentable pluie. Mettant à profit cette noirceur, les Allemands s'insinuèrent à travers le fleuve sans lueur. Ils pensaient trouver une ville déserte, mais se heurtèrent à la gendarmerie de Belgrade et à quelques bataillons d'infanterie. La sauvage symphonie des batailles troubla alors les couches aériennes ; les appels stridents des coups de sifflet, les durs blasphèmes, les cris de ceux que l'on tuait au couteau, étaient couverts par les explosions et les crépitements des armes à feu Les rigoles charriaient des filets de sang, les cadavres s'amoncelaient sur les blessés qu'ils étouffaient. L'ombre des caves était pleine d'embûches ; aveuglés, les combattants se cherchaient avec les pointes des baïonnettes, se pressentaient, se touchaient. Ils rencontraient d'abord une légère résistance puis leur baïonnette enfonçait dans un corps et un hurlement s'échappait avec une vie. Les ongles, les dents pénétraient les gorges, dont les cartilages craquaient. Dehors les scènes de carnage étaient abominables. C'était l'abîme de la désolation comme la décrie le narrateur de Patmos. Les bombes à main faisaient éclater les têtes autant que des grenades trop

mûres ; la cervelle, les yeux désorbités jaillissaient. Hors des poitrines et des ventres ouverts coulaient les entrailles, les poumons. Les membres arrachés gisaient sur le pavé maculé de rouges étoiles, pareils à des bras et des jambes de pantins cassés. Des empreintes étaient dessinées en vermillon sur les façades encore intactes. Belgrade ne fut pas vaincue ; la ville, maintenant tachée d'incarnat, résistait fièrement, enlacée par le grand fleuve caressant.

Cette journée ne donna aucun avantage aux Allemands. L'obscurité de la nuit les favorisa mieux que la clarté du jour. Le Danube transporta les chalands couverts de troupes de renfort.

Traversant la Save, les ennemis prirent pied vers le débarcadère et du côté d'Ada Tsingalia, mais ils échouèrent vers la citadelle. La nuit était embrasée, les volutes de flammes échappées des maisons incendiées déroulaient leurs arabesques ardentes ; les raies lumineuses des projectiles traçaient, en se joignant, des croix féeriques. Les coups de fusil constellaient d'étoiles les berges des fleuves où tremblaient de palpitants reflets.

Quand naquit l'aurore, Belgrade se vit attaquée par trois côtés ; la marée teutonne montait dans la ville agonisante, les vainqueurs pensaient tenir leur prisonnière. Un accès de désespoir décupla l'énergie des derniers Serbes valides ; ils jetèrent leurs nerfs exaspérés contre les assaillants, et les assaillants reculèrent jusqu'au fleuve qui les avait vomis. L'artillerie allemande reprit alors son rôle mortel. Des cataractes de fer s'écroulèrent en nappes brûlantes sur les ruines de la ville. Chassés par le déluge des laves sorties des canons, les défenseurs, réduits à l'impuissance, durent s'évader de la fournaise (1).

1. Marianovitch, *Illustration* du 15 janvier 1916.

Empêché donc par les alliés, absolument rebelles à l'idée d'une attaque brusque et nécessaire contre les Bulgares (les sacro-saints Bulgares), l'état-major avait massé la plus grande partie de ses troupes au Nord et au Nord-Est du pays, puis il était demeuré dans l'expectative. On comptait que les alliés, arrivés à l'heure nécessaire, dresseraient une inexpugnable barrière au Sud-Est, barrière que, selon leurs conventions, les Grecs devaient édifier aux trois quarts.

Au Nord-Ouest les Monténégrins, appuyés sur la Drina regardaient les Autrichiens. Près d'eux la Première Armée serbe, sous les ordres de Voïvode Michitch, se tournait vers la Drina et la Save au delà desquelles étaient les troupes de Koïvess. L'armée de Belgrade et la IIIe Armée commandée par le général Yourichitch étaient orientées dans une direction Nord, Nord-Est, contre le général Galluvitz. Opposés aux Bulgares, il y avait le détachement de Kraina, l'armée du Timok (général Goïkovitch) et la IIe Armée serbe du Voïvode Stepanovitch, qui touchait Vrania et se rangeait en partie derrière la Morava-Sud. En dessous, les soldats du général Boyovitch terminaient ce croissant dont bientôt les pointes tendraient à se joindre jusqu'au jour où, hélas, elles se boucleraient complètement. La prise de Belgrade ne fut qu'un épisode, elle n'ouvrit pas aux Allemands les portes de la Serbie.

Mackensen frappa de formidables coups de bélier contre Obrenovats, Semendrie, Ram. La lutte esquissa un va-et-vient, les bataillons ennemis perdant dans la nuit leur gain de la journée. Précédant les masses allemandes, les compactes nuées asphyxiantes roulaient sur le sol qu'elles recouvraient de flots cotonneux et mortels. Pris par ces vagues opaques, les Serbes, masqués, combattaient comme des héros de visions dantesques. Au

milieu de ce cauchemar, les adversaires s'étreignaient dans l'épaisse atmosphère, à peine traversée par une lumière si faible que les baïonnettes ne ressemblaient plus à des rayons d'argent ; les grenades n'y éclataient qu'avec une mate coloration. L'avance allemande se dessinait quand même derrière les chutes d'obus, hachant les Serbes et nivelant leurs tranchées. Les Bulgares commencèrent alors à faire un bon travail et montrèrent aux alliés à quel point ils méritaient leur condescendance. De Zaietchar à Pirot, l'armée du Timok s'incrustait en un mur capable de rester indéfiniment planté dans la terre serbe, mais les alliés avait ménagé aux Bulgares des brèches leur laissant la latitude de tourner les ailes du général Goikovitch. On nous apprend en effet (1) qu'avant l'ouverture des hostilités, les alliés avaient exigé des Serbes l'évacuation de certaines positions, pour être de cette façon convaincus que les Bulgares ne seraient pas inquiétés !...

La trouée fut Kniajevats. La forteresse de Zaietchar dut être abandonnée. Les Bulgares filtrèrent entre les positions de l'Est comme les Allemands s'insinuèrent au Nord. Les douloureuses pérégrinations débutèrent et l'agonie morale des grands chefs, de « ceux qui savaient », atteignit son paroxysme. Chaque jour, chaque heure, causait une inquiétude. Elles étaient si précieuses, ces minutes qui devaient amener le secours et n'apportaient qu'une recrudescence de tourments ! Chaque instant perdu, c'était un peu du sang de la Serbie qui s'écoulait. Tandis que le Roi, le Prince, les généraux, les ministres haletaient d'angoisse, les thuriféraires alliés encensaient le sourire du bon Roi Constantin, et quelques infortunés soldats français ou anglais, dénués d'artil-

1. Marianovitch : Illustration du 13 janvier 1916.

lerie, cherchaient timidement à remonter la vallée du Vardar.

Le Grand Quartier Général annonçait régulièrement dans son ordre du jour, une prochaine intervention. Croyait-il à la vérité de ce mirage ? Les premiers jours, il dut avoir la foi et sa déception n'en fut sans doute que plus horrible. Pourtant cette garantie d'un efficace soutient devint la manne alimentant le moral de l'armée, laissée à ses propres moyens ; elle fouetta les courages et permit de mener jusqu'à sa fin ce chef-d'œuvre d'énergie et d'abnégation que fut la retraite. Un stimulant plus puissant encore fut la royale présence de Pierre Ier. Le Roi touchait les limites de ses forces, reculées par sa volonté ; malgré cela il contraignit sans cesse sa surhumaine énergie à faire davantage ; il parut alors posséder le don d'ubiquité. Ici, il ranimait une faiblesse ; là, il ralliait des régiments ; ailleurs, il examinait des canons, visitait des tranchées, indiquait nerveusement de sa canne la direction exacte de l'ennemi. Hissé à cheval par ses officiers, il allait parmi ses soldats. Lorsque le désespoir, plus encore que la douleur physique, eut achevé de briser son corps, il monta sur un caisson d'artillerie et, les yeux fixés sur les lointains incolores, s'abandonna au pas traînant des bœufs, qui, lentement, très lentement, avançaient doucement, comme s'ils refusaient d'emporter le souverain hors de la Patrie Serbe :

Quatre bœufs dont le joug est d'un sombre archaïsme
L'arrachent à son sol comme un soc d'héroïsme.
C'est un vieillard ; mais lorsqu'il faut,
Lorsqu'il faut arracher malgré sa haute taille
Un Karageorgevitch à des champs de bataille
Quatre bœufs ne sont pas de trop ! (1)

1. Edmond Rostand : *Les quatre bœufs du Roi Pierre.*

Le torrent impossible à contenir s'écroula lourdement sur la Serbie. Epouvantés les paysans, les villageois, entassaient sur des chars les objets indispensables. Sur ces piles hétéroclites on calait les vieux et les petits, les malades, les blessés.

Les Magyars et les Bulgares avaient déjà donné la mesure de ce dont ils étaient capables ; les paisibles populations, terrifiées par les rumeurs en circulation, affolées par les passages des taubes semeurs de panique et de mort, se cramponnaient à l'armée comme à une suprême protection. L'océan ennemi, en versant son déluge, faisait gonfler les fleuves de fugitifs. Dans les villes, bondées de réfugiés, les vivres manquaient. Sous la pluie incessante, les malheureux habillés de boue s'affalaient sur les pavés et dans les ruisseaux. Des groupes de plus en plus nombreux, de plus en plus compacts s'ajoutaient perpétuellement aux colonnes en retraite. Les enfants pleuraient, les femmes se lamentaient, la foule d'êtres hagards entravait les divisions qui se repliaient lentement, luttant toujours pour retarder l'ennemi. Cette multitude transie, affamée, souffrait, tombait, commençait à mourir au milieu des chevaux, des bœufs, de l'artillerie, dans le gâchis des routes défoncées par les interminables convois. Le monstre germanique fermait ses mâchoires d'acier sur la Serbie. La guerre, cette infâme tueuse, plana sur le pays entier. A l'abri de la gorge la plus profonde, au sommet de la montagne la plus escarpée, dans les creux des vallons, au cœur des forêts touffues, on percevait le battement de ses ailes, le frôlement de ses écharpes de crêpe. Que l'on fût riche ou pauvre, jeune ou vieux, chacun lui appartenait. Si les génies de lumière habitant le soleil, avaient écouté la voix de notre globe, ils auraient entendu une plainte interminable s'élever de

la Serbie torturée. Ce gémissement s'harmonisait avec le murmure du Timok et les soupirs des chênes séculaires de la Choumadia ; il s'unissait au gazouillis des ruisseaux riant aux flancs du (Char Planina), à la berceuse chantée par la placide Morava, aux bavardages des frissonnants roseaux du Vardar. Au vent de la course furieuse de la sauvage guerre, les bourgades s'affaissaient, les fins minarets, traits d'unions tirés entre le ciel et la terre s'évanouissaient. Par milliers les hommes s'endormaient pour toujours. Les unes après les autres, les villes meurtries étaient submergées par les envahisseurs. Les Bulgares ne tardèrent pas à couper la voie ferrée et les lignes télégraphiques communiquant avec Salonique. Bientôt il n'y eut plus moyen de correspondre avec la Roumanie. La vieille Serbie fut cernée par les ennemis, sur elle l'Allemagne jeta ses formations colossales. La nation courait d'une étape à une autre étape, sa migration s'accomplissait au bruit du canon, sous les averses diluviennes, épaissies encore par les obus et les bombes d'aéroplanes. Les longues files de chars, couverts de tentes, serpentaient aux orées des bois, s'embourbaient dans la fange des chemins. Les bœufs patients, usaient leur vigueur à traîner tant de matériel parmi les fondrières et les ruisseaux changés en rivières. L'armée protégeait la retraite des fugitifs, les régiments se sacrifiaient, couvrant de leurs corps la route de l'envahisseur obligé de passer sur leurs cadavres. Les imprenables défilés tels celui de Katchanik furent tournés. Il n'y eut plus rien à tenter. Le peuple espérait quand même. Il attendait les alliés. Des nouvelles fausses étaient transmises par des imaginations surexcitées : Les Russes débarquaient en Roumanie... Les Français avaient fait leur jonction avec les troupes de Macédoine... La délivrance n'était pas éloignée. Mais le

Roi, le Prince savaient ! Ils buvaient lentement tout le fiel contenu dans le calice d'amertume, et sous la pluie battante, dans les rafales du vent, ils voyaient l'exode de la confiante population, qui avait la foi... Ils savaient que cette foi était vaine. Ils savaient que seul l'inexorable destinée arriverait. Chaque heure implacable leur montrait un nouvel acte de la tragédie commencée. L'annonce d'un désastre n'était pour eux que la confirmation d'une certitude, l'assurance d'un sort écrit dans le livre du Destin. L'infinie tritesse de leurs visages était le reflet de leur royale détresse Kragouievatz, berceau de la liberté serbe ; Krouchevatz, capitale du tzar Lazare, furent saisies après Nich. Comme des vols de noirs oiseaux, les pires messages accouraient de tous les points de l'horizon enfumé. Pourtant, à Leskovatz la IIe Armée fit subir un gros échec aux Bulgares, mais cette victoire ne put concourir au sauvetage de la Patrie, et le courage déployé ne fut qu'une goutte d'eau dans l'océan des courages malheureux. Du Nord, du Sud, de l'Est arrivaient les bannis, poussés par le vent lugubre, qui avec un long râle balayait la plaine de Kossovo. Une rumeur composée par les bruit confus d'une multitude de personnes et d'animaux, par les bêlements, les piétinements des troupeaux, les mugissements des bœufs, les sanglots humains, se mêlait à l'hymne funêbre modulé par le vent. Sur l'immense espace de Kossovo, les Serbes par centaines trouvèrent un suaire de neige. Kossovo devint la nécropole des infortunés tombés sous l'épaisse couche blanche. Elle fut aussi celle des canons lourds enterrés aux environs de Prichtina. Espérant un prompt retour, les officiers cachèrent leurs pièces, comptant bientôt les exhumer. Durant cette cruelle cérémonie les cœurs étaient étreints d'angoisse et sur les visages hâlés par le vent des batailles, les larmes roulèrent. Les

canons s'endormirent dans le sol qui recélait tant d'ossements et presque tous ceux qui les avaient pieusement ensevelis dorment aussi maintenant leur éternel sommeil dans la froide terre de l'exil. Prizrend fut la dernière ville où s'entassèrent les fugitifs. La cohue y était pire qu'elle ne l'avait jamais été ailleurs ; l'agglomération fut portée à son comble. Des rues, des faubourgs, débordait une population grouillante, rejetée vers la campagne désolée. La famine commençait ses ravages. Sans cesse de nouveaux torrents humains s'engouffraient dans Prizrend où règnait le plus complet désordre, dans Prizrend où, glacés par la pluie automnale, gens et bêtes mouraient côte à côte sous l'eau ruisselante des toits, dans la boue montant du sol.

La Macédoine à peine gardée avait été confiée aux soins attendus des alliés. Quelques troupes placées en sentinelles vers Chtip s'acharnèrent pour empêcher la Vieille Serbie d'être coupée de la Nouvelle Serbie, et sauver d'un enveloppement la droite de l'armée. La diversion offerte par les éléments groupés sur de fortes positions, déjouèrent la tactique bulgare, mais ces diversions habiles ne purent conserver à la Serbie la ligne très importante conduisant à Salonique.

Une lamentable émigration, pareille à celle qui coulait de l'Est à l'Ouest, se tourna vers le Sud et prit la route, courbée du coté de Vélès. De partout affluaient de petites caravanes ; elles se joignaient, renforçant constamment les longues théories faites de chars traînés par des bœufs hirsutes, par des cavaliers, par des mulets ; elle se fondaient les unes dans les autres et composaient d'interminables processions se poussant sur la voie de l'Inconnu, noyées par la pluie perpétuelle ; les petites voitures étaient renversées le long des chemins troués d'ornières profondes, et gisaient cassées, inutiles

désormais. Les proscrits se chargeaient alors du plus indispensable et abandonnaient leur fortune à ceux qui la voudraient ; mais personne ne songeait à prendre le bien d'autrui, on ne pouvait même pas conserver le sien. Le plus attristant spectacle était celui donné par les mères fugitives qui traînaient ou portaient les bébés privés de soins, les pauvres petits n'ayant pour abri que le sein maternel et le Ciel grand ouvert pour recevoir leurs jeunes âmes. De chaque côté de la route s'affalaient les soldats épuisés, incapables de continuer leur trajet ; ils suppliaient les passants de les secourir, mais souvent on dut ne pas les écouter et les laisser à leur lente agonie. C'étaient des malades ou des blessés sortis des hôpitaux par crainte des Bulgares, dont la trombe homicide fusillait tout ce qu'elle pouvait atteindre.

Des scènes dechirantes eurent lieu ; les esprits saisis dans un tourbillon d'horreur perdaient la raison, et se demandaient s'il n'était pas préférable d'être une bête au lieu d'être un homme. Les barbares envahisseurs, sans respect aucun pour des existences sacrées à toute personne civilisée, tuèrent sans vergogne les faibles, trop faibles pour tenter une fuite cruelle. Il massacrèrent férocement dans le but d'anéantir la race serbe qui jadis les avait vaincus. Des centaines de vies furent ainsi détruites au début de l'invasion.

La chaîne de la Babouna et ses pentes rapides s'estompèrent dans le brouillard et la pluie. Ce déluge était insupportable. On gravissait une route en zigzags, impraticable aux autos qui s'arrêtèrent au commencement du chemin. Les chars et les voitures durent rester en arrière. On pénétrait jusqu'aux genoux dans la boue collante qui retenait les gens autant qu'un piège. Emergeant des nuées basses, les rochers aux formations

apocalyptiques semblaient regarder avec pitié les soldats en retraite ; ils se souvenaient, ces rochers impassibles, que, deux ans auparavant, ils avaient vu la glorieuse armée serbe chasser les antiques oppresseurs ; ils se rappelaient aussi avoir été caressés par le flottement des drapeaux accrochés à leurs pointes, pour annoncer la délivrance de la Macédoine. De nombreuses caravanes d'errants, vaincues par l'épuisement stationnaient sur les interminables lacets. Les rafales de neige et de pluie aveuglaient, et la nuit était effrayante dans le mystère des montagnes hantées par les « vilas».

Les alliés opéraient dans les environs de Prilep, mais les Bulgares avançaient. Les bataillons serbes, en se repliant, livraient de furieux combats ; l'espoir d'un secours apporté par de grandes forces russes, qu'on disait prêtes à attaquer la Bulgarie, leur donnait un redoublement d'énergie. Cette illusion dura peu. Manquant de canons, ne pouvant se ravitailler ni en hommes, ni en munitions sous la pression d'une brusque attaque, les Serbes durent abandonner la chaîne de la Babouna. Le dernier espoir de victoire fut perdu. Les Français dans la vallée du Vardar reçurent l'ordre de retourner sur leurs pas. Maîtres de la Babouna, les ennemis pénétrèrent à Prilep et de là se répandirent dans la grande plaine de Monastir. Les unités serbes reculaient en luttant toujours. Quand les Bulgares franchirent les cols de la Babouna et redescendirent les versants méridionaux, les populations entières des villages environnants partirent en toute célérité. Les rigueurs hivernales sévirent avec une violence constamment accrue.

Sous les ordres du colonel Vassitch, héros qui commandait à d'autres héros, les Serbes voulurent disputer la capitale de la Macédoine aux Bulgares. On espérait un secours venu du côté de la Grèce ; une fois de plus

on fut déçu. Le gouvernement du Roi Constantin avait juré la perte de ses anciens amis ; il fit son possible pour leur nuire. Les guerriers serbes refusèrent de capituler. Menacés d'un enveloppement par le Nord-Ouest de Monastir, ils se retirèrent, pareils à des lions acculés, au milieu des montagnes albanaises ; ils y accomplirent leur effort surhumain et rejoignirent sur la côte adriatique, après d'affreuses souffrances, les débris de divisions venues de Lioum-Koula et d'Ipek.

LA CRUELLE ALBANIE

Semblables à deux fleuves précipités vers la mer et joignant leurs cours avant d'atteindre les grands espaces bleus largement ouverts, les Serbes dirigeaient leurs colonnes du côté de l'Adriatique. Une de ces coulées sombres glissait d'Ipek à Scutari, l'autre plus directe coupait la désolation de l'Albanie méchante. Le Roi Pierre accomplit le miracle des miracles en guidant son armée sur la route de l'exil. Soixante-dix années avaient lassé le corps du souverain sans atteindre l'ardeur de son cœur. Résolu à partager les angoisses générales, il avait refusé la facile évasion par Salonique ou Cettigné. Il connaissait trop bien la valeur du secours moral apporté par sa présence, pour priver ses sujets malheureux et déprimés de ce viatique salutaire. Il souhaitait aussi leur donner de cette façon la preuve complète de son amour.

« Dans ces heures de désespoir il n'y a qu'un réconfort, la présence du Roi Pierre, soleil qui donne de l'espérance et l'envie de vivre ». (1)

La possibilité de mener jusqu'à son terme l'atroce voyage tient du prodige et reste un mystère si on réfléchit

1. Betzitch, *Illustration*, 1er janvier 1916.

à la fatigue imposée au héros de Villersexel par une existence trop chargée. On s'étonnera également lorsqu'on pensera que pour restaurer ses forces chancelantes il voulut se contenter de l'abominable pain de maïs albanais et dut attendre, étendu sur un lit de branches, dans la froideur enfumée des misérables hans, que les nuits d'horreur fussent dissipées (1). Les relations écrites sur cet épisode de la grande guerre, l'épisode le plus tragique, non seulement de la conflagration mondiale mais peut-être de l'histoire entière, peignent la marche cruelle et lente du Roi. Obligé de s'asseoir à chaque demi-kilomètre, il se relevait bientôt, soutenu par une volonté plus puissante que la nature. L'exemple dressé par le Roi en face de tant d'exemples aussi révoltants que déprimants, n'est pas seulement un exemple offert au peuple serbe, c'est un exemple pour l'humanité entière. Nous, membres de cette humanité, nous devons tous a S. M. Pierre Ier un tribut de reconnaissance, parce qu'il a établi la supériorité triomphale de l'âme sur la chair, de l'esprit sur la matière. Il nous a prouvé que la Volonté, tendue jusqu'à son maximum d'énergie, devient omnipotente. Il nous a indiqué ce qu'étaient le sacrifice, l'abnégation, dans leur intégralité. Il a tracé à l'Univers, surtout aux gouverneurs des nations, la voie lumineuse du devoir. Le Roi Pierre et le Prince Alexandre prirent la route la plus rude. Le Prince aurait pu comme son père, quitter la Serbie par une autre direction, il était si malade qu'à Scutari il dut être opéré, cette circonstance suffisait à l'excuser. Mais le Prince Alexandre est le fils du Roi Pierre, il est de pure race serbe, il est fier, la douleur physique pas plus que la douleur morale ne l'ont dompté. Maîtrisant ses nerfs,

1. Marianovitch, *Lecture pour tous*, 1er février 1916.

sa sensibilité, il subit sans une plainte l'épreuve acceptée. Se privant souvent de quelques bouchées de pain qu'il jugeait plus nécessaires à d'autres, se dévouant sans cesse, relevant les courages que la souffrance abattait parfois, d'une stoïque résignation, par son attitude il imposait aux autres le stoïcisme et la résignation. Il pouvait demander beaucoup puisqu'il donnait tout. La plupart des photographies du jeune Généralissime, prises les premières semaines après la retraite, suffisent à révéler par leur expression le martyre qu'il endura. Quant au Prince Georges, s'il n'apparaît pas ici, c'est qu'ayant été déjà grièvement blessé et souffrant encore, il se trouvait éloigné par une longue convalescence. Les Princes Karageorgevitch ne sont pas modernes, il possèdent les antiques vertus que glorifient les traditions.

On avait donc évacué Prizrend. Cette dernière étape sur le territoire aimé de la Patrie, était d'une navrante tristesse, l'armée se pressait, s'agglomérait le long de la route. Les canons, les caissons de l'artillerie succédaient aux convois du train des équipages. Fantassins, mitrailleurs, cavaliers, s'amalgamaient avec la foule des civils. Déjà les hommes épuisés par la fatigue, la faim, la maladie, commençaient à échelonner leurs agonies, et cela n'était que le début, le matin de la première journée des dix terribles journées qu'exigerait la traversée du désert glacé. Il y avait déjà le long de la voie douloureuse un sinistre jalonnement de chars, de véhicules brisés, renversés en des poses lamentables, de bagages éventrés d'où débordaient des objets délaissés, faute de courage pour les ramasser. Des chevaux immobiles sur le flanc tendaient en l'air leurs pattes rigides; ils achevaient de mourir et, de leurs naseaux qu'ils essayaient de soulever, sortait une vapeur dernière,

On atteignait le seuil de l'Albanie, de cette Albanie véritable enfer dans son abomination. Enfer d'une misère telle, d'une misère si miséreuse qu'aucun mot, aucune phrase décrivant la misère dans sa pire désolation n'arriveraient à la suggérer en entier. Un peuple allait rencontrer dans cette aridité la misère physique et morale poussée à son extrême limite. Ce peuple affamé, glacé, était affolé par la perspective des terribles cruautés prodiguées par un inexorable et barbare vainqueur, dont la rage et la haine féroces refusaient tout frein ; d'un vainqueur résolu à détruire systématiquement une race et qui, après avoir cherché durant des années les moyens les plus efficaces, les plus sournois, lui permettant de toucher à son but de destruction, se trouvait maître d'infliger à son gré les tortures et la mort. La nation serbe pénétra dans les ténèbres de la désespérance. L'une après l'autre les illusions étaient tombées, les voiles du crépuscule s'étaient épaissis sur la radieuse clarté de midi. Maintenant c'était la nuit, nuit opaque, sans étoiles, sans lueur aucune. Combien éloignés, par des événements capables de reculer bien davantage que la longueur du temps, les divers incidents de la vie, combien éloignés les jours ensoleillés durant lesquels l'ardeur d'un espoir brillant avait pavoisé Nich pour fêter les alliés prometteurs de sécurité et de victoire !

Les alliés avaient tardé ; les nuages envahissant le ciel, cachant le soleil, s'étaient dissous en une pluie serrée, interminable qui changeait en loques les drapeaux lentement décolorés... Les alliés n'étaient pas venus !

L'invasion poussait vers l'hiver albanais les Serbes désemparés. Le pain, les vêtements devaient manquer pour les petits que leurs parents ne pourraient rassasier, consoler, ni réchauffer, pour les petits dont la mort

raidirait à jamais les corps pitoyables. La mort mettrait sur les pauvres visages gonflés la mince couche de glace des larmes figées. Pour les grands, c'était, en plus des affres de la famine, une souffrance vertigineuse, un abîme de douleurs aux insondables ténèbres. Ceux qui partaient laissaient leur âme derrière eux et l'énergie de l'armée se révélait surhumaine. Les officiers, les soldats serbes se sont surpassés eux-mêmes durant cette retraite plus glorieuse que la plus glorieuse victoire, car si les civils désiraient échapper à l'esclavage, les soldats et leurs chefs se réservaient pour le moment problématique où peut-être ils pourraient revenir plus forts, disputer à l'ennemi les lambeaux de la terre sacrée, tombe de leurs pères et de leur ancienne splendeur. Combien parmi eux, s'ils n'avaient consulté que leur égoïsme, auraient préféré braver le danger en compagnie des êtres chers. Mais ils appartenaient à la grande Patrie Serbe, ils devaient vivre cette torture pour mourir plus tard, lorsque sonnerait l'heure de la mêlée libératrice.

L'Albanie, temple d'Hécate dont Lioum-Koula représentait le pronaos, n'était pas un enfer embrasé ainsi que nous le décrivent les religions, enfer vivant de flammes et d'éblouissements; c'était un enfer éteint, stérilisé par une mort, tellement la mort, qu'elle semblait élever une barrière complète, laissant croire à l'anéantissement de l'âme même. Comme si c'était le terme du monde, la route serrée, contre la montagne neigeuse revêtue d'une chappe mauve de taillis dénudés, s'arrêtait devant un torrent rageur. On aurait pu penser qu'une divinité jalouse n'admettait l'homme dans une pareille solitude que privé de toute ressource.

A la porte de cette patrie de la Dévastation il fallut détruire les voitures, les automobiles chargées de baga-

ges. Elles arrivaient de très loin, les pauvres voitures coupés, landaux, ayant enfermé dans la mollesse de leur capitonnage la grâce des jolies femmes, objets d'art de la race Serbe. Elles fraternisaient dans la même infortune les voitures légères et lourdes ; autos luxueuses, chariots, chars frustes dessinés à la mode de Mérovée. Les dernières inventions et les reliques de l'ancien temps stationnaient auprès du ravin. On les inondait de pétrole, d'essence, on les lançait au précipice et des torches jetées sur le liquide répandu allumaient des incendies. La neige rosissait. Le ravin devenait une crevasse flamboyante. Une haleine torride montait des entrailles terrestres. Sans cesse les véhicules accouraient, magnétisés, pour bondir dans le gouffre aux gloires de bûcher funéraire. Au milieu du soir commençant, les hommes s'agitaient ainsi que des démons éclairés par cet étrange tourbillon de lumière dansante et rouge.

Les chevaux, en frôlant ce brasier profond, soufflaient, faisaient des écarts, se cabraient ; ils reculaient même quelquefois, s'obstinant malgré les flatteries ou les coups. Plus dociles, les bœufs tournaient sous le joug crissant leurs têtes effarées. Des prisonniers tchèques, qui préféraient les atrocités de la retraite à la servitude sous des maîtres abhorrés, s'approchaient de la chaleur.

L'hécatombe dura pendant des heures. Les flammes léchaient l'ombre de la nuit et la dévoraient. Plus tard, la buée bleutée d'une matinée terne fut encore embrumée par les colonnes de fumée échappées de la gorge. Il ne resta de tant de richesses gaspillées que d'informes débris et des cendres d'où émergeaient, comme des bras de squelettes, quelques morceaux de fer tordu.

Mais si la destruction du matériel civil fut émotionnante, combien plus poignante celle du matériel militaire. L'armée ne put pourtant pas se résigner à aban-

donner tous ses canons, puissants auxiliaires des victoires de Koumanovo, de la Brégalnitsa, du Tser ; elle voulut en sauver quelques-uns. Les hommes s'attelèrent avec les bêtes sur la raideur des pentes ; souvent entraînés par le poids, ils glissaient écrasés au fond du ravin. Et c'était horrible à voir, ces canons qui dévalaient le long des montagnes, sanglants, emportant des débris de chair en loques.

Autos, camions, caissons, furent donc rompus, brûlés. Tandis que cette petite partie de l'âme serbe était anéantie, le Roi Pierre, tête nue, contemplait la ruine de l'œuvre dont il avait été l'admirable artisan l'inlassable ouvrier.

On toucha alors la preuve tangible, irréfutable du désastre. Lorsque l'incendie s'éteignit et que subsista seule la mort sous la rafale pleine de neige, le sentiment de l'irrémédiable envahit les cœurs. Le tourment moral de ceux, qui depuis le début avaient lentement compris le présent et pressenti l'avenir devint moins lancinant, moins atroce peut-être, et se transforma en un morne fatalisme Les transes affreuses de la perpétuelle attente n'étreignirent plus les esprits, stupéfiés par le choc brutal. Le destin s'accomplissait, la lutte n'existait plus, il n'y avait qu'à subir l'inévitable. Chacun se sentit infiniment petit devant une Volonté toute-puissante, et les âmes furent annihilées.

Ce pénible autodafé était comme un terme et un commencement. C'était l'adieu à la terre serbe et le début des pérégrinations en terrain ennemi. L'antique *Via di Zeta*, martelée si souvent par les cothurnes en bronze des légionnaires, s'appliquait contre la montagne. Les voies romaines étaient toujours étroites, les siècles avaient réduit celle-ci en un mince sentier, tendu tel un fil sur la pente rapide. La herse des troncs

dépouillés et des branchages assombrissait la neige. Constamment une personne ou un cheval perdant pied, roulait dans la direction des plaques vertes du Drin tumultueux. La tourmente, sans cesse accrue, entourait les fugitifs d'un filet aux mailles mouvantes. Une construction aérienne, aussi délicate qu'un mirage, dessina tout à coup ses ogives inégales. Pressé entre les montagnes, le Drin roulait son obscurité torrentueuse sous les arcatures légères du pont. C'était sinistre et fantastique. Sur la rampe on glissait davantage qu'on n'avait encore glissé. Les exilés déroulaient leur lente théorie, confondus avec les chevaux et les mulets chargés de ballots. Le passage de ce pont féerique aux deux arcs si aigus était une angoisse, souvent le pas fait en avant, ramenait de deux pas en arrière. Le fleuve de ténèbres courait en d'inquiétantes profondeurs. Le Roi Pierre avait vu brûler la fortune de son armée, maintenant il assistait à l'exode lugubre. Lui aussi dirigeait sa marche lasse vers le plan fortement incliné. Avant d'atteindre cette étape de son calvaire, il s'affaissa un moment, exténué, demandant un peu de tiédeur à un feu sans éclat. Et tandis que durait cette halte, sans cesse s'écoulait l'armée impuissante, mais invaincue, la nation meurtrie mais non abattue; le Roi allongeait près du bois difficilement inflammable ses mains tremblantes, si fermes encore quelques mois avant pour tenir un fusil. Pierre Ier avait très froid ; il avait surtout froid à l'âme devant le malheur illimité, le sort injuste déchaînés sur la Serbie. Enfin lentement il se dressa et s'achemina vers le pont merveilleux. Un silence tragique révélait l'ampleur du drame; avec la neige sur l'Albanie glacée s'appesantissait le calme des cimetières. La migration continuait. Les rideaux compactes furent doucement soulevés par d'invisibles

mains ; les nuées s'accrochaient aux sommets qu'elles dissimulaient un instant. leur folle chevauchée courait contre l'étain sans reflet du ciel. La température était d'au moins quinze degrés au-dessous de zéro. Soldats. enfants. vieillards, femmes, suivaient le sentier de la faim, de l'abandon, du désespoir. Un pied devant l'autre, un pied devant l'autre, éternellement le même mouvement recommençait. D'impalpables flocons volaient de nouveau dans l'air. On aurait cru voir un essaim de papillons pâlis par la bourrasque. Il fallait se traîner, ramper, s'élever n'importe comment sur la pente ; le chemin piétiné, pareil à une bande de verre malpropre, étendait une trace noire, sans commencement ni fin, sur la blancheur partout répandue. Cette trace tournait autour des flancs des montagnes hérissées d'arbres rabougris ; elle montait les cols, descendait, remontait, redescendait, s'abaissait jusqu'au cœur sombre des ravins, coupés dans les intimes profondeurs de la terre. Au fond de ces ravins les torrents charriaient des eaux noires saisies par le cristal des berges. Les malheureux pénétraient dans cette eau tellement glacée que son contact était une brûlure. Durcis autant qu'une croûte, les vêtements déchirés enveloppaient les corps douloureux ; ces loques rigides, en se cassant, entaillaient les chairs cuisantes et le sang anémié, retiré des veines, mettait péniblement une goutte rouge à la surface de l'écorchure. Des rafales de vent secouaient la neige collée aux squelettes des arbres. Le vent, lorsqu'il traversait les gorges ou agitait les branches, se plaignait avec un gémissement monotone, identique à la plainte des loups quand ils hurlent à la lune. La nation serbe franchissait, muette, les névés privés de tout vestige humain. De ce monde polaire, parfois une décharge de balles pleuvait sur les pauvres

fantômes vagabonds. La grêle meurtrière partait on ne savait d'où ; elle abattait quelques-uns des spectres transis. Les cadavres demeuraient sans sépulture, enfouis dans la neige qu'ils mordaient, ou fixaient l'espace de leurs prunelles vitreuses empreintes de la tristesse des nuages. Les blessés tamponnaient leurs plaies avec des débris de feuilles, découvertes sous la neige grattée par leurs doigts crispés; ils reprenaient ensuite leur trajet. Des cadavres par centaines gisaient, et comme les Albanais venaient voler leurs haillons, ils étaient souvent nus et ressemblaient à des marbres mutilés, à des statues de martyrs arrachés par des vandales à l'abri des églises. La file des spectres titubants s'acheminait sans trêve ni repos... Beaucoup de ces spectres tombaient, se relevaient avec des gestes lents, automatiques. Ils étaient nombreux ceux d'entre-eux qui retombaient encore ayant accompli leur dernier effort; ils restaient alors accroupis ou étendus à attendre. Ils n'attendraient pas longtemps. La grande consolatrice les prendrait bientôt. Déjà leur esprit ne se souvenait plus du foyer familial. Ils avaient oublié leur maison, leur sœur, leur épouse; ils pensaient seulement à leur enfance lointaine et appelaient leur mère qu'ils croyaient apercevoir penchée sur leur berceau. La paralysie clouait leurs mains, leurs bras, leurs jambes, allongeait son enlacement de pieuvre. Les Serbes, ivres de souffrance, s'égrenaient dans la solitude ennemie. La procession s'étirait, perdue au sein des brumes blafardes...

Un officier avançait parmi la foule ; ses cheveux, sa moustache avaient la couleur de toute cette neige, sa mince silhouette se courbait un peu. Il s'appuyait sur une grosse branche. Son regard se perdait en d'incommensurables lointains Une divine sérénité rayonnait autour de lui, car il apercevait l'avenir glorieux prêt à

s'ouvrir pour sa race, malgré l'adversité présente. Il connaissait la vigueur de la jeune sève qui bourgeonne et bientôt sera victorieuse de l'hiver. A mesure qu'il les frôlait, les énergies affaiblies se fortifiaient. Les moribonds, déjà touchés par la mort, se mettaient debout et repoussaient la mort. Une chaleur vivifiante ranima les corps débiles. Une raie de soleil traversa la voûte plombée et se posa sur l'officier; deux traits d'or brillèrent sur ses épaules; les trois couleurs peintes sur l'écusson de sa coiffure s'éclairèrent à cette lumière. Le cortège spectral devint une escorte d'êtres vibrants. L'Ame de la nation serbe, le Roi Pierre passait lentement, répandant le courage, la vie, la foi, l'amour. Mais lorsque cette vision sublime disparaissait, un morne et perpétuel crépuscule tombait; un crépuscule venu de la lourde coupole, de l'obscurité des ravins, des tentures immatérielles qui avançaient si on avançait, qui reculaient si on reculait et se maintenaient toujours à égale distance. Dans cette symphonie de gris où tout était gris, le ciel, le brouillard, même le suaire de neige, les Serbes continuaient leur randonnée, alanguis par une fatigue sans bornes. Constamment un homme, les bras ballants, la tête prise d'un mouvement de roulis se laissait choir. C'était fini pour lui. Quelques-uns, assis examinaient leurs pieds nus dont la chair s'écaillait; un effort les redressait. Ils traçaient de sanglantes marques sur la neige. Le gris perpétuel se fonçait davantage. L'atmosphère s'alourdissait encore. On était écrasé, on n'avait même plus faim tant les estomacs resserrés étaient habitués à la privation; seulement chaque pas devenait plus pénible. On avait l'impression d'être entré dans l'éternité et le cerveau n'enregistrait plus ni sensations, ni images; à peine s'il permettait d'entrevoir des scènes changeantes. Des idées à

demi formulées, des larves d'idées s'entrechoquaient.

Le crépuscule épaississait encore son ombre dense. Le Roi Pierre, courbé par le chagrin, marchait toujours parmi son peuple engourdi ; l'allure du souverain était si lassée qu'on aurait pu croire que sur lui se concentrait la lassitude de tous ces errants, disséminés dans la montagne et la nuit. Il alla ainsi durant dix mortelles journées, chancelant souvent, tombant quelquefois. Près de lui, quatre officiers résolus à mourir pour lui, offraient leur vigueur à sa faiblesse et, lorsqu'il était vraiment à bout de forces, le portaient presque, se relayant pour cette tâche affectueuse (1). Seulement, quand ils apercevaient l'épuisement de leur Roi, ils avaient peur d'une chose qu'ils n'osaient s'avouer, qu'ils craignaient même de penser. Le Roi était si brisé qu'il ne semblait plus être une forme tangible mais seulement, malgré sa confiance dans l'avenir, l'incarnation de la douleur et de la fatigue. La nuit amenait le roi à la porte d'un han fruste. Le souverain pénétrait en tâtonnant dans l'ombre de ce grossier abri.

On accumulait des branches mouillées au centre de cette salle dénudée qui n'avait même pas une cheminée. C'était très compliqué d'allumer le bois vert saturé d'humidité. Une flamme jaillissante s'éteignait aussitôt, seule une fumée acre se dégageait de cet amas de broussailles. En quête d'une ouverture, la fumée épaississait l'atmosphère de la pièce avant de s'échapper entre les interstices du toit (2). Les tourbillons jaunes étaient à peine respirables et le peu de lumière éclairait des personnages falots aux allures spectrales. Les efforts répétés produisaient enfin un résultat, des flammes dansaient

1. Marianovitch, *Lecture pour tous*, 1er février 1916.
2. Marianovitch.

plus nombreuses ; elles déroulaient leurs banderoles vers le Roi, assis auprès d'elles sur un pauvre tabouret. Dehors, la bise nocturne courait sur les pentes et les plateaux ; s'insinuant à travers les vêtements elle transperçait la peau, les os, les moelles. Le brouillard était condensé en petits nuages se pourchassant rapidement pour voiler et dévoiler la lune placide dont il manquait un morceau. La clarté lunaire dessinait les reliefs en marquant nettement les ombres grandies démesurément. Les Alpes albanaises luisaient alors, brillantes et pures. En cercle autour des maigres feux, les fugitifs grelottaient sans dormir ; serrés les uns contre les autres ils cherchaient à se transmettre un reste de chaleur animale. Toute cette lumière morte, tombée sur un monde mort, augmentait, semblait-il, le froid, et les étoiles faisaient penser à des diamants, à du métal, à du verre, à des choses glacées.

L'aube donnait naissance à la brume navrante, cette brume d'abord légère, déchiquetée en diaphanes écharpes, rajoutait peu à peu ses lambeaux et absorbait les derniers plans, mais en les absorbant elle les éloignait, confondant toute cette blancheur ; négation de la vie, du coloris, elle immatérialisait les objets et prolongeait le monde visible jusque dans l'infini. Le mince sentier pénétrait en avant et en arrière dans cette opacité et n'avait plus de bornes. Saisies par le brouillard les montagnes s'élevaient, on ne savait jusqu'où. Les ravins descendaient dans un vertige. On marchait l'esprit perdu au milieu des ténèbres laiteuses, évocatrices du vide stérile. Les sonorités étouffées semblaient arriver d'un mystérieux au-delà. Toujours la faim tenaillait l'estomac ; elle devenait plus lancinante si on avalait un morceau de pain. On éprouvait une sorte de déchirement comme une séparation dans le milieu du corps.

Une sorte de fadeur montait des profondeurs de l'être, la tête devenait légère, la nuque pesait. On marchait sans savoir comment, le peu d'attention que l'on pouvait retenir se fixait sur le désir de ne pas tomber contre la glace du sentier. Les malades, les blessés, anémiés par la douleur et l'épuisement des plaies non pansées, s'écroulaient par milliers. Les jeunes gens que l'âge n'avait pas suffisamment fortifiés pour une pareille épreuve s'abandonnaient facilement (1).

Rien ne décrira la monotonie fastidieuse de ces montagnes identiques se succédant pareilles, coupées seulement de ravins, où couraient des torrents qu'il fallait traverser en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe.

C'était toujours, toujours la même répétition : Après une montagne une autre montagne ; une marche de flanc, et le serpent du sentier commençait une nouvelle marche de flanc. La pente montait à droite et descendait à gauche, ou montait à gauche et descendait à droite. Les nuées tantôt cachaient, tantôt laissaient apercevoir des sommets jumeaux. Le treillis des petits arbres grêles était perpétuellement remué par le vent au-dessus de la neige. Les corbeaux posés sur les cadavres s'envolaient quand retentissaient des coups de feu. Les cadavres étaient nombreux, les passants blasés ne prêtaient plus aucune attention à la hideur des visages livides. Les chevaux écorchés étaient peut-être encore plus atroces, saignant comme ils saignaient dans cette pureté. Pourtant la rencontre de plusieurs morts fauchés tous ensemble par les Albanais, émotionnait un peu. C'était pire de voir la réunion macabre, les expressions, les poses étaient plus laides que celles des malheureux exterminés

1. Ghentchitch ; Un cri de détresse de la Serbie affamée. » L'auteur nous apprend que sur 46.000 recrues de 17 à 18 ans 7.000 seulement survécurent.

par la misère, une suprême révolte était indiquée par leurs traits grimaçants.

Après une journée cruelle, la nuit n'offrait d'autre repos qu'une interminable halte près d'un mauvais feu, en attendant l'aube qui ramènerait une autre journée semblable. L'aube était affreusement triste ; tout d'abord une lueur incolore, diffuse, envahissait le ciel plein d'étoiles palpitantes, si blanches et claires qu'elles simulaient le cristal. Cette lueur éteignait doucement les étoiles, insensiblement elle augmentait et semblait produite par la réverbération de toute cette blancheur. Un monde lunaire prenait forme. Au milieu de cette fantasmagorie les dernières flammes de quelques foyers presque éteints imitaient d'énormes roses largement épanouies. Une misère immense émanait de la naissance de l'aube froide et désolée, combien désolée, au milieu de l'amas de sommets blancs divisés par le vide laiteux. Autour des grandes roses, des halos noirs dessinés par les hommes. Les roses s'effaçaient, les cercles sombres se désagrégeaient, des points noirs s'éparpillaient avant de s'unir comme chaque matin dans une colonne illimitée.

Un han trapu, ramassé sous un toit peureux. Une fumée légère traversant la toiture du han et enroulant ses spirales avant de se dissoudre. De la maison basse sort un jeune homme enveloppé d'un long manteau militaire. Son visage fin est émacié, les traits tirés expriment une surhumaine angoisse, mais le regard reste hautain pour braver la douleur. Quelques soldats, une demi-douzaine peut-être, suivent le jeune officier qui les conduit sur le sentier difficile. Le groupe passe auprès d'un monceau de cendres, deux soldats tués par l'implacable nuit dorment là pour toujours et le jeune officier, les apercevant, incline un instant sa taille élégante. Une infinie tristesse l'étreint, mais d'un geste

brusque il se raidit et part vers l'inconnu. Sous son pas énergique la neige craque, il va dans l'aurore. Le soleil jaillit par-dessus la montagne, mettant un éblouissement sur la splendeur du paysage. Les stalactites pendues aux branches deviennent des gemmes aux facettes irisées. Auréolé par les nouveaux rayons qui mettent une teinte dorée sur son uniforme, le jeune Prince monte vers l'apothéose des cîmes.

Un grand calme remplaça la tourmente déchaînée au début du voyage. Des heures lumineuses posèrent leurs scintillements sur les frimas et les givres. Comme dans un décor d'opéra les lourdes tentures amincies devinrent une gaze d'une extrême finesse qui lentement était bue par l'espace. Les silhouettes, de mieux en mieux détachées contre les fonds aux reflets d'opale, se précisaient. D'autres silhouettes émergeaient, plus lointaines encore, des buées dissipées. On distinguait les moindres détails de la face creuse, embroussaillée de barbe hirsute, des compagnons d'infortune traînant à quelques mètres leur misère. On pouvait compter les petits tumulus d'où sortaient un bras, un poing aussi décharné qu'un cep de vigne défeuillé. Les tas les plus gros représentaient des chevaux étirés sous leur suaire.

L'ascension continuait, la pureté de l'air rendait les détails d'une netteté irritante, à peine de dernières dentelles flottaient sur le ciel bleu pâle. La neige s'éclairait davantage tandis qu'on escaladait le chemin abrupt. Au sommet cela devint un vertige de lumière. A perte de vue, une agglomération de ballons, de pyramides, d'arêtes. Crêtées de nacre, les vagues gigantesques assemblaient leur houle. Rien d'autre : la mer ondulée aux pâleurs d'albâtre sous l'espace bleu. Une sorte de mince serpent tordu sur la blancheur. Cette couleuvre si longue, si étroite, était la procession des

exilés. La magique vision dura peu. D'imperceptibles vapeurs montèrent des vallées, des creux. Elles rampèrent sur les croupes jusqu'à l'azur qui les aspirait. Semblables à des fées désireuses de se rendre à une fête, elles accouraient et sans cesse leur nombre augmentait. Elles grandissaient, enlaçaient les cîmes qui les retenaient par leurs voiles et leurs longues traînes. De nouveau les sommets disparaissaient sous les molles étoffes de rêve.

Devant l'imagination des malheureux on faisait miroiter l'image de Scutari, représentée comme un éden. La traversée du massif albanais était le purgatoire conduisant au paradis. Lorsque fut franchi le dernier col et que les alpinistes d'occasion eurent joui du spectacle admirable qu'offraient les vastes champs diamantés baignant dans une atmosphère de lumière, ils se crurent à la fin de leurs tribulations. Le rivage de l'Adriatique bientôt atteint n'aurait pour toute neige que celle des orangers ; la brise parfumée, venue du large, les frôlerait d'une caresse. Scutari abondamment fournie par les alliés, serait un magasin inépuisable de vêtements et de provisions. Pauvres Serbes ! La féconde imagination, la confiance, la facilité à accepter les illusions, qui sont des traits dominants de la charmante nation Yougoslave, donnait une nouvelle énergie aux fugitifs enthousiasmés, malgré leur lassitude, par la beauté du panorama.

Mais le sort était vraiment trop injuste pour ces héros. La descente du col fut une glissade entraînant à l'abîme les corps et les esprits. A chaque instant un homme ou un cheval tombait vers le gouffre. Le sentier effacé sous la neige ne fut reconnaissable que grâce aux cadavres éparpillés. La pluie remplaça la neige ; la misère de l'humidité déprimante, la piqûre du froid. Les

vêtements collés contre les corps transis augmentaient la détresse.

Le paysage polaire fut transformé en un monde bizarre, sauvage, un monde rocheux, aux chaudes colorations, aux formations hétéroclites levées dans toutes les poses. Le vermillon, le cobalt, l'émeraude, mouchetés de glace, étincelaient, chaque fois qu'un rayon de soleil traversait les infernales brumes et touchait les aiguilles, les bastions, les tours, le chaos de laves disposées sans ordre comme si le créateur avait rassemblé là les matériaux d'un univers en construction.

Les nuées stagnantes rendaient plus diaboliques les cascades de roches ruisselantes d'eau, à demi cachées par les écumes d'un invisible solfatare. On s'attendait à voir surgir derrière chaque pierre, un gnome grimaçant et des marques imprimées dans le calcaire imitaient à s'y méprendre la trace d'un pied fourchu. Le trajet dans ce décor shakespearien où manquaient seules les sorcières de Macbeth, fut odieux.

Les fugitifs laissaient choir continuellement leur pauvre corps, chaque fois davantage meurtri et déchiré par les cailloux acérés. Après la neige et les rochers ce fut la boue, car il était écrit qu'aucun tourment ne serait épargné.

Les religions enseignent que la souffrance est le rachat des fautes, et que la douleur subie par quelques-uns peut obtenir le pardon de la généralité. Cette thèse qui mériterait les longs développements des théologiens et des philosophes, montrerait le peuple serbe choisi comme holocauste. Les injustes souffrances de l'infortunée race yougoslave trouveraient dans ce thème une explication. L'affreuse agonie subie par les Serbes durant le cours de l'abominable guerre mondiale, serait l'expiation des innombrables crimes d'ambition,

d'égoïsme, d'orgueil effréné, commis journellement par les puissants de ce globe.

La plaine de Scutari, enfin déroulée, étendait sa monotonie jusqu'aux limites estompées, tracées par les montagnes.

Ce ne fut pas la terre promise !

Tandis que de nombreux fugitifs passaient par Lioum-Koula, une multitude (la plus grande masse) gagnait Ipek blottie près des montagnes au fond d'une plaine caillouteuse. L'apparition de la ville qui derrière la lande violette offrait ses minarets au ciel rose, semblait une vision décrite par Scheherazade. Hélas si de loin la ville était une évocation des *Mille et une Nuits*, entre ses murs n'existaient que l'horreur et la mort. Les êtres humains mouraient, frappés comme toujours par la maladie et l'épuisement. La lande devenait un cimetière, éclairé chaque soir par les reflets bleus des faisceaux que les projecteurs ennemis dardaient dans la nuit. Beaucoup de Serbes malades, comprenant l'impossibilité d'arriver au terme d'un voyage pareil, retournèrent vers les dangers des territoires envahis.

Il n'y avait plus de pain. Certains jours, on accordait à chaque soldat 100 grammes de pommes de terre ; le lendemain, on ne distribuait rien. Les voitures fournirent le bois de chauffage et on fut obligé de tout détruire comme à Lioum-Koula car, en face, une haute muraille barrait l'horizon et semblait fermer le monde. Un indice de sentier paraissant pourtant, on voulut faire un essai en gardant une batterie de campagne par division. Durant quinze jours et quinze nuits, le ciel au-dessus d'Ipek prit la teinte du bûcher énorme. Canons, caissons, meubles, archives, bagages trouvèrent là leur fin. Les explosions des munitions lançaient au ciel des gerbes d'étincelles et leurs fréquentes détonations

secouaient l'atmosphère. La Patrie Serbe s'anéantissait emportée par le vent qui dispersait les flammèches sur la lande aride (1). Les ennemis approchaient ; il fallut fuir du côté de la montagne neigeuse, coupée seulement par la gorge profonde de la Petchanska Bistrica. En guise de provisions les hommes emportaient 50 grammes de maïs...

Le défilé étroit conduisant dans le cœur des montagnes semblait un mauvais présage. L'eau glauque grondait contre les roches moussues, les parois montaient si haut qu'une sorte de pénombre éclairait seule la gorge.

Autour des carcasses des chevaux, morts depuis plusieurs jours, il y avait quelquefois de grandes disputes, on se battait pour les restes immondes de l'animal déjà dépecé. Les faces convulsées, tannées autant que du cuir, se défiaient avec de haineuses expressions. C'étaient des camarades qui depuis quatre ans de combats partageaient des dangers communs, et qui avaient attiré ensemble la victoire sous les trois couleurs serbes. Maintenant ils s'apprêtaient à lutter jusqu'à la mort pour la moelle corrompue d'un vieil os. L'imagination peut chercher les pires extravagances, jamais ses élucubrations les plus macabres ne dépasseront l'effroi de certains incidents tragiques, produits sous l'influence de la faim et de l'anémie.

Combien aussi de dévouements sublimes ; combien de femmes, ne voulant pas quitter leur mari, firent l'horrible retraite, des femmes élégantes, habituées à une existence luxueuse dépourvue de souci. Combien de mères arrachèrent leurs minces haillons pour mieux couvrir l'enfant pleurant de froid, et quelle abomination éprouvèrent celles qui, pour sauver un ou deux plus vigou-

1. P ne coïncidence Petch (Ipek) en Serbe signifie poêle.

reux, durent abandonner à son agonie le moins fort tombé sur la route. Combien de soldats ne terminèrent pas le geste approchant de leur bouche le mauvais pain de maïs et tendirent cette nourriture à une femme, à un enfant, à un malade.

Dans un moment pareillement atroce on peut se demander si celui qui sauvait une vie était plus humanitaire que celui, qui d'un coup de revolver exauçait les supplications d'un ami implorant la fin de ses peines. Nombreux furent ceux dont l ardente prière obsédait le passant honteux de leur accorder la grâce de la mort. Ils se traînaient parfois sur leurs coudes et leurs genoux parce que leurs pieds gelés, à la plante décollée et pendante, refusaient tout service. D'autres accroupis dans la neige se pliaient en deux pour chercher un peu de chaleur dans leur propre contact. Au moment de mourir, ceux qui se sentaient saisis par la main froide de la mort, prenaient le petit cierge gardé dans leur paquetage à cette intention. Les yeux des blessés rongés par la gangrène brillaient de fièvre, ces fiévreux avaient moins froid et faim, mais ils étaient à moitié fous ; plusieurs, croyant charger l'ennemi, se précipitèrent dans le vide en hurlant. On fuyait, poursuivi par le roulement du canon, tirant sur les arrière-gardes ; du ciel venait aussi la mort, car les taubes, comme des oiseaux sataniques, sillonnaient les nues de leur vol. Leurs ailes de rapace largement éployées, leur vilain corps d'épervier passant à une faible hauteur, ils visaient les groupes les plus compacts et leur envoyaient les bombes meurtrières.

Toujours les mêmes scènes se reproduisaient. Les défilés sauvages étaient serrés dans la fente des murailles rocheuses à peine touchées par le jour. Des décharges partaient des hauteurs, et quand les pillards

avaient ainsi massacré quelques fugitifs, ils profitaient de l'ombre pour les voler. Ces montagnes étaient mystérieuses, énervantes, le cri perçant des Albanais se répercutait dans le granit. L'eau suintait des parois, coulait des cavernes. Une prairie s'étendait attristée par des tombes, entre lesquelles on cherchait à allumer un feu pour faire bouillir des herbes avant de les dévorer. Près d'une source gisaient plusieurs soldats morts, les yeux crevés par les corbeaux.

Les Albanais prenaient des prisonniers, les déchiraient de coups de couteaux ou les laissaient repartir sans un vêtement. Comme dans la traversée de Lioum-Koula il fallut franchir des montagnes, parcourir des paysages de crèches ornés de sapins craquant sous leur chargement de cristaux et de ouate. Le soleil pailletait l'aveuglante blancheur et l'ophtalmie rougissait les paupières. Le col du Tchakor atteignait 2.000 mètres d'altitude. Le désert onduleux et blanc se déroula, un désert dont les cimes des montagnes faisaient songer à des dunes. Très loin, dans la distance, les fugitifs dessinaient de petites traînées noires ; on avait peine d'abord à reconnaître des hommes tant cela ressemblait à des processions de fourmis. A la pure beauté des névès inondés de rayons, à l'enchantement des crépuscules versant sur les neiges des pluies de roses, succéda la tourmente. De nouveau la bourrasque bouscula les gens, les projetant contre les roches hérissées d'aspérités. Les violentes averses battaient les gorges.

Après les gorges il y eut des escalades parmi les éboulis, des cols taillés entre les murailles ardoisées, des sentiers surplombant des torrents, et des crevasses cachées sous la neige. Les vagabonds perdus au sein des brouillards pressentaient à chaque pas un abîme. Plus que jamais le froid, la faim, la mort, régnèrent.

Lorsqu'on arriva dans la plaine de Scutari le désastre devint complet. Les vagues humaines écroulées sur le rivage adriatique se rejoignirent et ne trouvèrent rien...

Rien que l'eau salée de la mer riante, de la mer moqueuse qui jetait aux affamés des coquilles vides et des algues inutiles...

Ainsi que nous l'avons déjà dit les soldats accomplirent une inimaginable prouesse en cherchant à sauver leurs canons. L'effort fut titanesque. Quand on parvint à Scutari, il ne restait, hélas ! que quelques batteries. La pensée saisit difficilement l'énergie colossale nécessitée par cet exploit. Les officiers avaient dit qu'il fallait garder les canons ; les hommes se firent tuer mais obéirent. Il n'y avait aucun chemin, aucun sentier. On dut se frayer une route avec des pics, dans la neige et le roc. Les soldats hissaient les batteries et les bœufs des attelages sur les pentes presque droites. Le long des descentes vertigineuses, les corps humains calaient les roues et se faisaient broyer. Souvent les pièces partaient à la reculade, entraînant à l'abîme les servants et les bœufs ; elles exterminaient ceux qu'elles rencontraient sur leur passage. Ceux employés à les retenir étaient constamment mutilés, réduits en bouillie.

Plus on étudie cette retraite, plus on demeure stupéfait. L'admiration déborde de l'âme. Rien n'a jamais été comparable ; peut-être que jamais rien de pareil n'existera. Eux-mêmes, les survivants de ce désastre sont incapables d'exprimer ce qu'ils ont traversé. Des livres entiers ne raconteraient pas le centième de la réalité. Si on connaissait, si on comprenait l'immensité de douleur physique et morale, l'intense misère, le labeur gigantesque, l'héroïsme incomparable qu'ont fait naître cette tragédie, l'affection du monde irait au peuple serbe, à l'armée serbe, et le monde, s'il avait le moindre

atome de sentiment, se léverait pour venger une nation héroïque.

Rien n'a été épargné aux Serbes accablés, ni les cruautés imposées par un ennemi sauvage, ni, ce qui est pire, les trahisons des amis sur lesquels ils avaient le droit de compter.

Ce serait une grave erreur de penser que les Serbes, durant la cruelle retraite, s'enfuirent sans ordre et sans combattre devant l'avance ennemie. Le repli de l'armée s'exécuta selon un plan parfaitement conçu qui se développait en suivant la marche des événements. Nous jetterons un coup d'œil en arrière pour résumer brièvement les opérations militaires.

Au Nord, contre les 164 bataillons Austro-Allemands, les Serbes n'opposaient que 116 bataillons et à l'Est les Bulgares en alignaient 177 contre 78 bataillons Serbes, le Grand Quartier Général ayant rappelé en face des Allemands la division de cavalerie et la division de la Choumadia (Ier ban). L'artillerie germanique était riche en canons de tous calibres, même en 305, et les Serbes ne possédaient que deux batteries de 150, quelques batteries d'obusiers et des 120 longs.

Nous avons vu que la défense de Belgrade fut terrible. L'ennemi, dont les forces étaient plus que doubles, dut quand même, pour vaincre, attendre des réserves. Au front de la Save, comme sur celui de la Morava, les combats se déroulèrent très meurtriers ; les Allemands jouèrent toute la gamme de leur vilain jeu, mêlant les gaz asphyxiants à un feu intense. Malgré une pareille infériorité soit en matériel humain, soit en matériel d'artillerie, les Serbes restèrent sur la Save du 6 au 17 octobre ; malheureusement la prise de Belgrade et le repli forcé dans le secteur de la Morava les obligèrent à reculer. Tournés vers Petrievo, les 44 bataillons de la

IIIe Armée avaient cédé devant les 81 bataillons de Gallwitz.

Au moment où les Serbes étaient aux prises avec les Austro-Allemands et luttaient aussi vaillamment que des dieux, sans aucune déclaration de guerre, les Bulgares fondirent sur eux le 12 octobre. On s'attendait à cette traîtrise qui pourtant ne leur permit pas d'avancer de plus de deux kilomètres en douze jours. Dans la suite, s'ils gagnèrent du terrain, ce ne fut pas par leurs propres moyens, mais parce que le repli ayant lieu au Nord obligea les Serbes à évacuer les villes orientales. Avant d'entrer en guerre les troupes de Ferdinand s'étaient installées sur de hautes et fortes positions ; tenues en échec, elles n'atteignirent Kniagevats que le 25 octobre. Les combats pour la possession des crêtes, proches de la ville, furent très violents. Luttant durement, les Serbes se retirèrent à l'Ouest tandis qu'au Sud ils suivaient le mouvement général.

Au début de novembre, l'armée repliée derrière les Morava, dessinait une courbe convexe, parallèle à ces rivières jusqu'aux environs de Leskovats, puis elle s'infléchissait vers l'Ouest et arrivait jusqu'au Nord, et à gauche de Prilep. Pour sauver la situation, il était absolument nécessaire de rejoindre les premières troupes alliées et pour les atteindre les chefs serbes concentrèrent l'effort principal sur Katchanik, afin de percer la ligne bulgare. Les Austro-Allemands ne laissaient pas tranquillement agir leur adversaire, ils pressaient de toute leur force contre lui. Une partie des troupes serbes maintenait donc les ennemis au Nord, tandis que l'autre partie se lançait à l'Est sur les Bulgares bientôt vaincus. Les Serbes, trop harassés, ne purent élargir leur succès ; l'artillerie manquait et les Allemands attaquaient encore plus puissamment, entravant l'envoi des

renforts. Les ennemis esquissèrent une avance, au Nord de Prichtina, impossible à endiguer. Malgré leurs sacrifices et leur héroïsme, les Serbes furent obligés de se retirer pour éviter d'être coupés. Grâce aux victoires de Gilane et de Jegovats, remportées sur les Bulgares, l'armée put se ranger en arrière de la Sitnitsa. Elle dut alors tenter l'évasion par l'Albanie. Le Grand Quartier Général pensait que les alliés créeraient une base de ravitaillement sur le rivage Adriatique ; aidé de la sorte, il reformerait ses divisions, protégées de l'ennemi par les Alpes albanaises.

La majeure partie de l'armée prit la route d'Ipek, une autre fraction passa par Lioum-Koula. Quelques jours avant de quitter la Sitnitsa, on avait à peine pour neuf jours de vivres. Il était décidé qu'on essayerait de sauver presque toute l'artillerie et le train des équipages par la voie d'Ipek. Si cet espoir était vain on changerait les moyens de transport et au lieu de la traction animale on chargerait les chevaux et les mulets à dos. En cas de complète impossibilité on détruirait plutôt que d'abandonner. Pendant qu'elle se repliait, la partie de l'armée passant par le Monténégro fut donc obligée de transformer ses convois.

Le 2 décembre, les Ire, IIe, IIIe Armées étaient concentrées près d'Ipek.

La Ire Armée chargée de couvrir la retraite se repliait par échelons, chaque division laissée en arrière garde dépassant ensuite celle qui la remplaçait dans cette tâche périlleuse.

Durant cette même période de temps, le Grand Quartier Général quittait Prizrend le 26 novembre et se dirigeait du côté de Lioum-Koula, escorté par les troupes des nouveaux territoires qui se scindèrent en deux colonnes. La division de la Morava (IIe ban) protégeait

la colonne traversant la région de Diakovitsa. Elle dut se battre le 1er décembre vers Krouma, et le 2 décembre un de ses régiments, le 3e régiment du IIe ban, pris dans un défilé, éprouva de grandes pertes.

Le 3 décembre les Albanais exterminèrent les conducteurs des convois de cette colonne et pillèrent ces convois.

De leur côté les troupes du Sud se frayèrent un chemin difficile partant de Monastir et aboutissant à Elbassan. Talonnées par les Bulgares, elles luttèrent cruellement contre leurs persécuteurs, le 6 décembre, auprès du lac d'Ochrida.

La retraite se terminait sur le rivage de l'Adriatique où, au lieu de trouver une base sûre pour se reformer, l'armée serbe se vit la proie de l'hostilité albanaise et d'un ennemi qui arrivait. Pour comble le Monténégro capitulait (1).

1. Ces derniers documents concernant la retraite proviennent de *la Revue Franco-Macédonienne* de mars-avril 1917.

SUR LA PLAGE

Le séjour des Serbes sur le rivage de l'Adriatique est un épisode encore plus navrant que leur exode dans les montagnes inhospitalières. Au milieu de la volupté d'une plage caressée par la tiédeur du soleil et les baisers de la mer amoureuse, on put sonder la cruauté stupide et latente au fond de l'âme humaine, ainsi que la fausseté de prétendus amis. Les malheurs serbes ouvrent de trop vastes horizons à la réflexion. Certains blames ne doivent pourtant pas trouver ici une place. Qu'on sache seulement qu'à Scutari les exilés rencontrèrent un secours tellement réduit que cette parodie de la charité reste une honte pour la civilisation. De Saint-Jean-de-Médua à Vallona, les plus abominables scènes furent vécues par un peuple exténué, mourant de faim faute d'un indispensable ravitaillement. Les têtes, chauffées par le soleil et la reverbération des sables, s'exaltaient. Des batailles s'engageaient pour une parcelle de pain lancée en riant par-dessus le bastingage des bateaux, par d'autres hommes, rassasiés ceux-là, qui n'étaient pas des ennemis mais qui désiraient s'amuser du spectacle offert par le délire des pauvres hallucinés.

On invoque diverses excuses, plus détestables les unes que les autres, pour expliquer l'abandon dans

lequel les alliés laissèrent la Serbie au moment de son envahissement. L'abandon dont souffrirent les Serbes sur le littoral fut exclusivement mis sur le compte des sous-marins autrichiens !...

Il semblerait que pendant la retraite à travers l'Albanie, les malheureux errants avaient touché les sommets de la misère humaine. On pourrait imaginer que durant cette traversée du pays de la faim, ils avaient atteint le fond de l'abîme des douleurs. L'abîme de la douleur est insondable. Aucun écrivain ne donnera une impression complète de la retraite, encore moins sera-t-il capable de suggérer l'abomination que fut la longue et dernière station près de l'Adriatique.

En France on ignore presque tout de cette retraite qui fut, — je n'ai pas crainte de le redire, car nos cerveaux n'en seront pas suffisamment pénétrés —, la pire catastrophe des époques historiques. Nous avons quelques relations écrites par des correspondants de guerre ou par d'autres témoins, qui, en s'évadant de la Serbie, participèrent à cette fuite. Les relations sont en général froides et peu documentées. Aux heures du danger et de l'agonie, au moment où la mort paraît à chaque tournant du chemin, l'égoïsme gîtant dans le cœur domine souvent les autres sentiments. Cet égoïsme fut naturellement plus grand chez les étrangers qui n'éprouvaient pas d'affection fraternelle pour le peuple en détresse. L'idée de ces étrangers fut d'échapper le plus vite possible. Plusieurs d'entre-eux, aveuglés par l'amour de soi, au lieu de juger le drame dans toute son ampleur, le transformèrent en une scène mesquine de la guerre et s'en firent les principaux acteurs.

Ainsi, tel de ces historiens de pacotille emploie de longues pages à décrire les tribulations de son auto, un autre s'indignera de ce que le Grand Quartier Général

n'ait pas journellement pensé à préparer sur son passage lit et table. De pareilles mentalités s'irritent d'avoir souffert ; au lieu de s'exalter dans la douleur universelle, infiniment pire que la leur, car ils comptaient parmi les privilégiés, ces corps sans âme, s'aigrirent contre leurs camarades de misère. Revenus dans le farniente de leur tranquille demeure, installés sur la mollesse de leurs sièges capitonnés, ils ne songèrent qu'avec horreur au cauchemar enduré et laissèrent tomber de leur plume des pages regrettables. Ces pages ne font de tort qu'à leur science d'historien, mais quelques badauds, — il y en a tant ici-bas — après avoir feuilleté ces pages malheureuses, croient connaître à fond la retraite, et ne donnent au peuple martyr qu'une pensée empreinte d'ignorance et de parti pris.

D'autres écrivains plus lucides vibrèrent à l'unisson. Malgré cela ils ne vécurent pas la réalité intégrale. Ils virent de grandes abominations, ils n'en virent que les moindres, parce qu'ils s'évadèrent toujours parmi les premiers. Ils parlent de routes jalonnées de cadavres. d'infortunés tombant morts de faim. Ils ne virent que les corps dépouillés des avant-gardes. Si, près d'eux, un homme périssait d'épuisement, derrière eux, dix, vingt, cent moribonds s'écroulaient en même temps.

Nous ne trouvons donc rien, ou fort peu de chose, au sujet du séjour que firent les malheureux Serbes sur la plage. Nous pourrions d'après ce silence penser qu'Alessio fut la dernière station de leur calvaire et qu'ils furent rapidement embarqués par les soins diligents des alliés. Rien de pareil n'advint.

Les étrangers, en sortant de la froide Albanie, furent immédiatement rapatriés. Le monde doit connaître l'abandon cruel dans lequel agonisèrent tant de Serbes,

Le bord de l'Adriatique, plus encore que les Alpes albanaises fut leur couche mortuaire.

La retraite avait nécessité du mouvement, de l'action, l'image de Scutari faisait songer à un repos pendant lequel on oublierait les souffrances passées ; sur la plage, il n'y avait que l'attente morne. Au milieu du désert albanais, le chemin indiqué par les cadavres continuait indéfiniment pareil et monotone, mais il menait vers une espérance. Le littoral était l'acculement à une immensité infranchissable. Des milliers d'êtres affamés, des milliers et des milliers, restaient immobiles, figés dans leur misère. Devant eux, l'Adriatique illimitée, l'Adriatique bleue et joyeuse était la barrière les parquant dans leur malheur, loin du monde où ils auraient pu vivre. Quelques-uns possédaient encore des lambeaux de tente pour s'abriter. La plupart n'avaient que la voûte du ciel. Sur eux coulait la pluie et ils n'avaient aucune possibilité de sécher leurs guenilles, parfois rattachées par des ficelles.

De temps à autre, un navire surgissait de l'azur profond, il jetait sur la plage quelques provisions, immédiatement absorbées... Ensuite il n'y avait plus rien...

Les jours se traînaient identiques, les heures lentes se succèdaient, on attendait...

On attendit d'abord la délivrance, puis comme elle ne venait pas, on attendit la mort.

La mort passait sans cesse, les cadavres par centaines traçaient des croix sur le sable.

C'était d'épuisement et de faim que l'on mourait sur la plage d'or où clapotaient les vagues à l'écume d'argent. On empilait les corps dans des tombereaux, on les emportait vers de larges fosses, avec des fourches on les prenait pour les lancer sans respect dans de grands trous hâtivement recouverts de quelques pelle-

tées de terre (Plus tard à Corfou, ce fut au large qu'on noyait ceux qui n'avaient pu reprendre leurs forces vitales).

Les avions ennemis bourdonnaient dans le ciel qu'ils zébraient de leur vol néfaste ; du ciel pleuvaient les bombes.

A travers les vagues diaphanes, s'apercevaient les échines des sous-marins, jouant comme des requins. Quelquefois le navire guetté avec tant d'impatience, le navire porteur de pain, venait près du rivage ; une explosion agitait les flots, faisait vibrer l'air. A la place du bâtiment, sur les eaux tumultueuses n'existait plus qu'une colonne de fumée, qui s'écartait en un panache avant de se dissoudre.

Il y avait aussi de lointaines batailles ; des vaisseaux canonnaient la mer. Les torpilleurs glissaient à toute allure et paraissaient s'amuser en tirant leurs bordées d'obus ; l'onde jaillissait en fusées.

L'immobilité forcée des condamnés était plus douloureuse encore devant la course des torpilleurs qui évoquaient la liberté.

Les semaines s'ajoutaient aux semaines, et à mesure que s'envolait le temps, la persuasion que tous allaient périr pénétrait davantage les cerveaux, indifférents et résignés.

La Noël vint. Une triste Noël ! Cette époque de joie augmenta encore la lamentable misère. Sous leurs tentes, à l'abri d'une roche, auprès de quelques tisons qui ne brûlaient pas, ils songeaient, les pauvres bannis, sans foyer, aux heureuses fêtes de jadis. Le souvenir faisait miroiter devant leur imagination les veillées anciennes, ils revoyaient les flammes danser leurs claires rondes autour de la grosse bûche bénite et ils songeaient aux fraîches matinées givrées où, dans l'air

cristallin, se répandaient de gais carillons. Qu'étaient devenues les mères, les épouses, les sœurs, les fiancées ? Tout était fini. La race serbe disparaissait chaque jour davantage, anéantie par les bombes des avions, par la faim, par la misère.

Et le monde moderne, qui n'avait plus d'âme, laissait s'accomplir cette infamie.

Un simple exposé aride fera aussi nettement comprendre la réalité que des volumes de littérature.

En arrivant à Scutari les fugitifs ne trouvèrent rien. On leur avait promis un paradis, la déception fut illimitée. On leur avait juré de les embarquer pour la terre du repos et de la liberté ; ils attendirent trois, quatre, cinq semaines. Un jour, ils étaient un peu ravitaillés, ensuite, pendant deux, trois jours, ils ne touchèrent aucune provision. Ils étaient sans abri sous la pluie de décembre. Après un stage indéfini on leur annonça qu'ils devaient partir pour Durazzo. Des marais étendaient des lagunes d'eaux stagnantes et de boue liquide. Pour les traverser les hommes firent des chemins artificiels avec des branchages et des bois ; cela retarda la marche pesante accomplie sous les averses perpétuelles. Il fallut franchir le Mati à gué, l'eau montait jusqu'à la ceinture ; les soldats congestionnés s'affaissaient dans le fleuve ou succombaient ensuite, tués par ce bain gelé. Enfin Durazzo parut ; le terme espéré du voyage approchait. Entre autres assurances il était compris qu'on y toucherait 20.000 paires de chaussures. Il n'y en avait point, et on se mettait sous les pieds des morceaux de peaux découpés sur les bœufs morts. A Durazzo on n'embarqua que les malades. Les personnes valides apprirent qu'à Vallona seulement, les navires les prendraient. Les marais goulus s'allongeaient interminables.

Les soldats s'enlisèrent, aspirés par le sol mouvant qui les retenait et les absorbait.

On mit de quatre à six jours pour faire le court trajet d'Alessio à Durazzo. Huit à dix jours furent nécessaires pour aller de Durazzo aux environs de Vallona — je spécifie « les environs » : la ville de Vallona était consignée aux soldats exténués.

Certains épisodes douloureux doivent, par amitié pour une nation alliée, être laissés dans les ténèbres.

Cette randonnée de Durazzo à Vallona fut affreuse. Les Serbes marchaient sans espoir. Ils n'avaient plus conscience d'eux-mêmes ; l'esprit ennuagé par les brumes de la misère, ils allaient à l'aventure. Des guides les conduisaient vers les redoutables marais, puis leur juraient qu'ils ne pourraient passer.

Le retour en arrière était impossible, les Autrichiens talonnaient l'armée, gardée par la division de la Drina (IIe ban). Cette division placée en arrière, reculait en combattant depuis la frontière serbe.

Les hommes mouraient comme des mouches d'automne. Il a été raconté qu'ils avaient le typhus, le choléra. Ils n'avaient que de l'épuisement. Un épisode, choisi parmi les milliers d'incidents qui forment cette catastrophe, dépeindra un peu tant d'horreurs : Un officier rencontra un feu auprès duquel gisaient trois cadavres, le feu consumait une partie des corps. A côté, restait un vivant déjà au seuil de la porte ouverte sur le mystère de l'Au-delà. Apercevant des compagnons de souffrance, le moribond tendait une main qu'il pouvait à peine soulever et un gémissement traversait ses lèvres. L'officier descendit de cheval et posa sur la bouche incolore un peu de sucre imbibé de cordial. Le soldat prononça : « Merci frère » et franchit le seuil de l'Eternité.

Muni d'un bac, un détachement anglais transborda des fugitifs sur la Scoumba, les autres passèrent dans l'eau.

L'armée épuisée se dissémina sur le rivage pour attendre encore. Elle attendit...

Enfin elle fut emportée vers Corfou. Corfou, l'île de beauté où, par milliers, les Serbes moururent parce qu'on ne pouvait plus rien pour eux.

Ne terminons pas ces lignes sans adresser l'expression d'une reconnaissance méritée à Essed Pacha. A partir d'Alessio jusqu'à la sphère d'influence italienne, autour de Vallona, le grand chef albanais sut faire protéger par ses soldats les Serbes harcelés par les bandes arnoutes. Autrefois, en 1912, Essed Pacha avait été l'ennemi des Serbes ; à leur contact, il avait appris à les aimer.

Malgré tant de désastres, la Nation Serbe n'est pas morte. Elle a traversé les plus terribles souffrances sans perdre sa vitalité. Un sang jeune bout dans ses veines Bientôt éclora la fleur merveilleuse de la liberté. Les siècles de tyrannie n'ont pu la rendre esclave, elle a toujours brisé ses chaînes. Les puissances, jalouses de son adolescence, les vieilles puissances caduques peuvent chercher à l'emprisonner, elle abattra les murs de sa prison. Le rêve de la Grande Serbie se précise plus nettement durant les jours d'épreuve. Les jours d'épreuve s écouleront dans le fleuve de l'Eternité. Grande et forte, la Serbie, la plus Grande Serbie, ressuscitera toute entière. Les peuples adversaires tenteront vainement de lui faire oublier son rêve, elle a l'ardeur de la jeunesse, une ardeur qui reculera indéfiniment les limites de l'impossible. C'est pourquoi il est inutile de vouloir entraver la marche ascendante de la Yougoslavie. Si aujourd'hui on refuse d'exaucer ses aspirations, demain

elle les atteindra. Le principe des nationalités est le plus juste, il met un terme à l'ambition meurtrière. Dans notre siècle de prétendue liberté, qu'il soit permis aux races comme aux hommes de vivre librement selon leur cœur, leur instinct, leur intelligence. Les inventions modernes ne sont qu'une petite partie de la civilisation, c'est principalement l'évolution des idées qui permet de juger du degré de culture d'une époque. Notre époque, hélas ! a devant elle de nombreux échelons à gravir, avant de parvenir au faîte rêvé.

Août 1918.

Imprimerie JOUVE et Cie, 15, rue Racine, Paris — 3809-18.